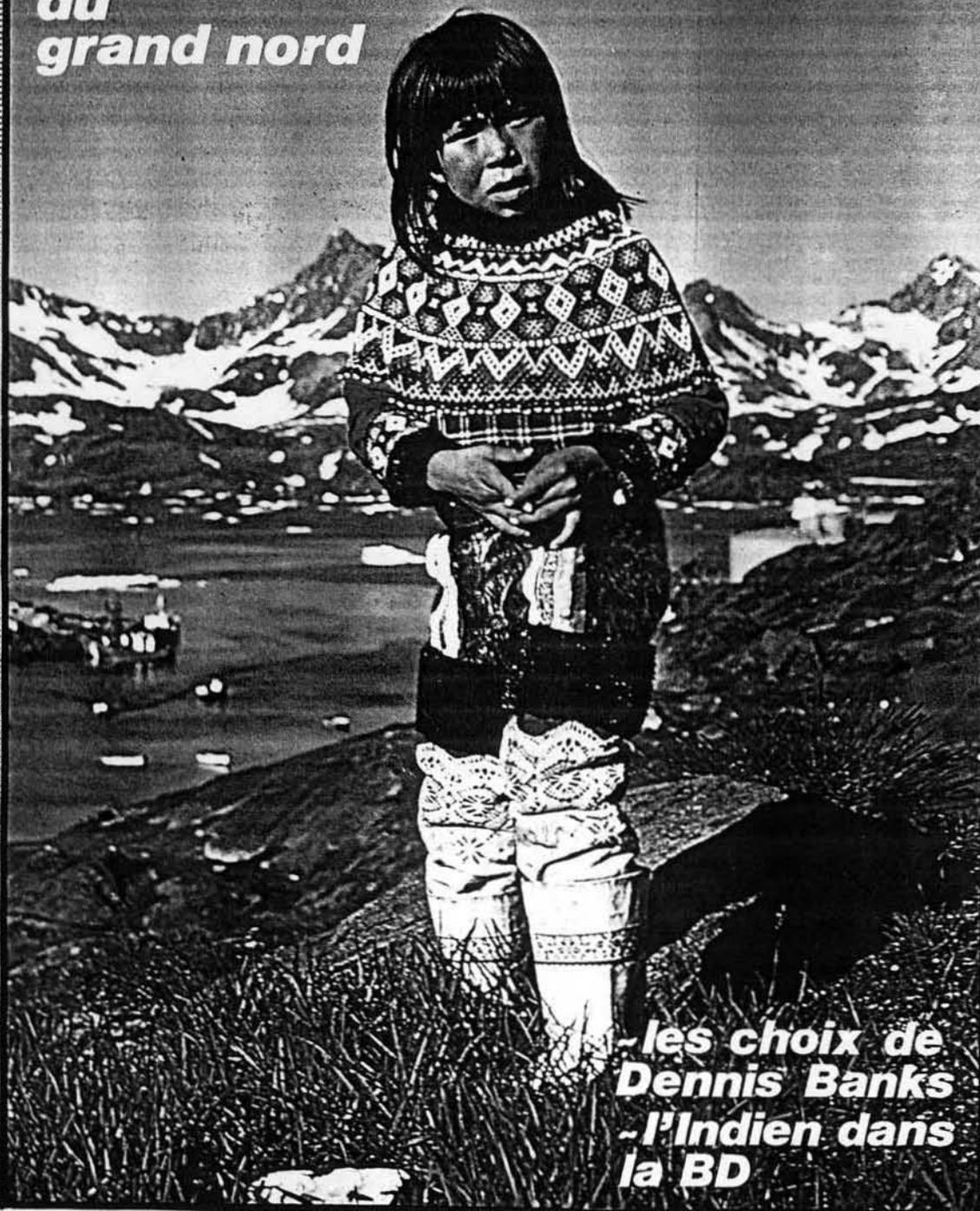


NITASSINAN

NOUVEAU TERRAIN

*voix
indiennes
du
grand nord*



*- les choix de
Dennis Banks
- l'Indien dans
la BD*

**spécial
10/11**

NITASSINAN N° 10-11 spécial (1°et 2° trimestres 1987)

Publication trimestrielle du C.S.I.A.(Comité de Soutien aux Indiens d'Amérique)

ADRESSE: NITASSINAN - CSIA BP 101 75623 PARIS cedex 13

DIRECTEUR DE PUBLICATION: Marcel Canton

DEPOT LEGAL: 1° trimestre - N° ISSN: 0758 6000

N° COMMISSION PARITAIRE: 666 59

COMITE DE REDACTION: Marcel Canton - Didier Dupont - Henri Manguy - Mary Reid

TRADUCTION POUR CE NUMERO: Gilliane Bivel - Jacqueline Curtelin - Pierre Guiraud

M. Hélène Saysset

(La photographie de couverture appartient à la Collection du MUSEE DE L'HOMME)



VOUS ETES INTERESSE?

ALORS ABONNEZ-VOUS...

(Page 71)

Car, le Comité de Soutien aux Indiens d'Amérique étant une association Loi 1901, c'est à dire à BUT NON LUCRATIF, la revue trimestrielle "NITASSINAN" doit entièrement s'auto-financer: il s'agit, sans subvention aucune, ni aucun réseau de distribution, de parvenir à couvrir les frais d'impression (15 000 F environ pour un N° de 48 p.). Le chiffre de tirage ne dépassant pas 1 200 expl., nos 3 premiers dossiers sont épuisés. Les suivants sont encore disponibles; NE LES MANQUEZ PAS!

Notre nouvelle adresse :

NITASSINAN -CSIA- BP 101 75623 PARIS cedex 13

AVANT-PROPOS

A cet instant précis où les frais d'impression de NITASSINAN n°9 viennent tout juste d'être couverts -petit miracle désormais coutumier?- et où ne manquent plus que ces quelques lignes pour que sorte ce n° 10-11 à tant d'égards important, nous tenons à remercier affectueusement nos amis, ces quelques dizaines de si fidèles abonnés qui nous ont amenés à faire partager beaucoup de choses déjà...

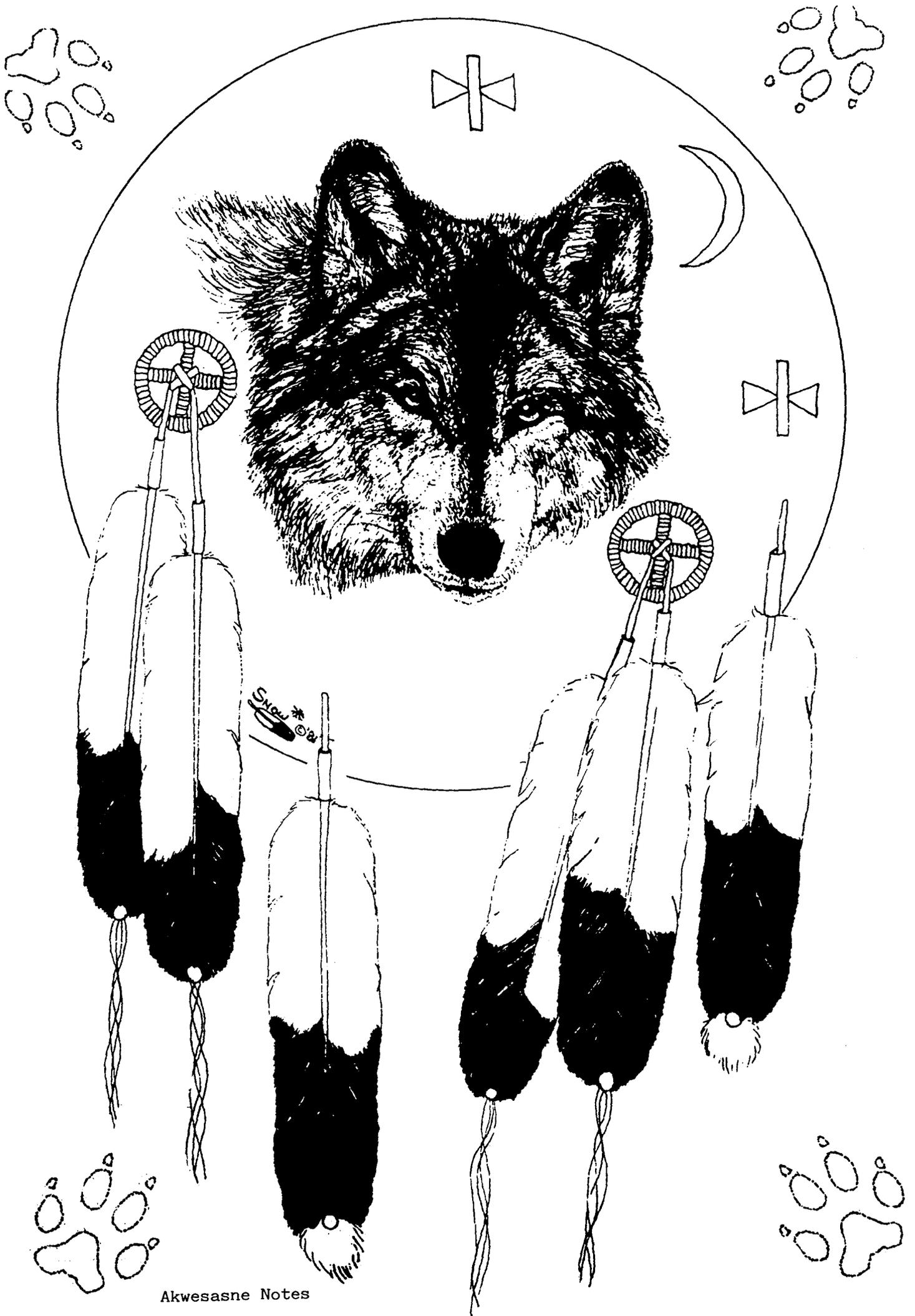
Avec ce dossier spécial, l'objectif, le cap symbolique des 10 premiers n° est tout à la fois atteint et dépassé. Exploit? Fierté, fatigue aussi et vertige devant l'ampleur du chemin que nous avons grignoté ensemble... Sur ce chemin, une pierre de couleur s'impose qui représenterait un risque financier déraisonnable si elle ne vous était pas tout spécialement destinée, cadeau à vous, nos ami(e)s qui attendez "votre Nitassinan"...

Mais GRAND, le Grand Nord, et GRANDS les dangers dont l'assiège cette Société Viciée Avancée qui a irrémédiablement (?) et unilatéralement décidé de sacrifier l'humain à une certaine quasi-idée de "l'Homme". L'Actualité nous a donc contraints à joindre au dossier Inuit les voix des Peuples Dene, Cree et Innut: ce chœur soudé par la géographie et ses histoires d'Echanges l'est aussi par ses luttes aujourd'hui si dramatiquement ignorées. Ecoutez aussi, et partagez, les interrogations et les certitudes de Dennis Banks... A n'en pas douter, le lecteur le plus paresseux ou le plus fatigué ne pourra pas résister à ces deux fenêtres grandes ouvertes que sont les deux dessins inédits de Daniel Canton et d'Alain Goutal... Puisse ce petit papillon migrateur -"qui, chaque année, traverse toute l'Amérique pour gagner le Nord dès le premier dégel"- puisse-t-il, quelques temps encore, réitérer son invitation à se pencher sur ces Voies Indiennes qui pourront peut-être nous permettre d'éviter à nos enfants une fin inhumaine.

M.C.

SOMMAIRE

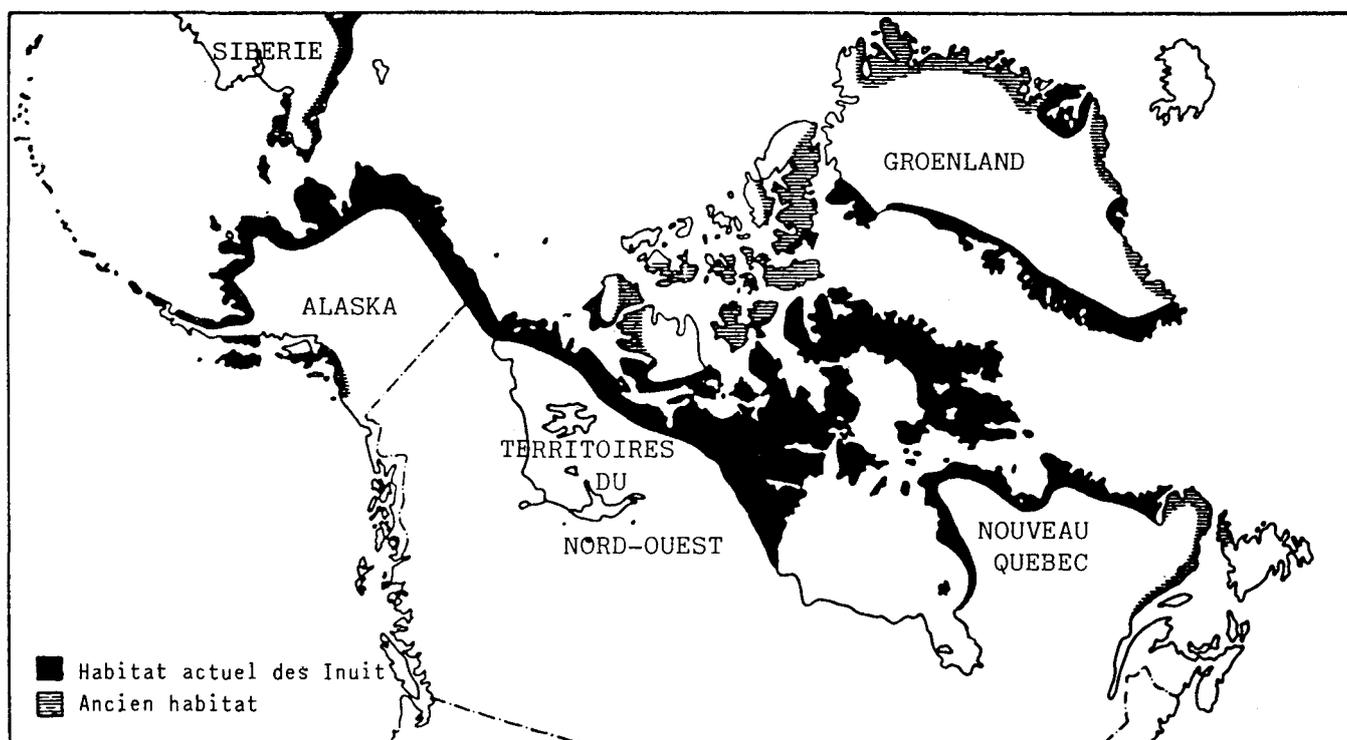
	<u>PAGES:</u>
NUNAVUT, NOTRE TERRE -Terre Inuit-	3
DENENDEH, NOTRE TERRE -Terre Dene-	21
"LAST STAND OF THE LUBICON" -Ultime appel d'une Bande Cree de l'Alberta .	28
TERREUR EN NITASSINAN -Vols militaires à basse altitude sur les territoires traditionnels Naskapi-Montagnais-	40
UN AUTRE PEUPLE DU NORD -Le Peuple Sami et "l'amère récolte de Tchernobyl"	52
DENNIS BANKS, SES CHOIX POUR DEMAIN	55
LES 3 POSTERS EDITES PAR "NITASSINAN" -rappel-	62
L'INDIEN DANS LA BD	63
LES 30 + 6 BADGES DE "NITASSINAN"	71
DU BRONZE POUR UN HOMMAGE	72



Akwesasne Notes

NUNAVUT

NOTRE TERRE



dossier réalisé par Henri MANGUY

Projet d'entente de principe entre les Inuit et le Gouvernement du Canada

1. Considérant que les Inuit et le Gouvernement du Canada n'ont jamais conclu d'accord établissant entre eux des relations constitutionnelles;

2. Considérant que les Inuit n'ont jamais été soumis par les armes;

3. Considérant que les droits des Inuit n'ont jamais été éteints d'aucune autre manière;

4. Considérant que les gouvernements du Canada et des Territoires du Nord-Ouest ont exercé sur les Inuit une autorité à laquelle les Inuit n'ont jamais consenti, d'une manière dont les Inuit ne peuvent s'accomoder, et que les Inuit n'ont jamais admis la prétention de ces gouvernements à exercer cette autorité;

5. Considérant que les Inuit n'ont jamais reconnu les prétentions du Gouvernement du Canada et du Gouvernement des Territoires du Nord-Ouest à exercer sur eux une souveraineté;

6. Considérant que le Gouvernement du Canada et le Gouvernement des Territoires du Nord-Ouest ont mis et continuent de mettre en péril la langue et la culture inuit;

7. Considérant que les Inuit souscrivent au principe du droit international qui reconnaît à chaque peuple le droit à l'autodétermination;

8. Considérant que le Canada et d'autres nations ont délibérément omis de tenir compte du fait que les Inuit sont les premiers habitants de leurs terres;

Les Inuit et le Gouvernement du Canada sont maintenant convenus de négocier une entente fondée sur les principes suivants:

a) le droit des Inuit à l'autodétermination;

b) la constitution d'un nouveau territoire et d'un nouveau gouvernement au

sein de la Confédération canadienne, dans le cadre d'institutions politiques inuit;

c) le droit des Inuit à la propriété de leurs terres et de leurs eaux traditionnelles, y compris le sous-sol;

d) le droit des Inuit à pratiquer et sauvegarder leur langue et leur culture;

e) le droit des Inuit à conserver et exercer leurs droits traditionnels de chasse, de pêche et de piégeage;

f) le droit des Inuit de définir qui est Inuk;

g) le droit des Inuit à compensation pour l'usage passé, présent et futur de terres, d'eaux et de ressources des Inuit par des non-Inuit;

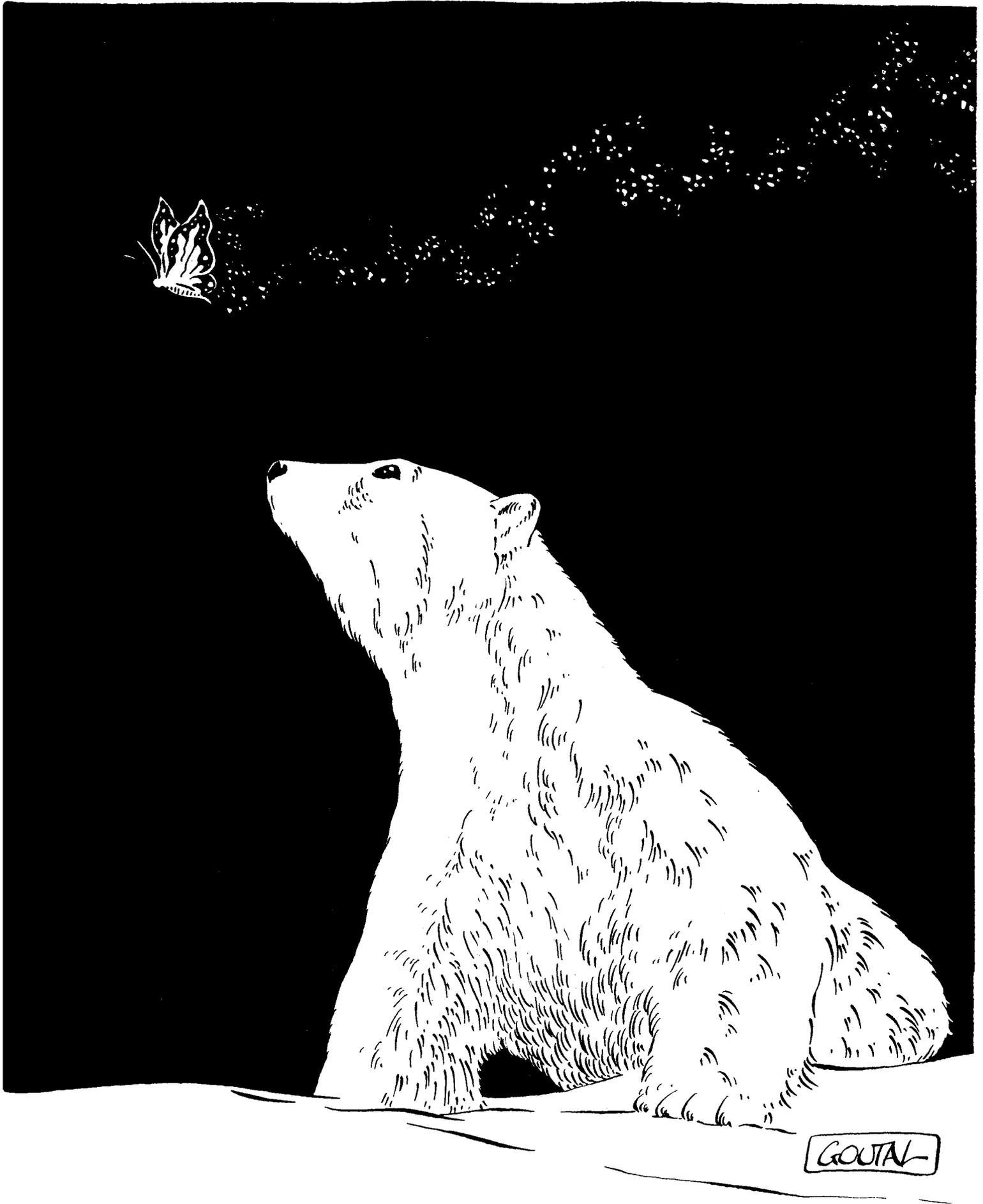
h) le Gouvernement du Canada et les Inuit conviennent que ni l'une ni l'autre des parties ne prendra aucune disposition contraire aux intentions du présent accord au cours de la période qui mènera à la promulgation des textes dans lesquels le présent accord sera mis en forme définitive;

i) les droits de non-Inuit au sein du nouveau territoire seront protégés conformément au Bill of Rights du Canada;

j) toute tierce partie (non inuit) dont les intérêts fonciers sont menacés par les dispositions du présent accord recevront une compensation du gouvernement du Canada;

k) les Inuit exigent que soient apportés à la Loi de l'Amérique du Nord Britannique des amendements par lesquels seront prévus la reconnaissance constitutionnelle et le maintien du droit des Inuit à exister en tant que culture indépendante au sein du Canada.

(Dans "INUIT NUNANGAT / The People's Land; a Struggle for Survival" by the North West Territories Inuit Land Claims Commission, 1978).



GOUTAL-

UN QABLUNAQ⁽¹⁾

CHEZ LES INUIT

En 1968, André VACHER, technicien à la télévision française, quitte la France pour rejoindre le bureau de l'ORTF à Montréal. Dès son premier voyage en Arctique, c'est le coup de foudre! A la fois pour le pays, un désert aux conditions de vie très dures - sans doute la terre la plus inhospitalière du monde - et pour les hommes et les animaux exceptionnels qui y vivent. Depuis cette date il y retournera chaque année, se liant d'amitié avec les Inuit, et plus particulièrement avec ceux qui préfèrent leurs chiens aux motoneiges, ceux qui chassent par moins 40° pour survivre, ceux qui veulent rester Inuit et non devenir une attraction pour touristes.

Sur le Grand Nord, sur les Inuit, sur les animaux - l'ours, le loup -, sur les Indiens du Canada, il a écrit plusieurs romans et de nombreux articles. En introduction à ce dossier, voici une interview qu'il nous a accordée récemment.

- Les Inuit sont plus connus sous le nom d'Eskimos. Quelle est l'origine de cette appellation ?

- C'est un mot algonquin qui signifie "mangeurs de viande crue".⁽²⁾ Parce que, n'ayant pas de forêts, le seul moyen qu'ils avaient de faire du feu c'était avec la lampe à huile de phoque, qui faisait une toute petite flamme de rien du tout qui chauffe très peu. Là-dessus, ils mettaient une marmite avec de l'eau, qui n'arrivait jamais à bouillir. Au mieux, elle était tiède. Ils mettaient là-dedans des viandes comme le caribou, l'ours, qui sont des viandes qu'ils ne mangent que cuites parce qu'elles ont des parasites. Il fallait la faire cuire une journée entière. Le phoque, par contre, ils le mangeaient cru. C'est pour ça qu'on les appelait "mangeurs de viande crue". Mais c'était péjoratif, c'était une insulte. Eux s'appellent Inuit, ce qui signifie "homme par excellence".



Annie Mikpiga. Morses. Gravure sur pierre.

(1) Qablunaq, plur. Qablunat: Homme blanc (longs sourcils)

(2) Selon des études récentes, Eskimo signifierait "parlant la langue d'une terre étrangère".

De chasseurs qu'ils étaient, on en a fait des trappeurs.

- La civilisation occidentale n'a pas épargné non plus les Inuit. Leur mode de vie traditionnel disparaît petit à petit. D'après toi, est-ce un mouvement irréversible ?

- Oui, dans le sens où il est pratiquement impossible pour eux de continuer à vivre comme ils vivaient. Mais les Inuit sont des gens qui ont survécu dans des conditions épouvantables depuis 4000 ans. Ils se sont adaptés à bien des situations et on espère qu'ils arriveront aussi à s'adapter à celle-là, bien qu'apparemment tout veuille bien prouver le contraire.

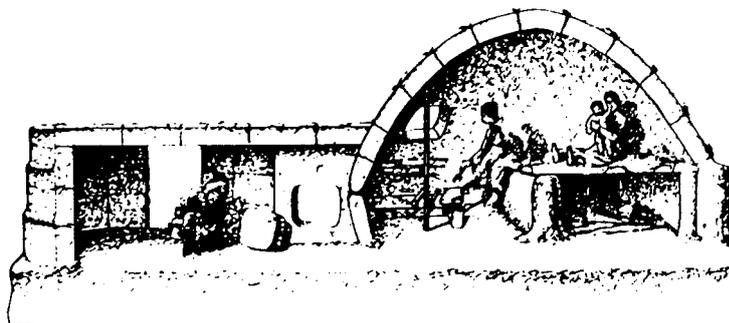
Si on fait un peu l'historique, les premiers blancs qui ont abordé les Inuit étaient les baleiniers, au début du XIXe siècle. Ils leur ont apporté des outils qu'ils ne connaissaient pas, parce qu'à ce moment-là ils tiraient tout de l'animal: avec les cornes du boeuf musqué ils faisaient des arcs, avec les os ils faisaient des pointes de flèches. Donc, avec l'arrivée des baleiniers, ils ont commencé à découvrir des objets en métal: des haches, des couteaux, etc. Mais les baleiniers les ont beaucoup perturbés. D'abord ils leur ont apporté des maladies, et surtout ils ont commencé à changer leur façon de vivre. Les baleiniers utilisaient les Inuit pour leur approvisionnement en viande. Eux se consacraient

essentiellement au massacre des baleines, et les Inuit chassaient le caribou pour leur procurer de la nourriture. En échange, ils gagnaient quelques outils, quelques armes. A cette occasion ils ont commencé à découvrir le fusil. Lorsque les baleines ont disparu, les baleiniers se sont rabattus sur le morse, qui fournissait de l'huile lui aussi. Quand on a commencé à décimer pas mal, les baleiniers se sont retirés, et sont arrivés les marchands et les missionnaires. Il s'agissait surtout des marchands anglais de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils ont continué à faire du tort aux Inuit, parce que de chasseurs qu'ils étaient ils en ont fait des trappeurs. Ces gens-là voulaient des fourrures, de renard essentiellement, et les Inuit n'avaient jamais été trappeurs; ils n'utilisaient que la peau des animaux qu'ils tuaient pour manger, ils n'éprouvaient donc pas le besoin de tuer des milliers de renards. Pour quoi faire ?... Donc, ça a transformé complètement leur façon de vivre.

Regroupés dans des villages préfabriqués.

Là-dessus, les missionnaires ont essayé eux aussi d'imposer leur religion aux Inuit, qui étaient animistes. Ces trois invasions, les baleiniers, les marchands et les missionnaires, les ont vraiment beaucoup perturbés. Mais ils se sont tout de même plus ou moins adaptés à tout ça et réussissaient à survivre. C'est à dire qu'ils vivaient encore essentiellement de chasse et de pêche malgré ça. Ils vivaient en petites communautés nomades, de cinq, six, dix familles, parfois un peu plus grosses, qui suivaient le gibier. Mais il est arrivé un moment où celui-ci a disparu et où l'invasion blanche a pris un peu plus d'extension. Ça a commencé avec la guerre de 40; on a installé dans l'Arctique une ligne de radars pour défendre les Etats-Unis. Donc l'armée est venue travailler dans ces endroits là et ce fut encore un nouveau choc, parce que les Inuit se firent chasseurs aussi pour les militai-

res. Ils ont donc découvert une nouvelle façon de vivre mais ils pratiquaient encore plus ou moins la chasse et la pêche.



A partir des années 60, le gouvernement canadien a commencé à s'intéresser à eux et à les prendre en charge. Ça veut dire que pour les administrer il a fallu les regrouper. On ne pouvait pas administrer des nomades: comment savoir où ils étaient, combien ils étaient, ce qu'ils faisaient ? Alors on leur a construit des villages pour les regrouper, en pensant qu'ils conserveraient malgré tout leur mode de vie. C'était des villages de maisons préfabriquées qui venaient du sud, qui coûtaient très cher, et on les a regroupés comme ça. Ils n'étaient pas très chauds mais ils ont bien voulu tenter l'expérience. On s'est vite aperçu que c'était un échec. En effet, une communauté de 40 personnes peut vivre avec cinq, six bons chasseurs, mais pour un village de 400 habitants il en faut déjà plus, et d'autre part le gibier ne restait pas là, à proximité des villages. Ils se sont vite aperçus qu'il n'était plus du tout rentable d'aller à la poursuite du gibier en traîneau à chiens pour nourrir la communauté, parce qu'ils étaient obligés de partir trop loin chercher du gibier, ils en mangeaient une partie sur le chemin du retour, donc ils partaient trois semaines, ils revenaient avec trois fois rien et il fallait repartir aussitôt. C'est à partir de là qu'on a commencé à leur fournir de la nourriture. C'était encore une étape importante sur la voie de la désagrégation du mode de vie traditionnel.

Les Inuit doivent faire ce qu'ils pensent être bien parce que leur façon de penser est différente de celle des qallunaat (). Les vrais Inuit ne peuvent pas vivre comme les qallunaat, et les qallunaat ne peuvent pas vivre comme les Inuit. Il n'est pas possible qu'un véritable qallunaat et qu'un véritable inuk soient identiques. (Bob Barnabas)*

(*) Les étrangers, les blancs.

La sélection naturelle ne joue plus.

- Qu'est-ce qui les empêche maintenant de quitter ces villages préfabriqués et de revenir au mode de vie ancestral ?

- Ils ne le peuvent plus, parce qu'on arrive maintenant à des générations d'Inuit qui sont nés dans des maisons préfabriquées et surchauffées. Avant, sous l'igloo, il faisait froid (jamais plus de quatre, cinq degrés au-dessus de zéro), il y avait une forte mortalité infantile, les plus forts résistaient, il y avait donc une sélection naturelle très efficace; celui qui arrivait à passer le cap de l'enfance, on était sûr qu'il serait un chasseur solide. Mais à présent, la génération qui est née dans des maisons préfabriquées et surchauffées a complètement perdu cette résistance naturelle nécessaire à la survie dans le Grand Nord. Il y a des infirmeries, des dispensaires, il y a beaucoup moins de mortalité et ces gens-là font de bien piètres chasseurs, parce qu'ils souffrent du froid. Pas autant que nous, certes, mais ils ne sont plus capables de faire les longs périples qu'ils faisaient avant. En plus, ils n'ont plus beaucoup de chiens parce qu'il n'y a plus assez de gibier pour nourrir de gros attelages. A présent ils ne connaissent pratiquement plus que la motoneige. Et c'est le cercle vicieux. La motoneige, ils l'achètent à crédit, souvent elle est usée avant d'être entièrement payée. Jusqu'à il y a une quinzaine d'années ils payaient en fourrures. Maintenant ils se sont organisés en coopératives. Ils ne peuvent donc pas revenir en arrière, parce qu'ils n'ont pas de sources de revenus. On leur a créé tellement de besoins!



Henri Napartuk. Retour de l'oie au printemps.



Endettés à vie !

Leur revenu principal, il est fourni malheureusement par le gouvernement canadien qui subvient à tous leurs besoins. Ils ont aussi la sculpture. Dans les années 60, ils se sont organisés en coopératives pour faire de l'artisanat qui a pris maintenant une dimension internationale. Leurs sculptures sont payées très cher. Mais malgré tout, c'est un apport minime. Ils sont endettés à vie. Le gouvernement leur fait payer un loyer symbolique pour les maison qu'il leur donne. Quelques uns trouvent un emploi municipal dans les villages: ramasser les ordures, livrer l'eau, des choses comme ça, mais ça emploie dix personnes au maximum dans un village. Les autres sont chômeurs et vivent de l'assurance sociale. Alors moi je dis que c'est irréversible. Je ne vois pas comment ils pourraient revenir aux conditions d'existence d'avant.

Pour ce qui est de leur condition présente, avec le pétrole qu'on a trouvé en Arctique on s'était dit: voilà enfin leur salut, ils vont trouver des emplois. Mais les emplois qu'on leur offre ce sont des emplois de manoeuvres. Ils ne sont pas qualifiés et ne veulent pas l'être. Ce n'est pas qu'ils n'en sont pas capables mais ça ne les intéresse pas, et on les comprend: ils ont toujours vécu libres, ils ne vont pas aller pointer sur un chantier de forage. Alors ils sont manoeuvres, mais par périodes, pour s'acheter un nouveau fusil, quatre boîtes de cartouches, et une fois qu'ils ont ça, ils s'en vont.

Tout est maintenant décidé par le gouvernement et il est incroyable de penser que tout n'a vraiment commencé qu'en 1966. Je ne suis contre rien de ce qui a été fait, mais il me semble qu'il n'y a pas si longtemps que nous vivions encore à notre façon. Lorsqu'on regarde autour de soi, on s'aperçoit que tout disparaît petit à petit. C'est très triste. (Muckpaloo)

Ils n'ont plus la résistance physique nécessaire

- Tu as participé à une chasse traditionnelle avec des Inuit, le grand-père et le petit-fils, avec le traîneau, les chiens, et tu as raconté ça dans un livre, "AMAAMAK"...

- Traditionnelle, pas tout à fait car nous avons tout de même des armes modernes, mais c'était quand même la façon de toujours des Inuit de traquer le gibier. Dans un pays où il n'y a pas d'arbres, il faut déjà parcourir de grandes distances, pouvoir se repérer dans un endroit où apparemment il n'y a pas de points de repère - mais pour eux il y en a; ce sont d'excellents observateurs et le moindre petit détail devient un point de repère - il faut trouver le gibier dans ces immensités, il faut encore l'approcher. Tout ça est très difficile, à tel point qu'il y a des jeunes, de la génération des 20-25 ans, qui sont parfaitement incapables de mener cette chasse-là. C'est la génération charnière, qui a cru que tout arrivait du sud et que la solution c'était de vivre comme les blancs. C'était un peu le cas de Kingalik, le petit-fils d'Amaamak, dans mon livre. Cette génération-là a complètement perdu les gestes de la chasse. Maintenant on le réapprend mais on a quand même sauté une génération, ce qui est très grave. Ce sont les grands-parents qui apprennent aux petits-enfants maintenant, ce n'est plus le père. Dans l'île de Banks, où il y a énormément de renards blancs mais qui est très froide, il y a une petite communauté qui vit essentiellement des peaux de renards. Ils pratiquent la trappe au renard. Eh bien les derniers qui sont capables de faire cette chasse ont à peu près 45, 50 ans. Les plus jeunes en sont incapables parce qu'ils ne supportent plus le froid, la fatigue de six semaines de chasse, à dormir sous l'igloo, etc. Ils n'ont pas la résistance physique nécessaire.

- Est-ce que l'alcool n'a pas son rôle à jouer dans cette diminution de la résistance physique ?

- Il y a l'alcool aussi, surtout chez les jeunes de 20-25 ans, et surtout dans les gros villages où passent beaucoup de Blancs. Alors c'est l'alcool, la drogue, la prostitution. Beaucoup de suicides aussi chez les jeunes. Mais dans certains petits villages, l'alcool est interdit. C'est une interdiction volontaire, pas dictée par le gouvernement: le conseil de bande a décidé qu'il n'entrerait pas une goutte d'alcool dans le village, et il n'entre pas une goutte d'alcool dans le village. Et ça va beaucoup mieux, les gens sont physiquement et mentalement plus équilibrés. Cela dit, ils n'ont pas plus d'avenir que les autres, malheureusement.



Ayagutainak. Chasse à l'ours. Gravure sur pierre.

Lorsque j'étais enfant, mon père avait des chiens et ils l'aidaient à trouver les trous de phoques, en hiver. Si Muckpaloo et moi décidions d'aller chasser le phoque aujourd'hui, il n'y aurait rien pour nous donner un coup de main. Notre skidoo ne va pas nous aider à trouver les trous de phoques. (Koonoo Muckpaloo)

Surtout, il fallait vivre.

- Pourtant, dans un de tes livres, "AMAAMAK", tu parles d'une trentaine d'Inuit qui ont fondé une communauté dans le Grand Nord pour échapper à cette vie imposée par la civilisation blanche et continuer à vivre selon les coutumes d'autrefois, sous l'igloo et la tente de peau...

- Quand j'ai parlé de ça, l'opération était en cours. C'était en 1972. Malheureusement, elle a échoué. C'était des vieux qui voulaient revivre comme avant. Il n'y avait pas beaucoup de très jeunes. Les plus jeunes avaient aux environs de la quarantaine. Il y avait quelques enfants. Ils sont partis à deux cents miles au nord d'Igloolik, dans une petite baie où ils ont construit un village d'igloos. Ils sont partis avec les chiens, les traîneaux, ils avaient des armes modernes tout de même. Ça a duré deux ans à peu près. L'un d'eux, un jour, est tombé malade, et alors que ces gens-là côtoyaient la mort sans problème avant, là ils ont un peu pris peur. Il en est mort un, un autre est tombé malade. Ils étaient quand même suivis, on était au courant de ce qui se passait. On leur a porté secours, on en a rapatrié en hélicoptère. Quand les gens tombaient malades, ils n'arrivaient pas à faire face comme ils le faisaient avant. Il en est donc descendu de plus en plus à Igloolik et l'opération a capoté comme ça. Ils ont compris d'eux-mêmes qu'ils ne pouvaient pas revenir en arrière. Ils arrivaient péniblement à survivre, en chassant, mais il y avait quelque chose de cassé. Et aussi, ils ne pouvaient pas vivre en autarcie comme ils vivaient avant, il leur fallait des balles, ils étaient tributaires de la civilisation blanche.

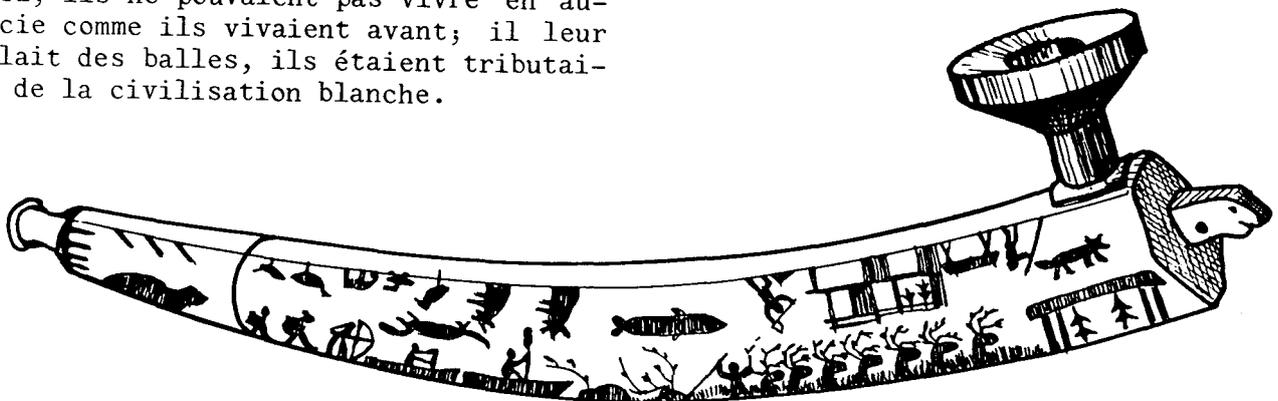
- Pourquoi n'ont-ils pas essayé de fabriquer des armes traditionnelles, en os?

- Beaucoup avaient perdu la manière depuis longtemps. Tuer des caribous avec des arcs faits avec des cornes de boeuf musqué, la corde en boyau tendu, plus personne ne savait. Les vieux savaient encore mais n'étaient plus assez adroits. Il fallait réapprendre, mais surtout il fallait vivre. Ils n'avaient pas le temps de réapprendre.

Des écoles inuit.

- N'existe-t-il pas chez les Inuit l'équivalent des Ecoles de Survie chez les Indiens ?

- Si, cela existe. Suite à tout ce qui se passe, il y a un mouvement qui est général à tout l'Arctique pour sauver ce qui reste encore à sauver de la culture et des traditions. Dans les villages, il y a évidemment des écoles anglaises ou françaises, mais il y a parallèlement des écoles inuit où on apprend aux enfants à arracher les chiens, à pister un ours, à se déplacer sur la banquise quand elle casse, etc. Les enfants apprennent cela avec plaisir, mais en réalité ils le mettent en application d'une façon plus ou moins de loisir ou de tourisme. Ils sont tous restés chasseurs dans l'âme mais ce n'est plus vital maintenant de tuer du gibier. Si on ne tue pas de gibier ce n'est pas grave, on va à la coopérative, on achète une boîte de petits pois et des saucisses...



Nos maisons sont chauffées et nous essayons de garder nos enfants en bonne santé, et ils tombent pourtant malades plus souvent. Autrefois, les gens ne tombaient pas malades aussi souvent et je n'ai été conscient de la mort que lorsque mon grand-père est mort. Je sais que des gens meurent partout, tout le temps, mais il me semble que les gens meurent plus, ici et aujourd'hui, que dans le temps. Pour cela, je n'aime pas beaucoup cette nouvelle vie. (Imaruituq Taqtu)



Je suis heureux d'avoir vécu l'ancienne vie, mais si elle avait continué, j'aurais l'air beaucoup plus âgé que je ne le suis aujourd'hui. c'était une vie très dure. Même lorsque nous étions jeunes, nous paraissions vieux. La vie est si facile aujourd'hui, comparée à ce qu'elle était. Je ne peux même pas dire laquelle je préfère parce que j'aimais également la vie que nous vivions alors.

(Lew Phillip)

photos : André VACHER



Le monde inuit

- Les Inuit ne se sont pas installés uniquement dans le nord du Canada...

- Non, on en trouve aussi en Sibérie, de l'autre côté du détroit de Behring donc, on en trouve en Alaska, et au Groenland. C'est exactement le même type d'homme. Leurs langues ont quelques particularités mais ils se comprennent tous. Les ethnologues sont formels: il s'agit d'une seule et même race d'hommes.

- Dans ces pays, ont-ils les mêmes problèmes vis-à-vis de la civilisation blanche ?

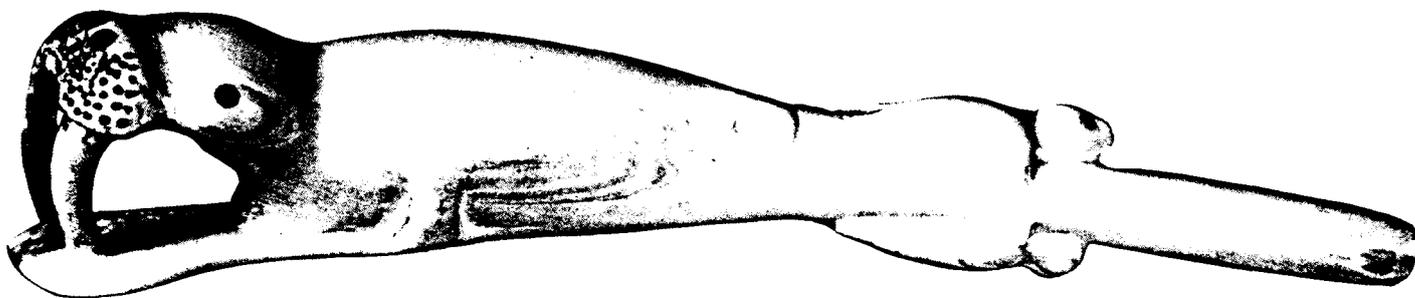
- Je ne connais pas les Inuit de Sibérie mais en Alaska ils ont pris leurs affaires en main en suivant l'exemple des Indiens des Etats-Unis. Ils ont été aidés par des associations, conseillés et défendus par des avocats, et comme il y a beaucoup de pétrole en Alaska, ils ont obtenu des droits très importants et ils contrôlent une bonne partie de leur économie. Ils ont des revenus qui leur permettent de gérer eux-mêmes leur vie.

Au Groenland c'est un peu différent. Le Danemark a investi beaucoup au Groenland, et pour rentrer dans leurs frais, les Danois ont imaginé de faire chasser le phoque adulte aux Inuit et de vendre les peaux, à l'époque où la peau de phoque se vendait bien et très cher en Europe. Ça a failli réussir mais il y a eu cette interdiction suite au massacre des bébés phoques, qui ne les concerne pas parce que l'interdiction ne porte pas sur les phoques adultes, mais malgré tout, c'est la peau de phoque en général qui est interdite d'entrée en Europe. Donc ça

les a touchés, et les Inuit ne comprenaient pas qu'on les empêche de tuer des phoques pour en tirer un profit. Alors les Danois ont essayé de contourner ça en épilant les peaux, en les grattant pour les faire passer pour du cuir. Cela non plus n'a pas marché, et pour l'instant ce sont les Danois qui supportent pour l'essentiel la vie des Inuit du Groenland... Quoiqu'ils sont un peu plus autonomes. Il y a un gouvernement Inuit autonome au Groenland. Et c'est cela que voudraient aussi les Inuit du Canada.

Les inuit n'ont jamais tué les bébés phoques.

- Au Groenland, on a voulu les leur faire tuer mais ils ne l'ont jamais fait de toute façon. Ce sont les Blancs qui les tuent. Que veux-tu que les Inuit fassent d'un bébé phoque ? La peau est trop fragile, elle ne leur sert à rien, et il n'y a rien à manger dedans. Eux, ils mangent du phoque à longueur d'hiver mais c'est du gros phoque. La peau, ils s'en servent pour se faire des bottes mais ils ne la vendent pas. De toute façon, ils n'en tuent pas suffisamment pour en faire un gros commerce. On a dit dans certains journaux que cette interdiction allait nuire aux Inuit, mais ce n'est pas vrai parce que les bébés phoques ça ne les concerne pas du tout. Ils ne tuent pas les jeunes animaux. Ils sont plus intelligents que ça; ils savent très bien que si on tue les jeunes il n'y en aura plus dans quelque temps. Ils ont le respect de l'animal, ils lui laissent une chance. Ils aiment la chasse, ils ont survécu grâce à ça, ils aiment se confronter à l'animal, mais pas tuer les jeunes à coup de bâton!



Voilà une des choses que nous n'aimons pas que les gens du sud nous disent: que les ours polaires sont en voie de disparition et que nous ne devons pas les tuer, alors que nous devons les chasser de notre communauté. Peut-être que l'absence de chiens est l'une des raisons pour lesquelles il y en a tant maintenant. (...) Les ours ne s'approchaient pas avant, parce qu'ils en avaient peur. Nous aimerions décider nous-mêmes de problèmes tels que celui des ours polaires. (Kalluk)

Bibliographie d'André Vacher.

AMAAMAK. DRAME EN ARCTIQUE.
ed. Fernand Nathan (1976)

A travers une aventure partagée par l'auteur, ce roman retrace la dernière chasse d'un vieil Inuk, Amaamak, accompagné de son petit-fils Kingalik. Ce dernier fait partie de cette jeune génération d'Inuit qui subit les effets de la sédentarisation côtière en Arctique: la soi-disant préférence à une "vie moderne" où la motoneige remplace le "kamotik" (traîneau). Avec son grand-père, ils retourneront une nouvelle fois à l'intérieur des terres où des événements imprévus animeront cette chasse mouvementée. Un récit captivant, un témoignage intéressant sur plusieurs aspects d'une culture autochtone en voie de disparition. (Ce livre est paru en 1984 aux ed. La Presse Montréal, sous le titre "LA PART DU LOUP") Gilles MARRIMPOEY-CADET

LA LOUVE DE KANIAPISKAU.
ed. La Presse Montréal, 1980.

"C'était une Indienne, mais on l'appelait Muhekum, la louve, car elle savait hurler comme les loups." A travers la vie quotidienne de Tukonao, jeune Naskapi, et de Muhekum, André Vacher nous fait découvrir les premiers bouleversements naturels près du lac Kaniapiskau, dans le nord du Québec, où est alors construit le plus grand complexe hydro-électrique d'Amérique du Nord. Au mépris du mode de vie des autochtones, le Blanc pénètre dans ce territoire encore inaccessible quelques années auparavant, sans s'apercevoir qu'il va modifier toute l'authenticité d'une culture et condamner une faune abondante. Ce livre souligne l'attachement des Indiens à leur terre ancestrale tout en faisant ressortir le caractère ambigü de leurs réactions: certains ac-

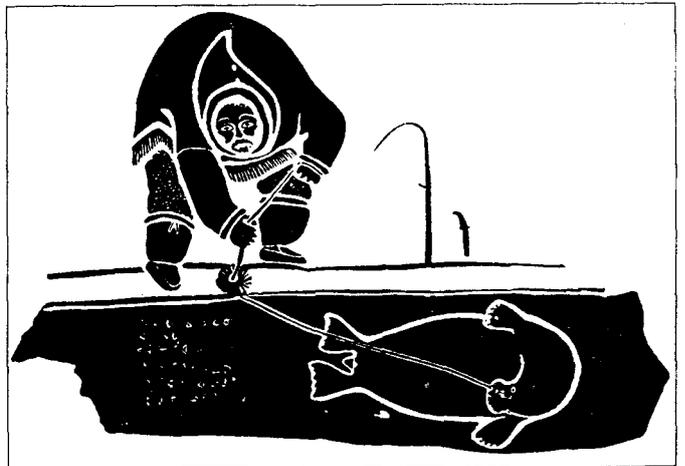
ceptent de grosses sommes d'argent pour "organiser eux-mêmes leur propre développement", d'autres, comme Tukonao et Muhekum, persistent à défendre la Terre-mère où ils vivent en harmonie avec tous ses êtres vivants... Gilles MARRIMPOEY-CADET

TRAPPEURS ET CHERCHEURS D'OR DU CANADA.
ed. Rouge et Or.

Ce recueil de dix-huit histoires montre tout autant la ruse et l'intelligence des animaux que le courage des hommes qui ont choisi de mener une vie libre en forêt.

L'ETE DU GRIZZLI.
ed. La Presse Montréal.

L'histoire vraie d'un grizzli qui, à la fin de l'été 1980, a terrorisé la petite ville de Banff, dans les rocheuses canadiennes, tuant une personne et en blessant trois autres par réaction naturelle contre l'invasion incontrôlée de notre civilisation sur la vie sauvage.



Juanisialuk. Homme pêchant un phoque. Gravure sur pierre.

Après notre venue ici, les igloos ont disparu et le gouvernement a trouvé à redire aux chiens en liberté, parce qu'ils les accusent de propager des microbes. Nous nous sommes donc mis à attacher les chiens. (...) Mais sans exercice, les chiens sont devenus de plus en plus faibles et, finalement, nous avons dû renoncer aux longs voyages. (Koonoo Muckpaloo)

Lorsque le gouvernement a commencé à acheter des sculptures, les gens en ont fait plus. (...) Certaines personnes ne voulaient pas sculpter et refusaient même d'essayer. Plus tard, lorsqu'elles ont vu les gens gagner de l'argent en le faisant, elles ont commencé à sculpter, et maintenant, la plupart des gens sculptent. (...) Tous les Inuit de partout sont maintenant de bons sculpteurs. (Kuppaq)

Les citations encadrées en bas des pages de ce dossier sont extraites du livre "NOUS NE VIVONS PLUS DANS DES IGLOOS", interviews réalisés par Rhoda Innuksuk et Susan Cowan, ed. Stanké, Ottawa, 1978.

POPULATION ET HISTORIQUE

La population inuit dans le monde s'élève à près de 100.000: 1500 en URSS, dans l'est de la Sibérie (Tchoukotka), 22.000 en Alaska, 50.000 au Groenland, et 22.000 au Canada (4800 au Québec, 14.600 dans les Territoires du Nord-Ouest, 2600 au Labrador).

- 20.000 à 10.000 av. J.C.: Principale période de passage de Sibérie en Alaska des peuples arctiques américains.
- 2500 à 800 av. J.C.: Période "Pré-Dorset": les nomades groupés en petites bandes de chasseurs traversent la toundra canadienne vers l'est pour atteindre le Groenland et le détroit d'Hudson.
- 985: Première rencontre des Inuit du Groenland avec des Européens: les Vikings.
- 1000 à 1300: Développement du commerce de peaux, de fourrures et d'ivoire entre le Groenland et l'Europe.
- 1498: Cabot explore le Groenland.
- 1578: Frobisher explore le Groenland. Effondrement de la traditionnelle chasse à la baleine. Les Inuit de Thulé adoptent un mode de vie nomade: chasse au phoque et au caribou.
- 1700: extermination des Aléoutes de Sibérie par les Russes.
1741. Bering découvre l'Alaska.
- 1749: Installation de la Hudson Bay Company sur le golfe Richmond pour entretenir des relations commerciales avec les Inuit qui commencent alors à transformer leurs habitudes.
- 1771: Arrivée des premiers missionnaires dans l'Arctique Canadien.
- 1867: La Russie vend l'Alaska aux Etats-Unis.
- 1890: Ruée vers l'or en Alaska, dont la population double en dix ans.
- 1912: intégration au Québec d'une partie des territoires du Nord-Ouest pour former ce qu'on appelle aujourd'hui le Nouveau-Québec.
- 1930: Dans l'Arctique Russe, les Inuit sont regroupés dans quelques villages et leur économie est collectivisée.
- 1941: Occupation du Groenland par les Etats-Unis.
- 1942: Une importante base militaire américaine s'installe à Fort-Chimo, Québec, modifiant considérablement le mode de vie des Inuit.
- 1950: Découverte de pétrole en Alaska. Le gouvernement provincial de Terre-Neuve prend pied dans le Nord avec une administration anglaise et un système d'éducation anglais. Les contacts avec les Blancs se multiplient à partir de ce moment. Ouverture par le gouvernement fédéral des premières écoles gouvernementales au Nouveau-Québec.
- 1953: Le Groenland devient province danoise.
- 1971: Amorce de l'aménagement intégré des territoires de la Baie James.
- 1975: Signature, entre le gouvernement du Québec, les sociétés Hydro-Québec, S.E.B.J. et S.D.B.J. d'une part, et les représentants des populations autochtones du Nord québécois d'autre part, de la Convention de la Baie James, au nom de laquelle le Grand Conseil des Cri et l'Association des Inuit du Nord Québécois ne s'opposeront plus au développement du territoire de la Baie James.
- 1877: Ratification de la Convention de la Baie James par le gouvernement fédéral. Achèvement du pipe-line transalaskien.
- 1979: Création d'un gouvernement autonome des Inuit au Groenland. H.M.



Je n'aime pas que les Blancs viennent étudier les Inuit pour faire un livre. Beaucoup de ce qu'ils écrivent n'est pas vrai. Une grande partie est pure sottise, mais les gens du sud le croient parce qu'ils ne connaissent rien à notre genre de vie. Cela m'irrite toujours, particulièrement lorsque les gens disent que les Inuit sont comme ci et font ça, pour telle ou telle raison. Nous finissons par le savoir aussi parce qu'il y a des jeunes qui peuvent lire l'anglais et qui nous en font la traduction, surtout des passages que nous trouvons très curieux. Une des raisons pour lesquelles c'est curieux, c'est que ce n'est pas vrai. J'aimerais que les gens qui écrivent des livres m'entendent, qu'ils sachent que certains d'entre eux ne sont pas corrects. J'aimerais que les personnes qui écriront les prochains livres sur nous, essaient de mieux nous comprendre avant de le faire.

(Oorebecca Issuqangituaq.)



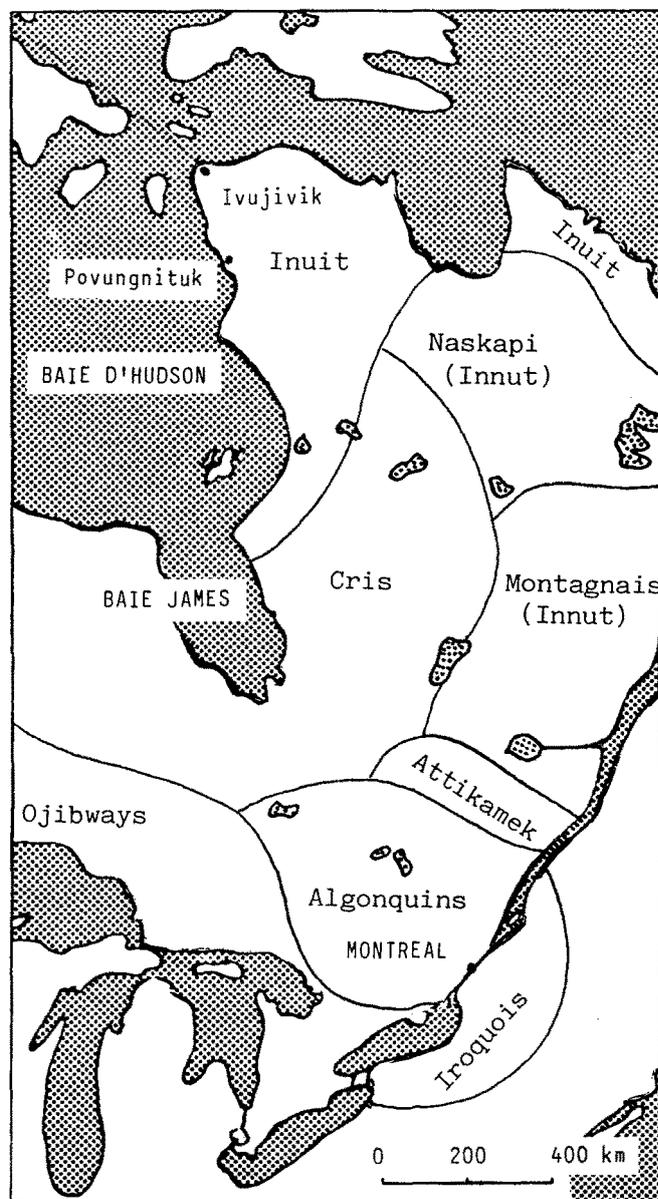
LA CONVENTION DE LA BAIE JAMES

Le dernier traité conclu avec les autochtones du Canada fut la "Convention de la Baie James", signée en 1975 avec les peuples Cri, Attikamek-Montagnais et Inuit du Québec et entérinée par le gouvernement fédéral en 1977. Elle s'est soldée par une indemnisation de 225 millions de dollars pour la vente forcée d'un territoire d'une superficie égale à 60% de celle de la France, où le gouvernement voulait lancer le "projet hydro-électrique du siècle" devant permettre l'augmentation des capacités énergétiques du pays, l'exploitation des gisements miniers et des immenses espaces forestiers. Au terme de la convention, les Cri de la Baie James et les Inuit du Québec renoncent à toute revendication territoriale, de même qu'à tous droits et titres au Québec. En retour, la convention prévoit des droits exclusifs d'usage de certaines terres, un nouveau régime de chasse, de pêche et de trappage, une compensation financière et d'autres avantages.

une immense tromperie

Du côté Inuit, la Convention de la Baie James a été signée par la N.Q.I.A. (Northern Quebec Inuit Association). La N.Q.I.A. est une association née dans les bureaux du Ministère des Affaires Indiennes à Ottawa, fonctionnant à partir de principes inconnus des autochtones et suivant des lois qui leur sont complètement étrangères. Elle est financée par le gouvernement régional, et cette facilité à obtenir des subventions fut malheureusement interprétée par de nombreux Inuit comme un signe de force et de pouvoir. La N.Q.I.A. devint rapidement, aux yeux du gouvernement, le porte parole unique et officiel des Inuit, alors qu'elle ne représentait pas leurs véritables intérêts.

En 1974, censée soutenir les Indiens de la Baie James en participant aux poursuites contre le projet Hydro-électrique, la N.Q.I.A. fait signer aux Inuit une procuration devant leur permettre d'appuyer les Indiens dans leurs revendications. En réalité c'est une immense tromperie. Le texte n'était pas traduit dans la langue inuit et fut seulement lu à haute voix par les représentants de l'association. Ce n'est que plus tard que les Inuit s'aperçurent qu'on les avait trompés: cette procuration était en réalité un mandat donné à la N.Q.I.A. pour négocier et vendre leur territoire.



La première fois que je suis allé à Montréal (...), j'ai pensé qu'un Inuk qui irait tout seul vers le sud mourrait de faim s'il n'avait ni argent ni fusil. Il mourrait de faim parce que, là-bas, même les animaux appartiennent à quelqu'un.
(David Ippirq)

les Inuit dissidents d'I.T.N.

En découvrant cette escroquerie, 30% des Inuit du Nouveau Québec décident de retirer leurs procurations et se regroupent en une association dissidente, la I.T.N. (Inuit Tungavivat Nupamini), représentant les habitants des villages de Povungnituk, d'Ivugivik et de Sugluk. Ils refusent la signature finale de la Convention de la Baie James en 1977, considérant qu'elle est une barrière à leurs projets de prise en charge de leur vie communautaire. Refusant l'extinction de leurs droits aborigènes, même en échange de nouveaux droits basés sur les lois du gouvernement, refusant la vente de leur territoire et sa division en catégories, refusant les nouveaux organismes créés par la Convention et dont aucun n'a été élaboré par les Inuit - tous sont basés sur les lois et les façons de faire des Blancs -, ils demandent la possibilité de mettre sur pied un gouvernement régional autochtone, qui tiendra compte de leur culture, de leurs façons de faire et de leurs connaissances, qui devra pouvoir faire des lois pour tout ce qui concerne les Inuit, et légiférer avec le gouvernement du Québec sur les questions concernant les Québécois qui se trouvent dans leur territoire: mines, électricité, eau, etc.

"les rois nègres ne sont pas qu'en Afrique"

Un des nouveaux organismes mis en place par la Convention est particulièrement destiné à remplacer les coopératives, que les Inuit ont créées eux-mêmes, pour tout ce qui concerne le développement du Nouveau-Québec: la *corporation Mativik*. Or, il semble que cette corporation se mette à reproduire les comportements de la société occidentale Nord-Américaine. "On nous a beaucoup parlé, à propos des Inuit, de pratiques bureaucratiques très courantes dans certains pays nouvellement promus à l'indépendance, qui, à peine sortis du statut colonial, répètent ce statut à l'intérieur, les

membres des couches dirigeantes et de l'appareil bureaucratique s'appropriant les symboles du pouvoir détenus auparavant par les colonisateurs déchus. Il paraît ainsi que certains dirigeants n'hésiteraient pas à utiliser les indemnités pour se faire construire des maisons confortables, faire du tourisme professionnel. Certains investissements témoigneraient encore d'une mégalomanie stérile calquée sur les réalisations de la société du Sud: on parle ainsi de l'ouverture d'un restaurant international à Fort Chimo... Mais combien de personnes en Amérique, et même au Canada, savent dire au juste où se trouve Fort Chimo? Et que penser de l'avion à réaction acquis par la NQIA, dont la puissance lui interdit de se poser à peu près partout dans l'Arctique québécois? Les rois nègres ne sont pas qu'en Afrique. Plutôt que de chercher à répéter dans l'Arctique la société et l'économie des puissances industrielles du Sud, il vaudrait mieux mettre en oeuvre des projets susceptibles d'unir et intégrer les Inuit, utilisant beaucoup de main-d'oeuvre, plutôt que marqués par une haute technologie." (Norbert Rouland - "Etudes Inuit" 1979. vol 3, n°1)

des conséquences écologiques désastreuses

Sur le plan écologique, les conséquences de la Convention qui donne tous droits aux trois sociétés: Hydro-Québec, S.E.B.J. et S.D.B.J. "d'aménager le territoire de la Baie James", sont désastreuses: rivières asséchées, milliers d'hectares inondés, forêts abattues, paysages détruits par la création de routes et d'aéroports, flore dévastée, disparition quasi totale de certaines espèces animales, comme le castor et le caribou dont les voies de migration sont totalement coupées par des obstacles infranchissables (carrières, mines, inondations, etc), moyens de subsistance des Indiens détruits, réserves indiennes inondées, terres désintégrées par l'érosion, etc. Mais qu'importent les catastrophes écologiques, pourvu que la civilisation industrielle prospère toujours plus!...

H. MANGUY

Une chose que je ne veux pas, ce sont des toilettes avec une chasse d'eau. Je ne veux pas voir nos eaux sales descendre à la mer. (...) Si nos ordures étaient amenées à la mer, les petits animaux de mer les mangeraient et seraient empoisonnés. Les phoques et les poissons mangent les petits animaux de mer, et nous mangeons les phoques et les poissons. (Koonoo Muckpaloo)

NUNAVUT

la onzième province du Canada ?

Les territoires du Nord-Ouest, qui représentent plus de 3 millions de km carrés et sont peuplés d'environ 50.000 habitants dont 15.000 Inuit, sont l'objet depuis plusieurs années d'une proposition de la part de l'"Inuit Tapirisat" (Fraternité Nationale des Inuit) pour y créer un territoire indépendant appelé NUNAVUT (Notre Terre) qui pourrait devenir la 11ème province du Canada, avec une économie basée sur le contrôle des ressources par les Inuit eux-mêmes.

Leur revendication porte sur environ 2 millions de km carrés, représentant la totalité des terres qu'ils utilisent depuis plus de 4000 ans, dont 640.000 km carrés qui constituent le minimum nécessaire à la protection de leur culture et de leur identité seraient propriété absolue et non négociable, alors que les 1,36 millions de kilomètres carrés restant seraient laissés à l'Etat à condition que les Inuit puissent continuer à y exercer leurs droits de chasse et de pêche traditionnels. Ils veulent aussi percevoir 3% des bénéfices provenant de l'exploitation de leur sous-sol mais refusent tout versement définitif, car leur terre n'est pas à vendre. Par contre, des royalties régulièrement versées leur permettraient de choisir leur propre voie de développement et de contrôler l'évolution sociale, économique et spirituelle de leur communauté, au lieu de la laisser manipulée par des intérêts étrangers.



la (future ?) province inuit du NUNAVUT

D'après John Amagoalik, le président de la Tapirisat, l'Arctique Oriental, cette partie des Territoires du Nord-Ouest située au-delà de la ligne des arbres, n'est rien d'autre que "la colonie d'une colonie" où 15000 Inuit sont gouvernés par une assemblée territoriale qui représente une majorité de non-Inuit et, par-dessus cela, par un ministre du gouvernement fédéral qui tente d'imposer des solutions du Canada du sud aux problèmes du nord.

H. MANGUY

En ce temps-là, les Inuit s'entraidaient. A chaque fois que l'on apprenait que des gens manquaient de nourriture, les autres envoyaient de la viande à ceux qui en avaient besoin. (...) Aujourd'hui, ce n'est plus comme cela. Certains ont beaucoup de caribou et d'autre viande, tandis que certains n'ont absolument rien. (...) Un grand nombre d'adultes ne pensent qu'à eux-mêmes et ne partagent leur nourriture qu'avec leur proche famille. Nous avons aujourd'hui des façons plus commodes de montrer l'intérêt que nous portons à la nourriture - avec les routes et le téléphone qui permet de faire des invitations - et ils ne le font plus.

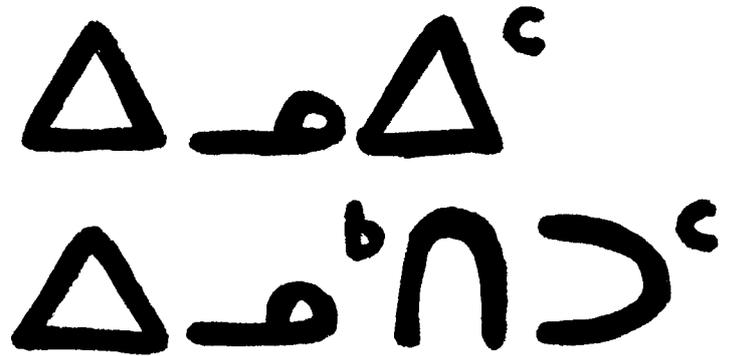
(Peter Kanangnaq)

L'ÉCRITURE CHEZ LES INUIT

L'écriture des langues autochtones en Amérique du Nord, chez des peuples qui communiquaient et transmettaient oralement, n'est apparue sous des formes originales qu'au XIX^{ème} siècle. On retiendra comme exemple l'alphabet cherokee unique de Sequoia, alors qu'un peu partout les "dialectes indigènes" sont écrits dans l'alphabet européen sans que soit mis en place un système de signes nouveaux. Cependant, en 1887 dans le Labrador, le Révérend E.J. Peck a l'idée d'adapter le système de l'écriture dite syllabique ("syllabics") - conçu en 1840 par James Evans à l'intention des Cris du Nord-Ouest - afin qu'elle devienne chez les Inuit du Labrador une graphie à la fois unique et rapide à exécuter. Auparavant, ceux-ci bénéficiaient plus ou moins de l'enseignement que les missionnaires moraves dispensaient en Inuktitut (déjà écrit par des prédécesseurs comme S. Kleinschmidt ou Egede). De même que partout en Arctique, les envoyés de différents ordres religieux occidentaux apprenaient aux Inuit leur manière propre d'écrire l'Inuktitut, chacune se rattachant à l'orthographe des langues romanes. Aussi, l'écriture syllabique apparaissait-elle comme "une source de profonde fierté pour ses utilisateurs qui la considéraient comme la démonstration graphique de l'existence, de l'unicité et de la valeur de leur propre langue".(1)

de la tradition orale à une tradition écrite

De nos jours, l'écriture syllabique des Inuit s'est suffisamment répandue pour devenir communication et même moyen d'enseignement en Arctique. Ainsi, alors que croît la demande d'une normalisation de l'écriture et de la langue, (allant de pair avec une prise de conscience politique), une Commission de la Langue ("Language Commission") est créée en 1974 par l'Inuit Tapirisat du Canada. Peu à peu, l'Inuktitut se normalise et la firme I.B.M. met même au point des machines à écrire "syllabiques". Les Inuit, confinés



dans leur statut sédentaire actuel, découvrent bientôt les avantages qu'ils peuvent tirer d'une langue écrite: propager leur culture, fixer sur le papier des réalités de faits aussi bien que mythiques. Il se révèle de plus que la production littéraire revient finalement bon marché vu le peu de signes nécessaires pour écrire un livre entier. D'après R. Mc Grath, "la littérature écrite des Inuit représente un stade de développement normal et désirable dans leur histoire".(2)

Quelle que soit l'orthographe utilisée, elle est finalement acceptée par l'autochtone (qui autre part pourra élaborer un système hiéroglyphique propre) qui voit en elle "un outil précieux pour maintenir les relations familiales, développer une autonomie politique et encourager une survivance de la culture"(3). Néanmoins, l'acheminement vers la tradition écrite ne va-t-il pas déterminer une perte ou du moins une dégradation de la transmission orale encore étonnante chez les Inuit ?

NOTES

1) Cité dans "Alaska Native Language: Past, Present and Future". M. Krauss (Fairbanks: Alaska Native Language Center, 1980), P. 16. Cité par R. Mc Grath (trad. de l'auteur).

2) c.f. "Canadian Inuit Literature: The Development of a Tradition". Robin Mc Grath (Canada, Musée National de l'Homme, Coll. Mercure, 1984).

3) id.

J'ai écrit des choses moi-même pour mes enfants. J'écris quelque chose que mes enfants pourront utiliser après ma mort. Des choses qu'ils auront besoin de savoir. Les choses que j'écris sont toutes vraies: comment on devrait vivre sa vie, et les choses intéressantes qui sont arrivées. (David Ippirq)

▽ ai	△ ee	▷ u	◁ a	:
∨ pai	∧ pee	> pu	< pa	<
U tai	∩ tee	▷ tu	◁ ta	<
9 kai	ρ kee	δ ku	β ka	β
∩ gai	∩ gee	∩ gu	∩ ga	∩
∩ mai	∩ mee	∩ mu	∩ ma	∩
∩ nai	∩ nee	∩ nu	∩ na	∩
∩ sai	∩ see	∩ su	∩ sa	∩
∩ lai	∩ lee	∩ lu	∩ la	∩
∩ yai	∩ yee	∩ yu	∩ ya	∩
∩ vai	∩ vee	∩ vu	∩ va	∩
∩ rai	∩ ree	∩ ru	∩ ra	∩

"ee": prononcer "i".
 "u": prononcer "ou".

Le syllabaire esquimau tel qu'il fut adapté à l'origine par le révérend Peck à partir de celui conçu par James Evans, possède onze syllabes différentes dont le symbole correspondant peut varier de quatre façons afin d'indiquer laquelle des quatre voyelles se rattache à la consonne de base; de même qu'un symbole pour les voyelles (le triangle) s'oriente vers quatre directions (▽, △, ▷, ◁). Pour marquer la présence d'une consonne à la fin d'une syllabe, on utilise les symboles qui ont en commun le phonème (a) (cf. 4ème colonne dans le tableau), ceux-ci étant écrits en plus petit et placés en haut à droite du dernier symbole.

Exemple:

"Inuit" s'écrira $\triangle \rightarrow \triangle^c$
 "Inuktitut" s'écrira $\triangle \rightarrow \beta^c \cap \triangleright^c$

Notes:

En accord avec la "Commission de la Langue esquimaude", la voyelle "ai" n'est plus utilisée.

La longueur d'une syllabe est indiquée par un point placé au-dessus du symbole de base.

Source: CANADIAN INUIT LITERATURE: The development of a tradition - R. Mc Grath; (Canada, Musée National de l'Homme, Collection Mercure, 1984)

Gilles MARRIMPOEY-CADET

A LIRE: Jean Malaurie : Les derniers rois de Thulé

"L'esquimau ne se sent bien et n'a le sentiment de s'accomplir que dans une nuit polaire déchaînée... la neige, l'obscurité, les chiens qui hurlent comme des loups, la tente qui se déchire, la banquise qui se disloque, l'expédition en péril: Inouk sourit. Le voyage, l'évasion... Alors il est à son aise avec la femme derrière qui tremble, geint, mais l'admire, les enfants qui crèvent de froid - qui crevaient d'ailleurs réellement et dont il ne restait que les meilleurs, de vrais petits d'"homme"!"

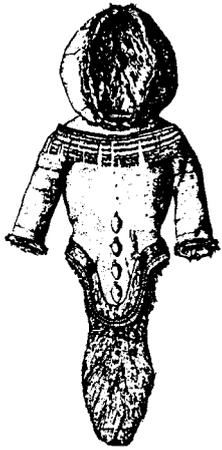
Les Derniers rois de Thulé: un classique de la littérature polaire, qu'on lit encore - et qu'on doit lire -, même si les Esquimaux d'il y a quarante ans que nous décrit Jean Malaurie ne sont plus, ou pratiquement plus, ceux d'aujourd'hui.

Quarante ans: la moitié d'une vie d'homme; une seconde dans la longue histoire des Inuit, une seconde qui les a précipités de la préhistoire de l'ère glaciaire au 20ème siècle industriel et

uniformisateur. Thulé, en 1950 - date du voyage de Malaurie au Groenland - était une communauté de 302 esquimaux, la plus septentrionale de tout l'Arctique. En 1951, les Américains y installent une base nucléaire. Le livre s'achève sur cet événement. La vie traditionnelle des Inuit de Thulé aussi, même s'ils restent toujours les "hommes par excellence", ces hommes qui, "par leur intelligence instinctive, par leur appréhension particulière de l'espace et du temps, par leur sagesse, ont beaucoup à apprendre à la société occidentale. Sur de nombreux plans: perception, parapsychologie, sagesse, vie communautaire et mépris de l'argent, ils sont très en avance sur nous. Ils ont gardé en fait, par respect et intimité avec la nature, la compréhension sensorielle de l'univers et l'esprit communautaire, ces qualités que nous avons perdues et qui, dans le nouveau monde de demain, s'avèreront indispensables."

Henri MANGUY

Ed. PLON, collection "Terre humaine", 650 pages.



DENENDEH

NOTRE TERRE

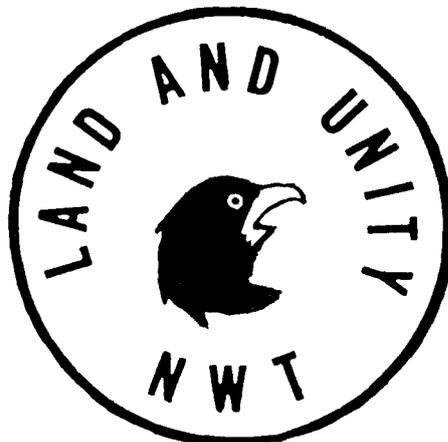
Réalisation du dossier :
Marcel CANTON

Mais regardez autour de vous! Regardez ce bâtiment... Devinez qui sont les enseignants et ce qu'ils peuvent bien inculquer à NOS enfants... Devinez donc les règles appliquées dans cette école et devinez qui les conçoit. Qui paie les enseignants et qui les congédie ? Cette école n'est qu'un juste symbole de la domination blanche et de ses moyens; elle s'inscrit dans tout un système destiné à détruire la culture indienne, sa fierté et son héritage. Juste un exemple - il y en a tant d'autres -: savez-vous qu'il faut vivre en louant des maisons au gouvernement, plutôt que de construire votre propre maison qui vous appartiendra ? Savez-vous bien qu'ils ne comprennent même pas leur système judiciaire, système qui s'avère être d'aucune efficacité et ne traite aucunement leurs problèmes ? Pensez-vous vraiment que nous, Indiens, vivons ce que nous avons choisi de vivre ? Pouvez-vous réellement croire que nous ayons délibérément choisi de battre des records en taux d'alcoolisme, suicides, meurtres et drames sociaux ? Pensez-vous vraiment que nous ayons choisi d'être des MENDIANTS SUR NOTRE PROPRE TERRE ?

Philip Blake, de la "Berger Inquiry"
Fort Mc Pherson N.W.T. July, 9, 1975.

**Terre et Unité pour
les Peuples natifs**

**de la vallée
du Mackenzie !**



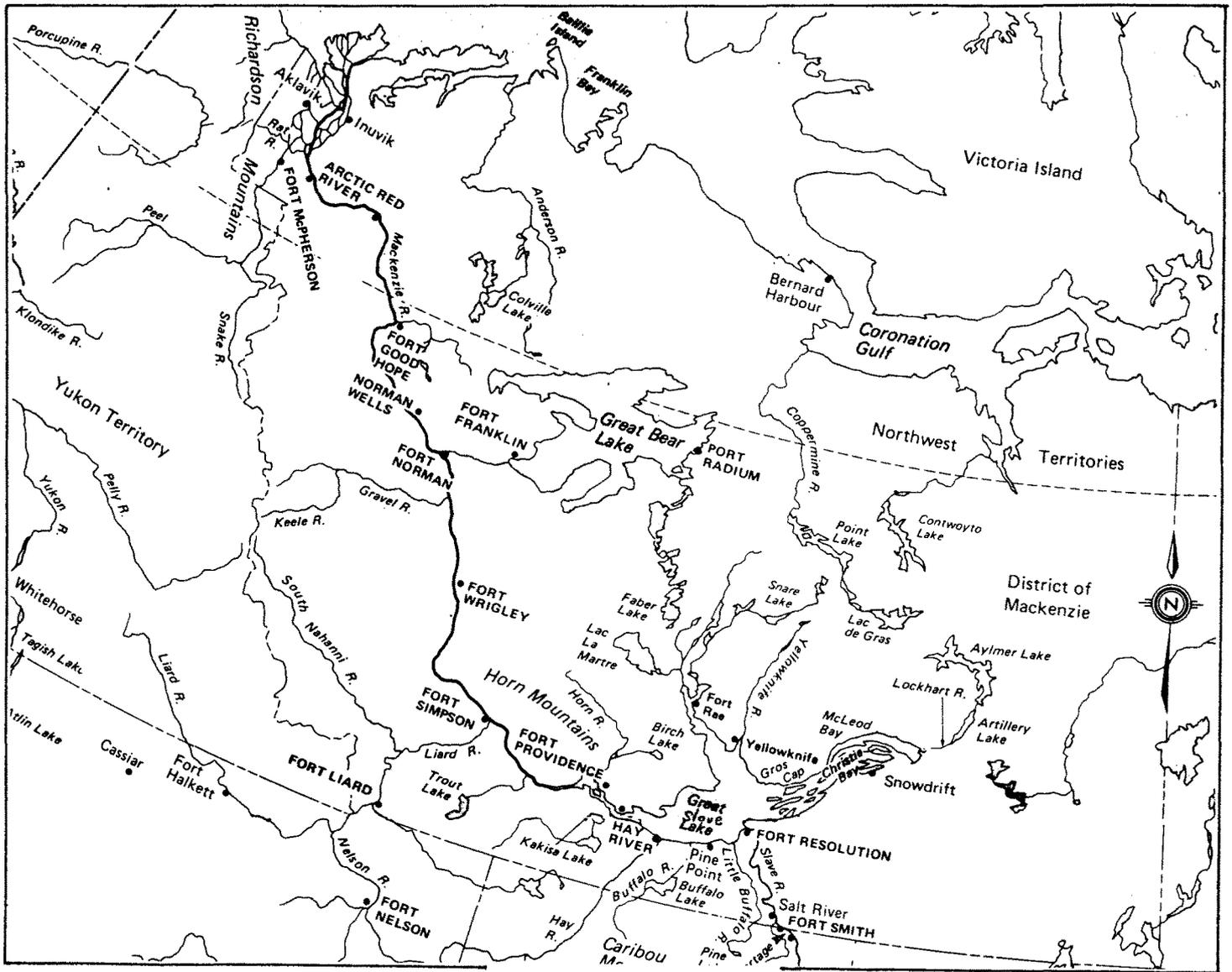
Voici l'histoire des Dene

Voici l'histoire des Dene, leur peuple; l'histoire des Dogribs, des Loucheux, des Slaveys et des Chipewyans. C'est une histoire d'Indiens et de Métis, de sans-status et de traités, l'histoire en fait de tous les "gens du pays".

Les Dene de la vallée MACKENZIE, dans le Nord-Ouest, sont les descendants directs des tout premiers occupants de ce vaste et beau territoire; et il n'y a pas de distinctions réelles entre eux, car

"DENE", concept commun à toutes les langues de la vallée, signifie invariablement "LE PEUPLE ENTIER". Bien sûr, l'homme blanc, comme partout ailleurs, a voulu créer entre nous des divisions artificielles par le biais de l' *Indian Act* (lois sur les Indiens) et la reconnaissance ou non des droits autochtones. D'ailleurs, les Métis sont aussi des Dene, eux dont les ancêtres vivaient parmi le PEUPLE INDIEN DE LA VALLEE...

Aujourd'hui, l'immense partie des 11000 descendants des Natifs de la vallée Mackenzie se sent Dene. Avant l'arrivée



Nos 4 familles

des Blancs, les quatre tribus, celles qui parlaient le dialecte Athapascan ou la langue Dene, ne se différenciaient guère quant à leurs coutumes ou traditions; juste un vague changement graduel de tribu à tribu. Ils étaient alors probablement de 15000 à 17000, vivant de façon harmonieuse au sein d'une société très prégnante. Chipewyans dans le Sud et l'Est; Dogribs au Nord du lac Great Slave; Slaveys entre le lac Athabasca et le lac Great Slave, qui étaient certainement divisés en très petits groupes et se montraient, comme leurs cousins Hare vivant près du lac Great Bear, de forts habiles chasseurs. Les Loucheux furent jusqu'à 3000 dans le Yukon, l'Alaska et les Territoires du Nord-Ouest, occupant la partie la plus septentrionale de la vallée et du delta où ils étaient en contact permanent avec les Inuit.

De l'or au Yukon !

Les Dene vivaient en communautés, avaient leurs propres formes de gouverne-

ment et mettaient en pratique des lois basées sur une relation spirituelle de parenté avec la Terre. Plutôt pacifiques, ils se mirent facilement au commerce des fourrures, ce qui fut leur première occasion de contact avec les Européens, vers le début du XIX^{ème} siècle. Malgré la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'afflux des missionnaires d'églises anglicanes ou romaines, ce peuple préserva sans difficultés son type de vie ancestrale jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Il y eut peu d'immigration vers ce vaste *réservoir à fourrures...* du moins jusqu'à la *découverte de l'or* du Yukon en 1896: les prospecteurs et leurs découvertes de richesses minérales poussèrent alors le gouvernement à signer précipitamment, en 1899 et 1900, le traité n^o8 s'appliquant à un territoire allant du Nord jusqu'au Sud du lac Great Slave. Durant les vingt années qui suivirent, les Dene durent affronter mille difficultés venant s'ajouter aux épidémies, au changement de contexte social, à l'afflux des trappeurs, camelots et prospecteurs Blancs.

Non-assistance gouvernementale

Tout cela créa une situation qui aurait dû impliquer une *assistance* de la part d'un gouvernement qui eût été bien pensant et humain. Au lieu de cela, les autorités religieuses et le gouvernement fédéral encouragèrent la colonisation des rives du Mackenzie. La découverte du pétrole en pays Dene, à Fort Norman en 1920, provoqua de la part d'Ottawa l'établissement d'un nouveau traité qui entérina l'accentuation de la menace ethnocidaire. Comme c'est fréquemment le cas dans l'histoire des Territoires du Nord-Ouest, le profit économique prévalut là où les rapports humains venaient d'être sacrifiés...

"Vendre" la Terre ?

Le traité n°11 confisquait toutes les terres au nord du lac Slave. Ses clauses et les termes employés ne furent jamais expliqués. Les chefs Dene qui "signèrent" voyaient en cet acte un geste de paix et d'amitié, et non l'officialisation d'une perte territoriale. L'un d'eux s'interrogea: *"Comment pourrions-nous vendre au prix de 5\$ cette terre qui n'est pas la nôtre: elle appartient à nos enfants et aux enfants de nos enfants..."*

Mais le traité qui attribuait "5\$ par an et par tête" ratifiait bel et bien la vente du pays.

Durant les 40 années qui suivirent, l'administration des Territoires du Nord-Ouest fut tellement indifférente, si oublieuse de toutes les promesses faites et hostile aux intérêts des Dene, que les clauses du traité ne furent même pas honorées! Notamment celles concernant les droits de chasse, pêche et trappe qui assuraient 95% des moyens de subsistance. La famine devint rapidement chronique. Les facteurs de "culture" occidentale eurent tôt fait de déstabiliser le mode de vie Dene. Les petits groupes de familles qui passaient le plus clair de leur temps dans les bois réalisaient difficilement l'intérêt financier et les conséquences de la découverte de pétrole à Fort Norman, d'or à Yellowknife et d'uranium à Port Radium. Les frontières du Nord reculant sans cesse, les Dene, polis et attentistes de nature, observèrent dans un grand silence étonné la violation instituée de leur pays et de leur culture.



L'"Indian Brotherhood"

Les efforts pour former une organisation politique des Autochtones au nord du 60° parallèle et incluant les Dene, les sans-statuts, les Métis et les Inuit furent sapés par les officiers fédéraux qui n'avaient de cesse de pousser les différents groupes natifs à abandonner individuellement le traditionnel "Indian Act" afin de faciliter le contrôle bureaucratique d'Ottawa.

Cependant, en 1970, les Indiens concernés par le traité fondèrent "L'INDIAN BROTHERHOOD" (Fraternité Indienne) pour les Territoires du Nord-Ouest, avec pour objectif principal de commencer à développer une prise de position Dene ferme et précise qui se traduit par "TERRE ET UNITE".

C'est alors que l'Indian Brotherhood choisit pour président un jeune Dogrib, James Wah-Shee, de Fort Rae. C'est Georges Erasmus, très actif lui aussi au sein de la "I.B.", qui le remplaça en juillet 76. Il avait été directeur au développement de la communauté et de son auto-gouvernement. Trois ans après, fut créée l'Association des sans-statuts et des Métis que l'Indian Act" et les lois 8 et 11 ne reconnaissaient pas. (*)

(*) Le terme "Sans-statut" désigne les Indiens qui n'ont pas signé de traités et n'ont pas été inscrits à Ottawa ou sur le registre du recenseur lorsque celui-ci faisait sa tournée, ainsi que ceux qui ont refusé tout contact avec les émissaires étrangers. Les Métis sont également exclus, dans les rapports officiels, de la condition indienne, de même que les femmes indiennes mariées à un Indien "non enregistré" ou un Blanc. Il y a enfin toutes les victimes de l'émancipation qu'offre l'"Indian Act": en échange de la citoyenneté canadienne, les Indiens doivent abandonner définitivement leurs statut, droits, race, héritage culturel et famille. Les Indiens "sans statut" se voient interdits de séjour parmi leurs frères des réserves et ne bénéficient d'aucun des droits et des avantages conférés aux "Indiens inscrits".

On se souvint de moins en moins qu'à l'origine les traités devaient protéger la vie Dene. Et ce n'est qu'à la fin des années 60 que le peuple Dene redécouvrit son mode de vie originel, rappelant alors au gouvernement canadien que certaines dettes demeuraient impayées... C'était la fin d'une ère, le Peuple ne vendrait jamais la Terre, recommencerait à écouter ses Anciens et à proclamer la souveraineté de sa vie sur ce territoire. Il était temps de s'organiser.



La "I.B." est le porte-parole de 800 Indiens et la "Metis Association" de 2500 sans-statuts et Métis. Afin d'être plus fortes, il y eut union pour une proposition commune. Peu à peu, de 1970 à 1973, tous les Dene s'unirent et virent croître leur conscience politique: conviction grandissante que s'ils voulaient survivre et tant que peuple il leur fallait reprendre le contrôle de leur propre destin et de leurs terres, et ne plus jamais s'en remettre à d'autres, même si leurs promesses paraissent sincères.

En 1973, quelques Chefs se présentèrent devant la Cour Suprême des "T.N.O." pour obtenir la "notification", c'est-à-dire la reconnaissance d'intérêts prioritaires sur la terre pour les 450.000 miles carrés du district du Mackenzie et quelques portions territoriales du Yukon et de Colombie Britannique: aucun transfert de terres ne pourrait se négocier sans l'aval Dene. Ce fut la première affirmation de la force regagnée de ce peuple qui s'était laissée entrevoir lorsque le projet fut émis d'installer un pipeline de gaz naturel dans la vallée du Mackenzie.

L'épisode de ce recours devant le juge William MORROW est l'un des plus fascinants dans toute l'histoire du Canada. Celui-ci se promena avec sa Cour d'un bout à l'autre de la vallée, écoutant force d'évidences. Entre autres, des témoignages de chefs démontrant que les clauses du traité de 1921 étaient en contradiction avec la croyance fort répandue que les droits avaient été augmentés! Julian YENDO, un résident de 90 ans encore valide, de Fort Vrigley, fit remarquer que son nom figurait dans le texte du traité alors qu'il se trouvait... ailleurs lorsque celui-ci fut signé! Après six mois de palabres, ce juge honnête

reconnut qu'en vertu de l'occupation très ancienne des terres les Dene en étaient propriétaires et devaient bénéficier de droits aboriginaux. Mais la "notification" ratifiée ne le fut pas longtemps; le gouvernement intervint et la Cour d'Appel émit des réserves sur le jugement de Morrow, le gelant, sans pour autant statuer sur les droits des Natifs. Les chefs ont fait appel et, comme toujours, l'affaire s'est mise à traîner.

Aux remparts de Fort Good Hope

Les Dene réalisèrent donc que cette seule action juridique n'établirait pas leurs droits. Aussi commencèrent-ils dès l'année suivante, en 1974, à les affirmer concrètement. Et, sur les remparts de Fort Hope, près du cercle Arctique, les Dene se réunirent régulièrement pour donner une direction à leur action.

C'est ainsi que le 2 juillet 1975, après cinq jours de concertation, les Dene purent livrer à l'opinion canadienne l'expression exhaustive de leurs intentions. Plus de 250 Natifs représentant chacune de 25 communautés de la vallée du Mackenzie et appartenant à l'"Indian Brotherhood" revendiquaient le droit à la Terre et le firent savoir au gouvernement fédéral. C'était affronter quelque chose de puissant et se lancer dans une lutte longue et âpre.

"Dé-co-lo-ni-sa-tion"

Au début de l'année suivante, en mars 1975, le juge Thomas Berger ouvrit une enquête sur le pipeline traversant les communautés Dene et Inuit: "*Aucun pipeline ne doit être construit tant que nos droits sur la terre ne seront pas rétablis...*" Position claire et ferme du peuple Dene. Et en juillet de la même année la Déclaration Dene fut signée par les 250 délégués qui affirmaient ainsi leurs identité et unicité culturelles, se déclaraient Nation au Sein du Canada et revendiquaient avec force le droit à l'auto-détermination. Ce processus, les politiciens l'appelaient "décolonisation". Il fut sérieusement ralenti par des attermolements et tensions internes qui durèrent huit mois et débouchèrent sur le remplacement, en juillet 76, de James Wah-Shee par Georges Erasmus. Après quelques difficultés d'entente avec les meneurs Métis qui désiraient un "statut séparé", les Dene présentèrent au monde,

le 10 octobre 1976, l'exposé de leurs droits comme base de négociations. 2000 pages d'études et témoignages; intervention de 75 orateurs, dont de nombreux Métis ou Sans-statut; puissante déclaration de force unitaire:



Etant entendu que...

- Etant attendu que le peuplement natif de la vallée du Mackenzie existait avant l'arrivée des blancs et depuis des temps immémoriaux,

- que les Européens et autres non-Dene s'y sont installés et se sont permis, sans leur consentement, d'y développer certains projets de "développement",

- Que les "traités" 8 et 11 demeurent pour le moins confus,

- Qu'il existe dans la loi universelle des droits politiques et humains tels que l'auto-détermination, la non-discrimination ou le libre choix de la culture, qui sont âprement défendus dans le Monde par de grandes organisations comme celle des Droits de l'Homme,

- que les Dene ont indubitablement survécu en tant que peuple,

Ils souhaitent clarification du nouvel accord avec le gouvernement, et cela le plus tôt possible.

Des négociations devraient s'ouvrir sur la base des principes suivants:

1) Les Dene ont le droit d'être reconnus, de s'auto-déterminer et de se gouverner en tant que Peuple et Nation.

2) En tant que Natifs de la région, ils devront bénéficier d'un STATUT SPECIAL garanti par la Constitution canadienne.

3) Ils peuvent solliciter la propriété de leurs terres traditionnelles et y développer leur indépendance économique et sociale.

4) Ils peuvent se définir en tant que Dene, ceci étant une identité à part entière.

5) Ils peuvent perpétuer leurs langue et valeurs traditionnelles.

6) Ils ont le droit, par conséquent, de développer leurs propres institutions et d'en jouir.

7) Il y aura, au sein de la Confédération, un gouvernement Dene ayant juridiction sur le territoire et sur les gens qui y vivent.

8) Le gouvernement canadien devra:

- abandonner le concept de "dernière frontière" qui fut depuis toujours sa façon de penser et d'agir, et renoncer à coloniser ou "aménager" les terres Dene;

- faire tout ce qui est en son pouvoir pour assister le "nouveau départ" Dene.

9) Il financera l'établissement de nouvelles communautés Dene dans les cas où, suite à des concentrations sociales de non-Dene, les Indiens voudront s'établir ailleurs.

10) Il dédommagera ceux-ci pour les sites exploités par les non-Dene.

11) Dans les 6 mois suivant la signature de l'accord, des négociations reprendront pour un traité final; et dans les 6 mois après celui-ci, une législation l'entérinant devra avoir été ratifiée par le Parlement.

12) Il est bien entendu que ces négociations concernent TOUS LES DENE.

13) Dans la période séparant la signature de l'accord et l'établissement de la législation correspondante, rien ne sera entrepris qui soit susceptible d'en modifier le contenu ou l'esprit.

ET ETANT ENTENDU QUE:

- Les Dene reconnaissent l'existence de non-Dene parmi eux,

- comme le gouvernement canadien, ils sont soucieux de respecter les droits de ceux-ci,

- les Dene reconnaissent la validité du Conseil Territorial et des conseils municipaux dans la tradition non-Dene, donc le droit pour ceux-ci d'opter pour des institutions démocratiques de leur choix,

Il est donc conclu que...

14) les Dene reconnaissent aux non-Dene le droit de s'auto-déterminer et défendront ce droit avec eux.

15) le gouvernement du Canada établira un régime de compensation pour les non-Dene désireux de quitter les Territoires du Nord-Ouest.

16) les Dene reconnaissent aux non-Dene le droit à la terre dans la mesure où leurs titres de propriété sont en règle et où ils accepteront de devenir SUJETS dès le 15 octobre 1976, terme de l'accord.

Voilà l'Histoire Dene. Mais elle continue, promettant aux Dene une place originale en tant que peuple unique de la vallée du Mackenzie.

Soutiens du Sud :

"Nous affirmons que l'avenir du Nord ne doit pas être déterminé par les seules MOTIVATIONS COLONIALISTES de quelques uns qui seraient désireux de contrôler et les ressources et les individus.

Actuellement, maints projets industriels nous préoccupent gravement, car ce qui visiblement en émane sont des FORMES D'EXPLOITATION tout à fait "dignes" du TIERS-MONDE. Et, en fait, ce qui fut depuis toujours désigné comme "dernière frontière" pourrait bien devenir rapidement "NOTRE PROPRE TIERS-MONDE"!

(Conférence Catholique des Evêques canadiens)

"Une nouvelle et juste entente doit être trouvée entre Natifs et non-Natifs afin que soient respectés les droits des uns et des autres. Les uns n'ont jamais dit ni pensé que ces derniers devraient retourner "là d'où leurs ancêtres étaient venus"... S'ils l'avaient jamais fait, les premiers colons européens seraient à l'évidence morts de faim ou de froid."

(Congrès travailliste canadien)

"Je ne peux pas le crier trop fort: tout cela ressemble à un nouveau jeu de balle. Les bonnes vieilles approches ne se font plus. La longue absence de POUVOIR POLITIQUE NATIF nous a permis trop d'élisions. Ce n'est plus le cas, et il serait dérisoire de ne pas voir grandir la détermination de l'organisation native. NOUS DEVONS FAIRE FACE A LA SITUATION: il s'agit non seulement d'accomplir un acte politique important, mais aussi, ce qui est fondamental, d'y mettre un

POINT D'HONNEUR. En fait, nous avons à finir un travail longtemps inachevé: définir les fondements mêmes de ce pays."

(Dr. LLOYD Barber, Commissionnaire des droits natifs au Canada)

"Il est pour nous évident que nos ancêtres blancs ont agi avec indignité à l'égard des Natifs et que, sans aucune compensation - ou peu -, ils se sont arbitrairement appropriés de vastes territoires habités. Nous souhaitons donc qu'un large soutien et une bonne information soient apportés quant aux requêtes des Indiens du Canada."

(Département de l'Eglise et de la Société -division de Mission au Canada, - Eglise unie du Canada)

POUR PLUS D'INFORMATIONS:

Southern Support Group
The Dene of the N.W.T.
102 Bank st., 2nd floor
OTTAWA, ONT.

Dene of the N.W.T.
Box 2338
YELLOWKNIFE, N.W.T.



La Déclaration Dene :

Nous, Dene des territoires du Nord-Ouest, affirmons notre droit d'être considérés comme membres d'une nation. Nous luttons pour la reconnaissance de la Nation Dene par le gouvernement et les gens du Canada, mais aussi par les peuples et gouvernements du monde entier. Tout comme l'Europe était spécifiquement la Terre des Européens ou l'Afrique celle des Africains, le "Nouveau Monde", Amérique du Nord et du Sud, était spécifiquement la Terre des Indigènes Amérindiens.

Comme tant d'autres parties du monde, le "Nouveau Monde" a souffert du carcan colonialiste et impérialiste. Des puissances sont venues qui se sont imposées par la trahison et par la force. Civilisations et modes de vie traditionnels ont été condamnés. Or le colonialisme et l'impérialisme sont à présent anachroniques. De nouvelles nations sont nées de leur libération ou d'anciennes ont réémergé des cendres des colonies. Tout comme l'Europe est l'espace où vous trouverez des pays européens avec des gouvernements européens conçus par des Européens, l'Asie et l'Afrique sont des espaces où vous trouverez désormais des pays asiatiques ou africains conçus pour des peuples Asiatiques ou Africains...

Ces peuples du Tiers-Monde ont lutté pour le Droit à l'Auto-détermination et le Droit à leur reconnaissance en tant que Nations, et ont gagné. Pourquoi ce retard dans le "Nouveau Monde" ? Même en Amérique du Sud, où les Natifs représentent l'immense majorité de la population, il n'existe pas un seul pays amérindien ayant un gouvernement amérindien oeuvrant pour les Amérindiens!

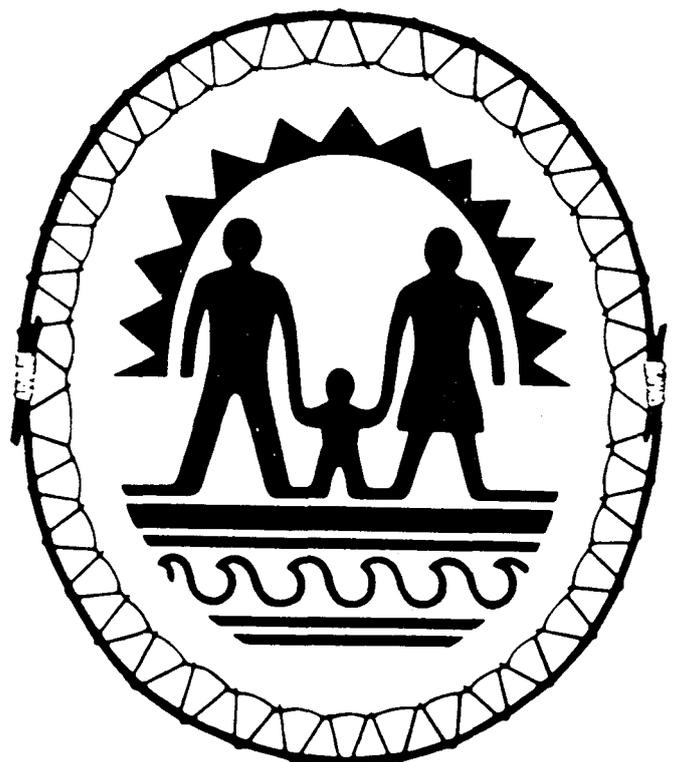
Si les Natifs du Canada sont en minorité chez eux, les Natifs des Territoires du Nord-Ouest, Dene et Inuit, sont, eux, en majorité sur ceux-ci. Les Dene se sont retrouvés comme appartenant à un pays, le Canada, mais le gouvernement du Canada n'est pas le gouvernement des Dene. Ils ne l'ont aucunement choisi. *Il leur fut imposé.* C'est pourquoi nous luttons pour la reconnaissance de *notre* Nation par tous les gouvernements du monde. Et, bien qu'il existe des réalités que, certes, nous devons bien admettre - comme l'existence du pays appelé "Canada", nous affirmons notre Droit à l'auto-détermination en tant que Peuple distinct.

Nous, Dene, appartenons au Quart-Monde et, de même que furent universellement reconnus l'existence et les droits de tous les peuples qui composent le Tiers-Monde, de même il faudra bien que les Nations du Quart-Monde soient un jour reconnues et respectées. Le tout est de trouver la voie à adopter. Nous demandons au Monde de nous aider à trouver place parmi les Nations qui le composent, donc à obtenir l'Indépendance et l'Auto-détermination vis à vis du Canada. Voilà pourquoi nous exigeons que soit enfin établi un *juste accord* sur la Terre pour la Nation Dene.

Préserver le Futur

"Quand vous sortez, posez un collet et attrapez un lapin, c'est comme si vous aviez dit "Maman, j'ai faim..." Et ELLE vous donne à manger. Quand vous posez un piège, c'est comme si vous disiez à votre père: "Je voudrais un peu d'argent"... Et vous l'avez. Si vous n'avez pas de parents, cette Terre peut en tenir lieu. C'est pour cela que nous en parlons tant. Nous savons que si notre terre est ruinée, alors nos enfants seront pauvres et démunis.

(Fred Widow - Fort Norman - à la "Berger Inquiry")



Last Stand of the Lubicon



Sans réserve, sans droits, une petite Bande d'Indiens
Cree de l'Alberta lutte pour son Territoire ancestral.

par Mary Reid
(réfugiée politique)



CONTACTS:

The Mimir Corporation
3536-106 ST.
Edmonton,
Alberta T6J 1A4
Canada

En Europe:
Lubicon Lake
Support Group,
Postbus 4266
9701 EG Groningen
Pays-Bas

"Cree" signifie "coeur" en Gaélique...

C'est presque par hasard qu'en novembre dernier, à Paris, j'ai rencontré le Chef Bernard Ominayak... Dès que j'ai entendu parler de la situation dans laquelle se trouvait la "Lubicon Lake Band", je me suis sentie concernée. A vrai dire, il aurait été vraiment paradoxal que mes vingt années d'engagement dans la lutte anti-impérialiste irlandaise ne me permettent pas de comprendre d'emblée à quel point ce peuple se trouvait placé "dos au mur". Cette réalité d'intérêts purement financiers, prêts à tout pour annihiler une minorité QUE L'ON NE PARVIENT PAS A ASSIMILER, correspond tout à fait à cette domination contre laquelle, depuis toujours, je me suis révoltée.

C'était donc, en quelque sorte, avec une impression de "déjà vu" que j'ai fait la connaissance du timide et gentil Chef Ominayak et de son pugnace et courageux avocat, Fred Lennarson. Les grandes compagnies, bien que retranchées derrière leur anonymat, me semblaient avoir, elles aussi, un visage que je connaissais quelque peu...

Le mot "Cree" signifie "coeur" en Gaélique...

Directement héritière d'un passé lourd en ethnocide et génocides qui a profondément marqué le psychisme irlandais -jusqu'à en laisser des traces sur ma propre génération-, le drame Cree de "Lubicon Lake" m'a touchée... jusqu'au coeur. Je suis convaincue qu'un peuple auquel on arrache sa terre, sa culture, sa langue et sa vie tribale devient un groupe humain condamné à vivre sans espoir et en état de perpétuelle aliénation.

"Les opprimés ont souvent tendance à imiter les oppresseurs"... Je constate avec tristesse que cette observation de Paulo Freire est en train de se vérifier aujourd'hui, au Canada. Par contre, je m'honore du fait qu'un descendant d'une tribu gaélique -dont les forêts ont été rasées, sacrifiées à la construction des vaisseaux anglais, et qu'on a chassée de sa terre pour y bâtir la ville de Virginia en l'honneur de la reine anglaise- puisse se trouver parmi les tout premiers défenseurs du peuple Cree.

Ceux-ci, bien sûr, vivent au 20^e siècle. S'adapter; l'important est qu'ils puissent le faire à leur gré et... sur leurs terres. En fin de compte, les Cree -du simple fait de leur survie- nous apportent un message essentiel pour notre propre survie. Ils nous apprennent comment se donner une vie saine et intègre, en harmonie avec nous-mêmes et notre environnement. Ce message, si nous l'ignorons, c'est à nos risques et périls.

Au moment même où ils doivent lutter pour leur droit à l'existence, les Cree m'ont redonné courage; je les en remercie.

"Oubliés", ou évités...

La saga des Indiens Cree de Lubicon Lake est chaque jour mieux connue de l'opinion mondiale. Depuis des siècles ils ont mené une vie traditionnelle basée sur la chasse et la pêche. Habitant une région fort isolée entre Little Buffalo et les lacs Cadotte, ils n'ont eu que très peu de contacts et d'échanges avec le reste du monde. Les arpenteurs et "négociateurs" gouvernementaux les ont "oubliés" lorsque le "généreux Treaty 8" a été obtenu...

Ce n'est qu'en 1940 que des négociateurs fédéraux sont arrivés dans la région, promettant qu'une réserve serait établie. Bien que le gouvernement provincial ait en principe accepté cette proposition, l'histoire, inexplicablement -?-, en est restée là... C'est un peu comme si le "dossier Lubicon" avait mystérieusement disparu dans un labyrinthe bureaucratique...

Une promesse, il y a 45 ans...

En 1953, le gouvernement fédéral n'avait pas encore réagi; alors le gouvernement de l'Alberta renia sa promesse et établit sa main-mise et son contrôle actif sur la région. Les Indiens, quant à eux, ont continué à vivre comme ils l'avaient toujours fait, totalement inconscients des machinations bureaucratiques germant à Ottawa et Edmonton, confiants, de surcroît, à l'égard de la promesse qui leur avait été faite.

Il a fallu attendre 1973 pour que finalement le monde extérieur affiche sa main-mise sur Lubicon Lake. En 1973 le cartel OPEC détenait les ressources pétrolières du monde occidental, et le prix du pétrole a flambé. D'un coup les vastes réserves de gaz et de pétrole contenues dans le sous-sol des terres traditionnelles ont pris une valeur primordiale. Le "Loughheed government" fraîchement élu a agi très vite, faisant construire une "route tous temps" menant jusqu'au coeur de la région. Presqu'aussitôt, la question des droits indiens de propriété sur le Lubicon lake devint de fait... une mauvaise question.

Cet assaut brutal des exploitations a contraint la Bande du Lubicon à se défendre, c'est à dire à s'organiser politiquement: en commun avec d'autres Autochtones du Nord, la Bande a intenté une action en justice afin d'empêcher l'exploitation pétrolière avant que le droit de propriété ne soit révolu. Une nouvelle fois, le gouvernement Loughheed a agi sans hésiter:

-en 1977, les Conservateurs avaient fait passer le désormais célèbre "Bill 29" au parlement; avec force RETROACTIVE, cela changeait la base légale de l'action en justice des Indiens, la vouant à l'échec.

-en 1981, le gouvernement provincial est allé PLUS LOIN ENCORE: on a émis une DECLARATION UNILATERALE en faisant de Little Buffalo et de Cadotte Lake deux hameaux provinciaux et en "offrant" à chaque famille un terrain de quelques hectares...

Tous les membres de la Bande furent solidaires dans leur rejet de cette manoeuvre qui morcelait la propriété commune. Mais le gouvernement provincial a persisté et signé en exigeant des contributions foncières chaque année! La Bande continue à répéter que son territoire ne tombe pas sous la juridiction provinciale puisque LES CREE du LUBICON N'ONT JAMAIS SIGNE AUCUN TRAITE NI JAMAIS CEDE DE TERRES A QUI QUE CE SOIT...

Il s'agit pourtant de faire face à l'annihilation de sa société et de son mode de vie. Des forages, des lignes sismologiques et un réseau routier ont envahi les terrains de chasse traditionnels du Lubicon. Plus de 400 puits ont été creusés dans les alentours de Little Buffalo. Cette invasion a fait fuir élans et tout autre gibier dont dépendent les Indiens d'ici. Leur revenu issu de la chasse est aujourd'hui le quart de ce qu'il était et en 7 ans leur dépendance à l'égard de "l'assistance sociale" est passée de 10 à 95%! Des problèmes sociaux inconnus il y a peu encore sont actuellement devenus très graves et préoccupent le Chef Bernard Ominayak et les Anciens.



Pourtant, un règlement équitable ne devrait pas être impossible. Depuis 1930, dans le seul Alberta, il y a eu 24 transferts de droits de propriété -droits minéraux inclus- portant sur 120 000 hectares. L'obstination du gouvernement conservateur est bien compréhensible: il s'agit d'argent, et les profits que ces riches députés espèrent tirer de l'exploitation pétrolifère constituent la meilleure raison de s'entêter.

En 1983, LE CONSEIL MONDIAL DES EGLISES a qualifié cette situation et les agissements du gouvernement de l'Alberta de proprement "GENOCIDAIRES" et l'ethnologue américain James Smith parlant d'"ethnocide", a ajouté que le sens même de LA VIE est en train d'être déchiré en Alberta. Il faut se refuser à ne rien dire devant un épisode de plus dans la longue extermination des peuples indiens...

Cela se passe dans l'Alberta, au Canada.



Jeune, Ominayak ?

Bernard Ominayak, Chef des Cree de Lubicon Lake, sort quelques morceaux de viande d'élan séchée et les dispose sur une table de fortune; puis il sort un pain bien rond qu'il coupe avec un couteau de chasse. Une théière remplie de glace fondue commence à siffler et Ominayak, l'air calme et détendu -la première fois depuis une semaine- me convie à un petit déjeuner de trappeur...

"Ah, comme c'est bon", dit-il en regardant le soleil briller sur les hauts sapins..."Sans politique, sans bruit, sans ennuis..."

Soudain, un autre bruit...

C'était le début de décembre; il faisait moins vingt dans la cabane durant la nuit, mais la température a remonte et provoquait une odeur de bois et de laine mouillée.

Les seuls bruits perçus venaient du poêle à bois, des petits animaux qui venaient de s'animer dans les murs de la cabane et... d'Ominayak qui brossait la viande entre ses doigts, séparant ainsi des morceaux à croquer...

Soudain, un autre bruit: c'est le lointain vrombissement d'un engin... Le bruit se rapproche et un énorme tracteur jaune surgit, à cent mètres de nous, tirant deux maisons pré-fabriquées qui glissent sur des skis gigantesques. Un deuxième tracteur le suit de près, apportant tout le matériel qui sera nécessaire à la mise en place de ces deux maisons.

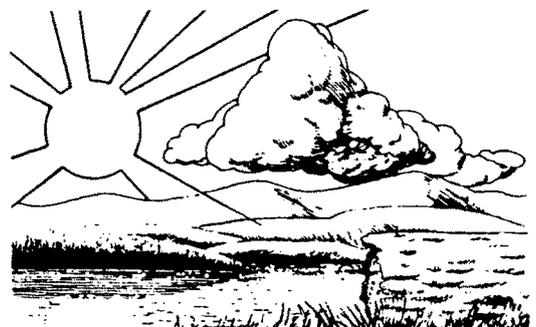
Le visage d'Ominayak vient de se fermer; c'est à peine s'il a prononcé un mot en regardant passer les deux engins...

Pour Ominayak, ce n'est plus du tout une surprise que de voir au lever du jour surgir ainsi les bulldozzers. Contrairement à d'autres peuples indiens, "les Lubicon" ne se sont jamais vu accorder une Réserve qui eût pu les protéger contre les assauts des nouveaux venus sur leurs territoires traditionnels de chasse et de trappe...

Il y a 45 ans, le Gouvernement fédéral leur en avait fait la promesse sur laquelle il est revenu depuis.

Aussi, quand les compagnies pétrolières débarquèrent dans la région - dans les années 50- la Bande était elle alors sans protection, ni titres, ni droits aucuns!

L'attrait économique ne pouvait que grandir encore et, à la fin des années 70, ces compagnies firent creuser une route sur 100 km, menant de Peace River (!) à LITTLE BUFFALO, où vivent aujourd'hui les 350 Cree de Lubicon Lake. En 1980, le "boom" allait bon train: 30 puits furent construits cette année-là, 40 l'année suivante... et plus de 100 en 1983!



Chasse, pêche et trappe

Les journaux désignent Ominayak comme étant "le jeune Chef des Lubicon"; mais déjà il ne se sent plus jeune. Il n'a que 35 ans, mais son passé lui semble appartenir à une époque lointaine...

"Ceci était un chemin creusé à la main, explique-t-il; on était à deux jours de Peace River, et au printemps, il était impossible de passer, à cause de la boue".

Les politiciens et les juges qui se sont penchés sur "la question du Lubicon" ont tant de mal à comprendre à quel point le mode de vie Cree est différent du leur! Il est certain que tous les Canadiens se doutent bien qu'une vie indigène s'est poursuivie jusqu'au 20^e siècle... Mais en racontant sa propre existence, Ominayak ne tarde pas à faire clairement comprendre qu'il est bien membre d'une communauté dont les individus sont interdépendants les uns des autres sous la direction des Anciens, et dont l'économie est basée sur la chasse et la trappe:

"Je suis né dans la cabane que mes parents avaient construite eux-mêmes; la vie suivait un cycle. En automne, les hommes chassaient, préparant le plus possible de provisions pour l'hiver; mon père, lui, partait dans sa cabane à Bison Lake -à environ 150 km- y passait 3 ou 4 semaines, puis rentrait avec viandes et fourrures. Ma mère, quant à elle, asséchait et préparait les peaux, et mon père repartait. Ma mère, mon frère et moi étions très souvent seuls. Puis mon tour vint de partir avec mon père. Quand quelqu'un avait tué un élan, il appelait les autres, et on le partageait...

En été, on célébrait la danse du thé -plus exactement, deux fois dans l'année-; c'était l'occasion de rassembler tous les membres de tous les camps. Tous venaient et travaillaient ensemble à la construction d'une maison pour la danse. Chacun amenait sa peau d'élan ou sa toile, car on vivait encore sous tepee durant l'été, puis on couvrait la maison de danse à l'intérieur de laquelle on allumait trois feux. Certains fabriquaient des tambours en peaux de cerf ou d'élan et, la nuit, on dansait autour des feux comme le soleil danse autour de la terre...



Chacun avait avec lui des herbes et des racines qu'il avait cueillies durant l'année qu'il faisait sécher l'hiver pour les utiliser en médications. Ils avaient pris ces remèdes avec eux pour bénir leurs vertus... Quand je fus plus âgé, je fus de ces gosses qui entraient dans le cercle avec leur petit sac d'herbes. Il y avait tant de monde qu'il fallait entrer à tour de rôle dans la maison de danse!

La Vie suivait un cycle



Mais en 1954, les missionnaires catholiques ont construit une école à Little Buffalo, et quand j'eus 8 ans mon frère et moi dûmes nous y rendre. A cette époque, ces missionnaires étaient notre seul intermédiaire avec le reste du monde. Ils nous décrivaient d'autres villes, d'autres peuples, blancs ou indiens. Plus tard encore, je suis allé dans une école gouvernementale; alors j'ai rendu visite aux Indiens de Whitefish Lake et j'ai vu qu'on les aidait à bâtir des maisons... Nous, nous vivions toujours sous la tente...

Quand j'eus 12 ans, je quittai l'école. Mon peuple était ici; je trappais avec mon père; au bout de deux ou trois ans, j'ai commencé à m'intéresser aux affaires de la communauté: il y a 8 ans, je me suis présenté pour le Conseil (il y a deux postes au Conseil et un poste de Chef) Je fus élu et, deux ans plus tard, je fus Chef. Les gens ne cessaient d'être préoccupés par le fait qu'ils n'avaient pas de Réserve.

A Little Buffalo, tout au long de la route, il y a des chevaux dont les silhouettes se détachent sur la neige; il y en a bien d'autres encore dans les corrals aux barrières de sapin, près des habitations. Celles-ci sont plutôt modernes, mais leur agencement est celui des villages indiens traditionnels. Elles sont loin de la route et isolée par la forêt enneigée. Ni magasins, ni commerces. Ni rues principale, ni activités d'affaires; les hommes sont presque tous partis à la chasse...

Etre interdit sur sa Terre

Si les Cree de Lubicon Lake n'ont jamais eu de Réserve, c'est que le Gouvernement Fédéral ne les a pas rencontrés en 1899. Cette année-là, une délégation fédérale a eu pour mission de voyager à travers le nord indien du Canada, et a signé avec les Autochtones LE TRAITE N°8. Comme pour tous les autres, le but de celui-ci était d'acquérir le plus de terres possible au nom de la Couronne afin d'y envoyer des colons au plus vite et d'y faire creuser des mines. En "échange", on "faisait don" de réserves indiennes, de petites sommes d'argent et d'une allocation individuelle de 5\$ à perpétuité... Mais les deux groupes de la délégation en question se sont contentés de suivre les deux rivières navigables que sont la Peace River et l'Athabasca, manquant ou évitant la rencontre avec avec plusieurs Bandes vivant entre ces deux rivières... dont celle de Lubicon Lake.

Très isolés à l'époque, et leurs territoires ne présentant pas grand intérêt, on jugeait de toute façon que leur inclusion à un traité était loin d'être une priorité. Mais l'existence de ce traité a tout de même fini par être connue jusqu'ici: les Indiens ont alors compris, exclusivement compris qu'on s'engageait à leur donner 5\$ par an et des garanties protégeant leur chasse, leur pêche et leur trappe. Et certains membres de la communauté sont partis à Whitefish Lake pour faire valoir ces droits. Le voyage leur a demandé un an! A leur arrivée, un agent fédéral les a inscrits sur la liste tribale de Whitefish Lake et a enregistré l'existence des Indiens de Lubicon Lake. L'histoire en est restée là jusqu'en 1950: la province d'Alberta demanda alors au Gouvernement Fédéral une déclaration relative à cette Bande, déclarant que ses administrateurs étaient prêts à céder une réserve si l'on pouvait procéder à une distribution des LICENCES D'EXPLOITATION. 1954: toujours sans réponse d'Ottawa, le gouvernement de l'Alberta décrète d'emblée que la région du Lubicon est dorénavant propriété de la Couronne!



Au moins une fois par semaine, Bernard Ominayak quitte son bureau et entreprend le long voyage qui le mène, par sentiers battus, jusqu'à sa cabane. Piquant vers le Nord, il passe sous seize panneaux clamant la présence de Husky Oil, Norcen, Texas Pacific, Mobil Oil et autres compagnies pétrolières. Sur l'horizon, un nuage orangé enflamme le ciel... "C'est un feu de forage", explique-t-il. "Ils épuisent les gaz à l'un des puits..."

La colonisation est là avec son bazar, ses matricules et ses motels préfabriqués. Sur la route, embouteillages continuels dûs aux tracteurs, bulldozzers, aux équipements d'unités sismiques et de forage. Le parfum des sapins meurt sous les effluves de mazout et de gasoline. Des pompes d'extraction se dressent partout et, partout, se campent des barrages fermés. Ces terrains ne feront pas partie d'une réserve proposée, mais sont pourtant bel et bien au coeur des territoires de chasse traditionnels des Indiens Cree.

71 ans, trappeur...

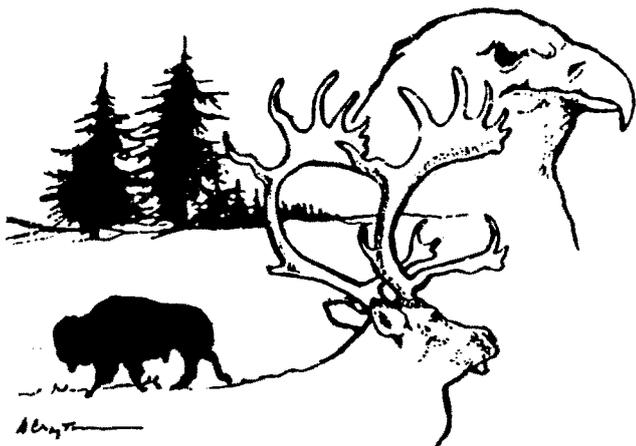


John Felix Laboucan, un vieux trappeur de 71 ans, exprime en Cree les effets de cette exploitation minière: "Je viens de me moquer de moi-même en partant à la chasse", dit-il. Autrefois, j'avais bien du mal à ramener mes peaux sur mon toboggan... Aujourd'hui, je ne ramène que quelques écureuils vendus à 1\$ pièce! Même la viande d'élan va me manquer; j'en suis contraint à manger des conserves en boîtes!"

Les terrains de chasse de Laboucan ont été gravement atteints par un feu en 1982. Trois de ses 5 cabanes ont été détruites et ses lignes de chasse brûlées... Pour Laboucan, les agents des compagnies pétrolières ont certainement "tout fait" pour amener cette destruction. Ils ont même empêché les Indiens d'éteindre le feu.

"S'adapter" à son gré et sur ses terres

La Bande est évidemment consciente de ne plus pouvoir continuer à vivre exclusivement de chasse et de trappe; néanmoins, il est essentiel pour sa survie de protéger ses ressources dès maintenant: pour les Anciens, qui ne peuvent plus changer de mode de vie, mais aussi afin de garantir à la communauté, dans les années à venir, un précieux supplément de vivres. Les anthropologues estiment qu'il faut bien trois générations pour passer d'une société subsistant de chasse à une économie basée sur le salariat. Cette mutation doit se faire lentement si l'on veut permettre au peuple en question de préserver son identité. Les Cree veulent pouvoir décider à long terme d'exploiter eux-mêmes les ressources minérales de leur territoire. Ces droits minéraux seront une garantie pour eux et la promesse de pouvoir assurer à la communauté une prospérité peut-être nécessaire au 20^e siècle.



Protéger ses ressources pour demain

Ainsi auront-ils éventuellement besoin de ces ressources pour créer leurs écoles, leurs lycées et se donner leurs propres enseignants avec formations et orientations requises pour l'avenir...

Leur lutte pour cet objectif est âpre, mais dans le contexte de l'expérience canadienne, elle peut ne pas

La condition indienne



"Vendredi dernier, le bureau de la Bande a payé 20 370.00\$ en salaires et environ 5 000 \$ pour l'aide sociale et, ce jour-là, les gens ont beaucoup bu... Nous pensons que sur les 25 000 dollars payés par le bureau, un peu plus de 14 000 ont été dépensés en alcools en moins d'une semaine".

Cet extrait du journal de Anastasia Shkilnyk, conseillère économique auprès de la communauté Ojibwa à Grassy Narrows dans le Nord-Ouest de l'Ontario, expose une situation qui est devenue tout à fait courante. De tels abus d'alcool liés au contexte constituent un des plus graves problèmes pour les peuples autochtones: trois fois plus de morts violentes que parmi les autres communautés -et l'alcool joue un rôle prédominant dans 99% des cas!-

La violence maritale est devenue chronique: ainsi un sondage récent expose qu'une femme sur quatre a reconnu avoir été battue par son mari. Certains assistants sociaux pensent que chaque femme indigène risque des abus sexuels et physique au cours de sa vie, et dans tous les cas, inévitablement, l'alcool est impliqué.

La durée moyenne de vie indigène est inférieure de 10 ans à la moyenne nationale. Un tiers des morts est dû à l'empoisonnement, souvent résultat d'imbibation de mazout ou d'alcools industriels. Si les Indiens ne représentent que 2% de la population canadienne, ils représentent pas moins de 10% de la population carcérale! Et enfin, les chiffres les plus récents montrent que 41% des Indiens n'ont plus de scolarisation ni aucune étude après 14 ans...

quand on perd ses jeunes...



En août 1985, six jeunes gens ont été tués dans un accident de voiture. Cela ne se serait pas passé il y a quelques années, alors que la Bande indienne du Lubicon était encore pour eux une communauté paisible et stable où vivre selon des traditions ancestrales. Ils attendaient que leurs parents et les Anciens leur apprennent à pratiquer la chasse, à tondre des chausse-trappes, à naître et à mourir, à faire face à la maladie et, d'une manière générale, à vivre et agir en êtres RESPONSABLES...

Il n'y avait alors ni téléphones, ni électricité, ni journaux, ni télévision, ni aucun de ces éléments de notre civilisation occidentale. Ils habitaient des cabanes de rondins qu'ils étaient construits de leurs propres mains; ils se déplaçaient à cheval ou en traîneau. Ils vivaient de la chasse, de la pêche, de la cueillette et même de jardinage. ILS ETAIENT HEUREUX.

Il y a quelques années, le gibier, les animaux à fourrure, étaient encore très abondants dans la région. Le Peuple du Lubicon vivait en auto-suffisance, fier de son INDEPENDANCE et de sa faculté à tout résoudre. Il n'avait pas beaucoup de "richesse", mais avait à portée de la main TOUT CE DONT IL AVAIT BESOIN. On estimait qu'on avait de la CHANCE, plaignant parfois ceux de l'extérieur pour leur condition malheureuse.

Il y a quelques années, ces jeunes allaient encore à l'école en hippomobile, se réchauffant à l'arrivée devant un petit poêle à bois... C'était de leurs parents et de leurs Anciens qu'ils dépendaient pour les informations ou les conseils. Puis la région a été ouverte sur l'extérieur par le gouvernement de l'Alberta qui les considèrent comme DES SQUATTERS SUR "UNE PROPRIÉTÉ DE LA COURONNE"! Ils n'ont plus droit à leurs propres maisons, leurs chausse-trappes sont détruites et le gibier dont dépend leur Peuple est systématiquement chassé de leur territoire...

Allocations et alcool : incitation au suicide

Depuis 1983, l'économie traditionnelle a été sapée par le gouvernement provincial de l'Alberta et des dizaines de compagnies pétrolières. Tous les efforts des adultes de la communauté pour protéger leur territoire et leurs moyens de vivre ont été vains face à cette avancée du "PROGRES". Les gens, pour survivre, ne peuvent que DEPENDRE DE L'ASSISTANCE SOCIALE. Le savoir et les savoir-faire traditionnels ne sont plus considérés; la sagesse des Anciens commence même à devenir "suspecte"...



Des maris économiquement inutiles

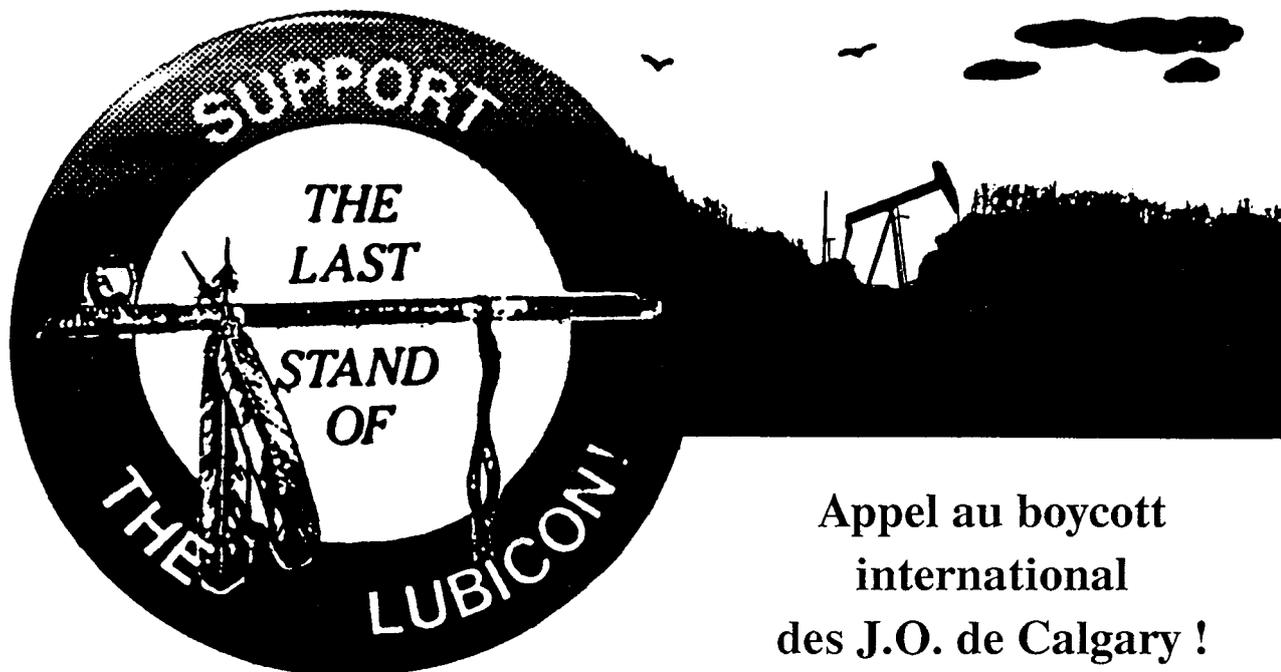
En 1985, la situation s'est encore aggravée: malgré toutes les actions en justice pour tenter de protéger les intérêts vitaux de la communauté, les exploitations ont progressé de façon fulgurante; les chasseurs et trappeurs ont dû sans transition accepter l'assistance sociale pour NOURRIR LEURS FAMILLES. Il est arrivé que des femmes quittent leurs maris, économiquement inutiles, pour demander des "allocations de parents isolés". Cette dépendance à l'égard des allocations grimpa jusqu'à atteindre 95%! Et, pour la première fois, l'alcool se mit à devenir brusquement un très grave problème social.

C'est au milieu de ce bouleversement du quotidien, de cette déchirure d'un monde connu et propice, de cette négation des VALEURS traditionnelles de référence, que les jeunes indiens d'ici se sentent perdus. Refusant d'écouter des avis qui leur semblent dépassés, ils fuient la communauté pour se lancer dans de folles courses-poursuites au volant de bagnoles délabrées

sur les routes... creusées par les compagnies pétrolières. Depuis peu, la communauté s'évertue à comprendre et à contrer ces problèmes.

Cette communauté de Little Buffalo est petite: quelques centaines d'individus... Les jeunes tués étaient connus de tout un chacun et, de plus, avaient des liens de parenté; chacun ressentit donc ce drame comme la mort de ses propres enfants. Faut-il ajouter que ces jeunes, paradoxalement, ont été emmenés très loin, jusqu'à Edmonton, c'est à dire à 600 km! La communauté, habituée à s'occuper de ses morts, n'a véritablement rien compris. Il s'agissait de "médecin légiste"; ayant le sentiment d'avoir même perdu le droit d'enterrer ses morts, la Bande a été profondément affectée par la fin de ces premières victimes physiques du "Progrès". La tragédie a laissé des traces profondes et l'amère résolution collective de résister jusqu'au bout.





Appel au boycott international des J.O. de Calgary !

Le 4 avril 1986, le Chef Ominyak a annoncé que la Bande indienne de Lubicon Lake décidait d'organiser un BOYCOTT INTERNATIONAL DES JEUX OLYMPIQUES DE CALGARY. Le but en est l'exposé à l'opinion internationale des agissements du gouvernement provincial de l'Alberta et d'inciter des prises de position à travers le monde.

Voici le texte de la déclaration du Chef Bernard Ominyak:

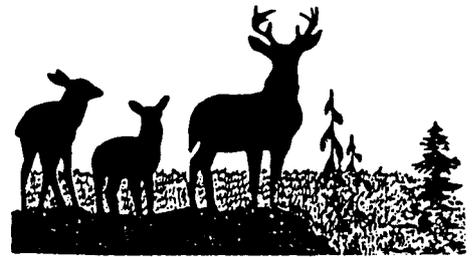
"Les Jeux Olympiques vont être organisés par ces intérêts-mêmes qui sont en train de perpétrer un véritable génocide à Lubicon Lake. Ils comptent bien, en outre, peaufiner leur image, vanter leurs "réalisations" et vendre la Province comme un endroit fort propice aux "affaires", c'est à dire aux profits des futurs investissements étrangers qui seront autant de nouveaux marchés par lesquels écouler les ressources naturelles qu'ils volent sur nos Territoires traditionnels.

Nous pensons que l'opinion internationale doit tout savoir de la vérité qui se cache derrière cette façade minutieusement élaborée en Alberta: la vérité sur les Jeux Olympiques, la vérité un manque de dignité pour le moins élémentaire, et la vérité sur les effets désastreux de cette activité pour le Peuple autochtone dont on viole le Territoire.

Nous appelons donc les Albertiens, les Canadiens et l'opinion mondiale à se joindre au boycott des Jeux Olympiques de Calgary. Nous affirmons que tous ceux qui soutiennent ces Jeux soutiennent aussi le PROGRAMME GENOCIDAIRE du gouvernement provincial d'Alberta et de ses alliées, les grandes compagnies pétrolières.

Nous espérons que ce boycott sera l'occasion d'informer l'opinion sur la lutte des Autochtones pour leur SURVIE et qu'il offrira aux Albertiens, aux Canadiens et au monde la possibilité de déclarer par eux mêmes s'ils sont prêts ou non à sacrifier pour des profits d'exploitations pétrolières, les entités sociales des Peuples indigènes."

DANS LE BOIS



AUX BOIS DES HOMMES DE JADIS...

AUX HOMMES DES BOIS DE DEMAIN...

La Forêt... pour nombre des Tribus Indiennes, correspondait au Grand Livre ouvert à tous, comme un manifeste dans lequel chacun connaissait et reconnaissait son Semblable...

La FORET COMME MANIFESTE... c'est à dire, au sens étymologique: "que l'on peut saisir dans la main"...

L'identité tribale est avant tout identité au Pays qu'habite la Tribu. Elle est issue d'une initiation, d'un mimétisme, d'une minutieuse observation qui répète, reproduit et adopte les qualités et talents de toute créature qui vit et survit dans la Nature...

Indiens des Bois, des Marais, des Prairies, des Montagnes et des Mesas...

Nous étions nous aussi, il n'y a pas si longtemps, des "Pays"...

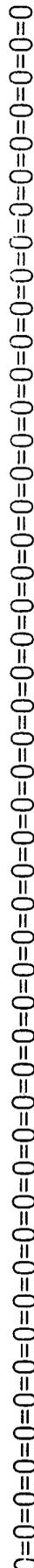
Et la Rencontre sur le sol américain fut bel et bien empreinte de cet Appel de la Terre Indienne à l'allure de rappel; référence et souvenir pour les colons eux-mêmes dépossédés de leur propre Territoire dans l'ancien monde...

Rêve de ces Pays-ans, issus d'une Culture en rupture avec le Monde Naturel; ces colons fraîchement débarqués, jadis colonisés eux-mêmes, retrouvèrent de façon anachronique, de semblables marais, prairies et montagnes qu'ils avaient dû abandonner...

Le coeur du problème est bien là... Comme le coeur de l'Amérique qui résonne encore sur les tambours des Peuples du Grand Nord.

Cela méritait donc un détour par les Bois... pendant que le loup blanc n'y est pas..!

Certes les Sioux sont des Indiens des Plaines. Mais que sait-on des Plaines? de ces violents orages qui grondent en été, des tempêtes de neige qui immobilisent de longs mois le village, de la rareté des points d'eau et du bois mort, enfin du soleil qui chauffe, réchauffe mais peut aussi brûler la peau des hommes?



Il en va de même pour chacune des tribus indiennes d'Amérique du Nord, pour qui chacune de ces "manifestations" aussi puissante soit-elle, ne constituait ni un obstacle, ni un culte, ni un mystère...

Tout au contraire, ces démonstrations de la Vie et de toute l'Energie qu'elle porte et qu'elle nourrit instruisaient et inspiraient à ces Peuples autochtones une Connaissance réelle et savante de la Nature.

C'est de cette intimité et de ce savoir, que sont nées les économies primitives qui ne produisent pas massivement mais prélèvent petitement, qui ne consomment pas mais utilisent et inventent, qui NE CONSTRUISENT PAS MAIS COMPOSENT..

Jadis ABRI permanent, la Forêt est aujourd'hui REFUGE épisodique...

Sur les ruines de la Tribu, on a construit l'Etat.

Sur les cendres de la Forêt, on a bâti des champs, des routes et des villes.

Lieux de calme, de solitude et de mystère, l'attrance est encore très forte vers des espaces ni tapageurs, ni mécaniques; au-delà des arbres, la couleur devient teinte, le bruit devient bruissement, le mouvement se fait discret et fugitif...

Ailleurs, là où les sociétés humaines n'ont pas déserté la Forêt (au sens strict du terme !), certains Peuples continuent de vivre au RYTHME DU BOIS MORT que l'on ramasse pour se chauffer, du gibier que l'on traque pour SE NOURRIR, de la rivière qui lave et abreuve, des étoiles et du soleil qui guident le voyageur... Ces Peuples se nomment "Naturels". Pour nous, ce sont des Peuples qui survivent. Mais qu'entend-on par "survie"? S'agit-il de l'Homme qui survit... ou bien de son environnement? L'Homme est-il isolé, menacé, séparé du monde naturel?

Une tribu indienne nommait jadis les Blancs ainsi: "NANA-UBAT"... cela signifiait dans leur langue: "CELUI QUI N'EST EN RELATION AVEC RIEN"...

Pascal Kieger

(Extraits d'une anthologie à paraître chez "Nitassinan".)

HISTOIRES CREE

(Extraits de "L'OS A VOEUX, poèmes narratifs des Indiens Cree" - Howard A. Norman-
à l'ARBRE DOUBLE, LES PRESSES D'AUJOURD'HUI)

"Pour les Cree, les Histoires sont des Etres Vivants. On pourrait écrire la biographie d'une histoire Cree comme on écrirait l'évolution dans le temps d'une Espèce animale. Ces histoires sont pleines d'enseignements dont les Cree ont absolument besoin pour pouvoir vivre dans leur environnement. Une véritable symbiose existe entre le conteur, l'histoire et l'auditeur. Si une histoire est racontée comme il faut, elle fournira, outre une agréable distraction, toute une série de précieuses informations.

Quand les neiges viennent, la langue Cree révèle son extraordinaire richesse pour parler de l'Hiver. Pour préciser la date d'un évènement, les Cree diront: "Il y a 10 hivers" ou encore: "voilà bien des hivers déjà". (...) Après le repas du soir, le camp se livre aux mille petits travaux d'entretien: on se met à parler des animaux et de leur mode de vie... C'est alors qu'apparaît le mieux l'extraordinaire perception écologique des Cree, même si une infime partie seulement de ce savoir accumulé -ne serait-ce qu'à cause des limites que toute langue impose- s'exprime alors. Chacune de ces conversations, pourtant, fait référence à un savoir acquis au cours de siècles de chasse! (...)

Si j'étais assez habile,
je mettrais le tonnerre
dans les oreilles
de mon ennemi
et des éclairs dans ses yeux.
Il ne pourrait plus
trouver le chemin
de l'endroit où je vis.

Si j'étais assez habile,
j'attacherais mon ennemi
à la queue
d'une loutre glissant sans fin
dans la neige et dans la boue.
Pas de dispute, comme ça.
Je resterais à la maison.

Si je savais comment faire,
mon sommeil
serait des grognements
d'ours.
Ces ours s'envoleraient
et iraient trouver mon ennemi,
et mon ennemi
leur volerait leurs baies.
Je n'entendrais rien
de ce qui se passerait.

Je dormirais
loin de là.



Corbeau
pose-toi,
tais-toi.

Tu ne vois donc pas
qui dort là?

C'est elle,
juste née et pas prête
à déjà entendre
les cris d'un corbeau.

Pose-toi,
tais-toi.

Toutes les nuits chaudes,
dors au clair de lune.

Laisse-le toujours
entrer en toi;

fais-le
de toute ta vie;

fais-le
et tu brilleras au dehors
dans ta vieillesse,

la lune croira
que tu es
la lune.



Je ne peux pas voyager
loin de toi,
pomme de pin qui roule;

Chaque fois que je vais
partir,
mes chaussures se cachent
dans tes rêves.



"UN JOUR JE FIS LE VOEU": Les poèmes des Indiens Cree des Marais ont été mis en musique et mis en scène. Ils sont chantés et contés par Alix Quoniam pour petits et grands...
Contacts: Alix Quoniam Pont de Bonen 22 110 ROSTRENEN (tél. 16 96 242382)

TERREUR

EN NITASSINAN

Vols à basse altitude
sur les territoires Montagnais

1941: Les Américains construisent une BASE MILITAIRE à GOOSE BAY pour servir d'escale aux escadrons de l'US Air Force allant combattre en Europe.

Après la guerre, GOOSE BAY sert de BASE-RELAJ entre les USA et l'URSS: entre 1950 et 1960, l'activité aérienne y est très intense...

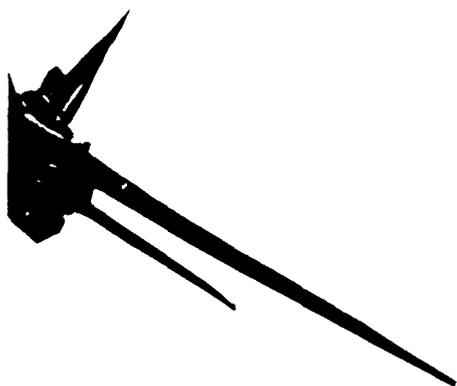
1976: La base est cédée aux AUTORITES CANADIENNES et devient un simple aéroport régional, n'ayant plus alors aucune vocation militaire.

1979: Dans le cadre d'ENTENTES BILATERALES entre le Canada et certains pays de l'OTAN, des CHASSEURS-BOMBARDIERS de la LUFTWAFFE (Phantom II, Alpha Jet et Tornado) et de la ROYAL AIR FORCE (Tornado GR I) s'entraînent au-dessus des territoires environnants -qui présentent une topographie analogue à celle de nombreuses régions d'URSS, principal ennemi potentiel en l'occurrence...



par DIDIER DUPONT,
Professeur de Philosophie

Promouvoir les intérêts blancs au mépris de ceux des Autochtones... et pour cela les dénigrer sans souci de respect de la vérité et de leur dignité !



Ces manœuvres militaires comprennent des exercices de vols à basse altitude, c'est à dire à 60 et même 30 mètres au-dessus des cours d'eau qui sont des sites de choix pour ces exercices. Ces opérations ont des répercussions considérables sur LES ACTIVITES TRADITIONNELLES DE CHASSE, PECHE ET PIEGEAGE DES INDIENS MONTAGNAIS ET SUR LEUR CULTURE TOUTE ENTIERE.

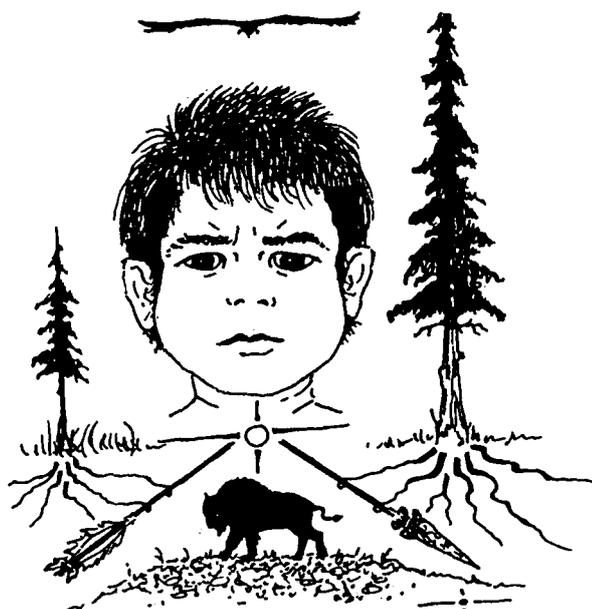
En outre, le Canada a proposé que GOOSE BAY devienne une BASE OFFICIELLE DE L'OTAN dans le cadre des nouveaux programmes STRATEGIQUES reliés au développement d'armements de combat à la fine pointe de la technologie... Le seul concurrent du Canada est la Turquie, qui offre le site de KONYA.

Le gouvernement de la Province de Terre-Neuve et les municipalités de GOOSE BAY et HAPPY VALLEY (!), situées à proximité de la base, se sont montrées entièrement favorables à ce projet qui est considéré comme "moteur de développement économique"...



La revue "l'Actualité" publie dans son numéro de novembre 1986 un article signé de Guy Deshaies qui reflète uniquement les vues des personnes favorables à la MILITARISATION DU NORD, et dénigre les opposants autochtones présentés pour les besoins de la cause comme des personnes manipulées par des groupes ou individus "d'obéissance marxiste"... Il est clair que le journaliste se fait là le porte-parole partial d'une thèse aux finalités par trop évidentes: les Autochtones sont des alcooliques manipulés de l'extérieur, des assistés chroniques qui coûtent cher aux Canadiens, des désœuvrés qui ne chassent plus... Tous les STEREOTYPES ANTI-INDIENS se retrouvent dans un tel article à sens unique.

Bien évidemment, les INNUT de SHESHASHIT n'ont pu exprimer leur point de vue, car tous ceux que le "journaliste" a rencontrés étaient saouls ou cuvaient leur vin! L'article ignore par ailleurs toutes les démarches et recherches réalisées par les Montagnais du Québec sur ce dossier, éléments qui ont fait l'objet de plusieurs articles et de mentions sur des réseaux nationaux de TV ou de radio... Une telle attitude discriminatoire et raciste mérite une dénonciation et c'est dans ce sens que le CONSEIL DE BANDE ATTIKAMEK-MONTAGNAIS a réagi:



UNE FOIS ENCORE, LES GROUPES AUTOCHTONES EN PAIERONT LE PRIX, SANS AUCUNEMENT BENEFICIER DES RETOMBEES POSITIVES...

Réaction du Conseil Attikamek-Montagnais

"Autant de malhonnêteté professionnelle, d'inexactitudes, d'injures et de racisme dans les pages d'une revue supposément sérieuse qui a une influence sur la population québécoise laisse perplexes les dirigeants du Conseil et les Québécois sympathisants à la cause des Autochtones.

Le triste sire Guy Deshaies est le porte-voix servile des colporteurs en costume de l'armée canadienne qui ne reculent devant rien pour imposer leurs vols à basse altitude. Le journaliste, sans aucun sens critique, prend la dictée:

§1- "Devant sa cabane jonchée de détritrus, sans eau courante ni égout, l'homme, sa bouteille à la main, titube.

Ses genoux plient comme s'il se déplaçait sur un lit d'eau. Adossés au mur, trois jeunes enfants, l'air apeuré, guettent les déplacements de leur père saouï dont les vociférations se confondent avec les aboiements des chiens".

§4- "Plus loin dans le village, un homme d'une trentaine d'années, visiblement sous l'empire de l'alcool, nous demande de..."

Page 52- "...j'ai beaucoup bu, a-t-il expliqué, et dans ces cas-là, je n'aime pas accorder d'entrevues..."

"Je n'ai jamais chassé; je n'ai jamais fait de trappe; je ne sors pas d'ici et je vis de l'aide sociale."

"Nègres rouges d'Amérique, titubant entre deux mondes..."

Page 53- "Nègres rouges d'Amérique, titubant entre deux mondes, vaincus par l'inutilité, dévalorisés de devoir travailler pour vivre, ils se laissent dériver, poussés par des courants venus d'ailleurs comme toujours."



Pourquoi tant d'insistance pour tenter de démontrer que les Montagnais du Labrador, qui s'opposent à ce projet, sont des alcooliques inutiles qui ne pratiquent plus aucune activité traditionnelle et vivent sur l'assistance sociale?

Et comme si cela ne suffisait pas

Page 52- "...La faction la plus radicale des Innut, l'INNU NATIONAL COUNCIL, est un mouvement mis sur pied par un certain Tony Jenkinson, ressortissant britannique et un jeune couple d'anthropologues, les Armitage, ouvertement anti-militaristes et d'obédience marxiste."

A l'inverse, l'homme blanc, favorable au projet, est décrit ainsi:

Page 54- "...Le lieutenant-colonel John David, la quarantaine, cheveux noirs, yeux bleus, voix douce, sourit derrière son bureau. Installé dans ce bout de monde depuis dix ans, rompu aux critiques et protestations des pacifistes de tout crin, familier des Innut..."

Page 58- "Ils font pousser des légumes en serres et nous les leur achetons, dit le lieutenant-colonel. Nous voulons contribuer le plus possible à l'économie locale." *

**Note: Cette réponse à l'article de la revue "l'Actualité", pour le Conseil Attikamek-Montagnais, a été rédigée par Monsieur Bernard Cleary et peut être publiée sous sa signature.*

Bernard Cleary est un Montagnais de POINTE-BLEUE qui travaille présentement comme coordinateur des négociations territoriales et négociateur en chef pour les Attikamek et les Montagnais.

N'est-ce pas qu'ils sont sympathiques ces bons "cow-boys" blancs comparés aux méchants Indiens! Curieusement, nous n'avons pas retrouvé un seul qualificatif positif au sujet des Autochtones. Les lecteurs de la revue n'y apprendront pas qu'il se tient des audiences publiques de la Commission fédérale des évaluations environnementales et que la très grande majorité des groupes qui ont déposé devant les commissionnaires sont opposés à ce projet pour toutes sortes de raisons extrêmement sérieuses dont: les dangers pour la vie humaine et animale, la menace d'éteindre à tout jamais la vie traditionnelle des Montagnais de La Romaine, Saint-Augustin, Natashquan, Mingan et Shefferville.

A cause du grave préjudice que les Montagnais du Québec, en pleine période active de négociations territoriales, et tous les autres Indiens du Québec ou d'ailleurs, subiront à la suite de la publication de cet article, le CONSEIL DE BANDE ATTIKAMEK-MONTAGNAIS se voit dans l'obligation de porter plainte auprès de la Commission des Droits de la Personne du Québec."

Bernard Cleary est aussi un journaliste de carrière qui a oeuvré pendant 25 ans au journal "LE SOLEIL" comme chroniqueur politique à l'Assemblée Nationale, chef de nouvelles, chef de pupitre, etc., à Radio-Canada comme journaliste-pigiste et, à Télé-Capitale, comme vice-président des services de l'information et de la programmation.



Action en cours au Québec...

Récit en direct



Montréal, jeudi 27 novembre 1986. Froid sec, grand soleil qui éblouit, ciel tout bleu. Il y a du monde dehors. Je marche un peu, puis prends sagement ma place dans la file d'attente à l'arrêt du bus. Je me renseigne sur le numéro de la ligne: c'est la bonne. "Je descends à Decelle-Brillant."-"Je te dirai quand on y sera." On se dit "tu" tout de suite à Montréal: -"Tu vas à l'université?" Et, bien sûr, on reconnaît très vite à mon accent que je ne suis pas québécois. En mon for intérieur je trouve ça comique. Ils sont sympathiques, les Québécois, et ils disent vo-

lontiers "Bienvenue" après avoir indiqué ce qu'on cherche ou même avoir fait le détour pour être sûr qu'on trouvera. "Bienvenue", c'est un peu "à votre service", ou "de rien, ça me fait plaisir de...". Vraiment accueillants. Mais ce soir, je n'aurai plus tout à fait le même sentiment et je me sentirai triste, pour ça un peu et beaucoup pour Edmond.. Le bus bleu arrive, on s'y installe, on continue à "se jaser". La France, la Bretagne... Saint-Malo et les crêpes! Moi, je dis que les "beignes" à la sève d'érable... oui, mais les crêpes... -"Ah! C'est ton arrêt juste après."

On se dit au-revoir, on se souhaite des choses et puis, quand je descends, encore un grand sourire plein de soleil comme le ciel d'aujourd'hui: "Bienvenue".

J'entre dans le pavillon Jean Brillant de l'Université de Montréal. Hier, en prenant le métro à Snowdon, j'ai discuté avec un jeune gars qui distribuait des tracts dans le hall: "Non à la militarisation de Nitassinan. Arrêt des vols à basse altitude au Labrador". Il m'a dit qu'il y avait une réunion ici à midi et demi (je griffonne les coordonnées sur le tract). Et au téléphone, Rémi Savard, anthropologue, m'en a signalé une autre ce soir avec Edmond Malec, Vice-Président du Conseil de Bande Attikamek-Montagnais. Il est un peu plus de midi; je me repère et trouve la salle 4320: c'est un local en amphithéâtre, mais... c'est minuscule! On y loge trente personnes à tout casser! Je me dis que ça va être trop petit; avec tous les tracts qui ont dû être distribués... Mais quand Alain Bissonnette, anthropologue et avocat de formation, prend la parole, il y a encore beaucoup de places libres: elles le resteront!



Il devait être question de PHASE II et des barrages sur la Baie James, mais Alain dit que le texte de l'entente entre les CRI et le gouvernement est en principe arrêté et qu'il est cependant impossible de l'avoir. Enfin, ce n'est pas vraiment étonnant, on est habitué à l'obstruction que le gouvernement fait à la publicité de tout ce qui touche aux Autochtones. Alain propose de reprendre un peu l'aspect juridique des questions touchant à la terre; ça m'intéresse aussi, et comment!

Extinction des Droits Ancestraux

Il s'agit de ce qu'on appelle LES REVENDICATIONS GLOBALES qui concernent les groupes pour lesquels on pense que les droits ancestraux ne sont pas éteints (je comprends: ceux pour lesquels on peut encore agir avec quelque espoir) Ces droits, on les appelle aussi TITRE INDIEN ou TITRE AUTOCHTONE. Il faut faire un point d'HISTOIRE JURIDIQUE:

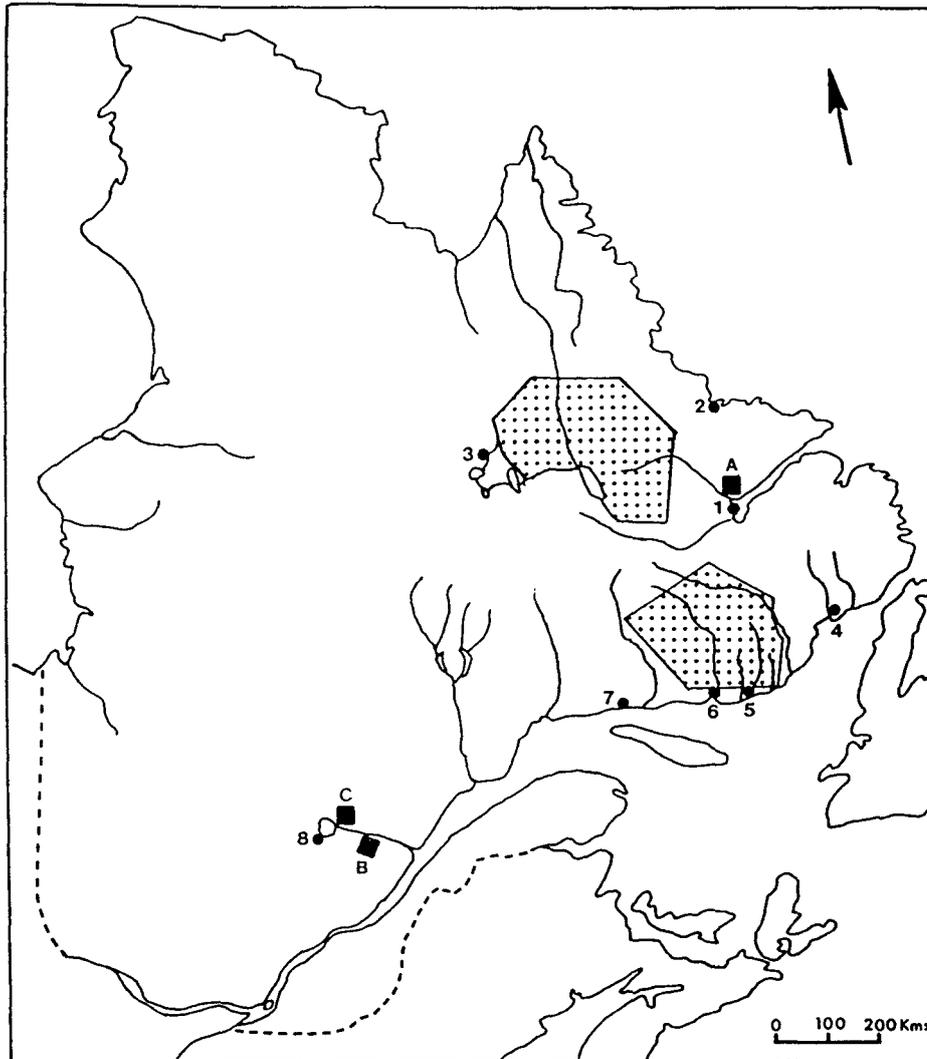
-Proclamation royale de 1763: c'est la Couronne qui contrôle et organise la COLONISATION.

-1867: c'est le Gouvernement Fédéral qui a juridiction sur "LE PROBLEME INDIEN... qu'il ne s'agit pas de laisser aux Provinces.

Il y a toute une série de TRAITES connus sous le nom de "TRAITES NUMEROTES" qui comportent toujours une clause d'extinction des DROITS SUR LA TERRE et une contrepartie constituée de quelques droits de pêche et de culture. Ce qui ressort très clairement de cela, c'est LA VOLONTE D'ETEINDRE LE DROIT ANCESTRAL. C'est vicieux: le droit n'est pas lié, et d'ailleurs il faut qu'il existe, pour pouvoir se l'approprier par des manœuvres légales. En Colombie Britannique, telle loi éteint le droit de fait. C'est la Cour Supérieure qui traite ces affaires de droit au territoire, et la balance met 6000 Indiens sur un plateau pour 6 millions de Québécois sur l'autre. La CONVENTION DE LA BAIE JAMES donne un droit consultatif aux Autochtones pour la protection de l'environnement, mais pas un droit de décision. Et cette "Convention" vise bien à éteindre définitivement le DROIT A LA TERRE. Il en va de même pour les droits miniers: les Autochtones n'ont AUCUN DROIT MINIER SUR LES TERRES DE TYPE 2 (environ 14%), ils ont seulement des "compensations". Toute la législation tend à l'extinction totale du droit ancestral.



ZONES D'EXERCICES MILITAIRES ET COMMUNAUTÉS MONTAGNAISES AFFECTÉES



Communautés montagnaises

1. Sheshatshiu (Northwest River)
2. Usthimassiu (Davis Inlet)
3. Matimekush (Schefferville)
4. Pukue-shipu (St-Augustin)
5. Unamen-shipu (La Romaine)
6. Nutashkuan (Natashquan)
7. Ekuantshiu (Mingan)
8. Ouiatchouan (Pointe Bleue)

Bases militaires

- A. Goose Bay
- B. Bagotville
- C. Aire de champ de tir proposé

 Zones d'exercices de vol à basse altitude par des avions militaires

Le piège de "l'émancipation"

Là, je dois absolument avoir des explications sous peine de ne plus rien comprendre... "Tu peux préciser ce que c'est, les terres de type 2" Tout le monde admet que je sois ignorant: mon accent! C'est Rémi Savard qui me répond (on ne se connaît pour l'instant que par une longue conversation téléphonique, mais il a compris que j'étais le Français à qui il avait signalé la réunion de ce soir).

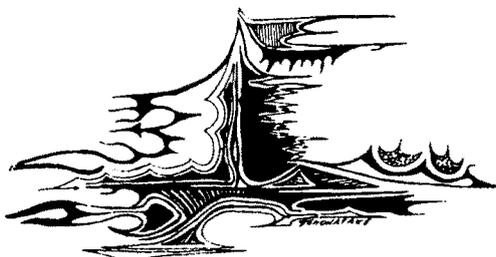
Les terres de catégories 1 sont l'équivalent de Réserves: 1,5 km² par groupe de 5 personnes; droit de village, mais PAS DE DROIT SUR LE SOUS-SOL! Les terres de type 2: droit exclusif sur le territoire pour la chasse, la pêche, la trappe, la cueillette... Ce droit est PONCTUELLEMENT CESSIBLE A DES BLANCS (location le plus souvent), contrairement aux terres de type 1. Terres de type 3: tout le monde peut y chasser sans exclusivité (il y a beaucoup de chasseurs au Québec).

Rémi revient à l'extinction des droits et précise: En 1857, la loi déchoit l'Indien de l'identité; il devient "PUPILLE", MAIS IL Y A DES CLAUSES D'ÉMANCIPATION. En fait, l'émancipation consacre la perte du statut indien: Soit on est Indien avec le titre de Droit Indien -mais on n'en peut rien faire car on est "pupille"... soit on peut être "émancipé" -mais alors on a gagné la possibilité d'agir librement au prix de la PERTE DU DROIT ANCESTRAL! Belle logique, n'est-ce pas? Elle est la même pour LA FEMME INDIENNE QUI EPOUSE UN BLANC: elle perd tous ses droits. Tout cela exprime bien l'espoir qu'il y avait dans l'esprit du législateur de RECUPERER TOUTES LES TERRES EN QUELQUES GÉNÉRATIONS... Jusqu'à présent, heureusement, cet espoir est déçu, mais les lois et leur logique de l'absurde restent aujourd'hui toujours aussi VICIEUSEMENT MENACANTES.

"Bienvenue !"

L'heure a tourné. On lève la séance. Pendant que quelqu'un rappelle la réunion de ce soir avec Edmond et Paul Charrest, je m'approche de Rémi. "Salut!" Barbe et cheveux un peu poivre et sel, visage volontaire, regard vif. La pendule marque deux heures moins le quart. Rémi est pressé. On parle en marchant à toute vitesse vers son bureau, dans le dédale des couloirs et des niveaux intermédiaires. Ça va vite, très vite: les paroles, les gens, l'heure, la poignée de mains et un sourire avec "A ce soir". La porte de la salle où il vient de s'engouffrer pour un cours se referme sur sa doudoune grise et son pantalon de velours beige à grosses côtes. Son sourire... pas comme celui de tout à l'heure en sortant du bus; pas de "Bienvenue" non plus. Un sourire avec des traces de souci; ce n'est pas un large sourire gratuit, mais un sourire qui porte la préoccupation que Rémi sait maintenant que je partage avec lui. Un Québécois préoccupé pour les Indiens... A ce soir, Rémi.

Je regarde autour de moi: je ne sais vraiment pas où je suis; on a marché si vite, et puis les raccourcis de Rémi! Bon, je vais demander une fois de plus mon chemin, et voilà tout. Et quand je dirai "Merci", on me répondra "Bienvenue". Je commence à considérer ce "Bienvenue" rituel avec suspicion. C'est un mot que l'on prononce en accueillant quelqu'un, en le recevant chez soi... CHEZ SOI! Et je me dis qu'en toute bonne logique naturelle, ce ne sont pas les Québécois qui devraient me dire "Bienvenue." J'ai le coeur qui se serre: Montréal est là à présent, et tous les Canadiens. Il ne faut pas rêver avec nostalgie, il faut PARTIR DE CE QUI EST. Et si les Canadiens m'ont paru si sympathiques, ça veut dire aussi qu'ils peuvent comprendre... Mais est-ce qu'on leur permet de le faire comme il le faut, quand ils pensent aux Autochtones? S'ils pensent. Cet article de "l'Actualité"!!!



J'ai encore bien rempli l'après-midi et, un peu fatigué, je me retrouve dans les mêmes couloirs, bien moins peuplés que ce midi : il est 7 h et l'amphithéâtre 3315 se comble peu à peu. Je m'installe et regarde autour de moi. Il y a au moins trois fois plus de monde que ce midi ; heureusement que la salle est plus grande ! J'aperçois le gars qui dis tribuait les tracts à Snowdon; un signe de loin... Rémi arrive: signe encore et sourire. Un homme de grande stature passe derrière la table professorale, suivi d'un autre plus petit. L'un est Paul Charrest de l'Université de Laval; l'autre contourne la table et s'assoit devant moi; on se salue. C'est Edmond Malec: petite moustache, chemise en pilou écossais, blouson bleu marine. Il est visiblement soucieux, inquiet, et il y a de la tristesse sur son visage.

Les vols à basse altitude : terreur et traumatismes

Paul prend la parole. Je note. Il développe d'abord les effets des vols à basse altitude sur l'environnement et, directement, comme en retour, sur le mode de vie des 7 communautés de Montagnais (plus de 3 000 personnes), les campagnes traditionnelles de chasse et la vie sociale et familiale. Dans l'ensemble, les Montagnais sont surtout affectés lorsqu'ils séjournent sur leurs territoires de chasse à l'automne et au printemps.

Tous les témoins soulignent en premier lieu le niveau de bruit excessif :120 et parfois jusqu'à 140 décibels, ce qui provoque des bourdonnements d'oreilles persistants, affole les enfants qui s'enfuient en forêt, sautent des embarcations sous l'effet de la surprise, et, pour les plus jeunes, pleurent des heures durant. Une femme a avorté il y a deux mois, surprise par un passage à 30 mètres tout au plus, et peut-être moins compte-tenu du balancement des épinettes. Hommes et femmes subissent l'expérience traumatisante du bruit et de la surprise dans le calme de la forêt comme quelque chose d'extrêmement éprouvant. Le député Penner témoigne du danger du bruit et cela annule les doutes que portent les médias et le gouvernement sur le témoignage des Montagnais.

Une pollution aux graves effets

Un autre effet est la pollution de l'eau et de la forêt suite aux émissions de gaz brûlés par les tuyères. De fait, les corridors des lacs et cours d'eau -qui permettent de descendre encore de jusqu'à 15 et même 10 mètres- sont largement empruntés. Or ce sont là les endroits naturellement employés par les Montagnais pour établir les camps de chasse, cela se comprend sans peine. Le dépérissement de la végétation remarqué à proximité des eaux, c'est à dire des camps, rend inutilisable LA RESERVE NATURELLE DE PLANTES qui servent à la nourriture et, surtout, à la médecine ordinaire. Les Montagnais de LA Romaine et de Natashquan ont signalé de nombreux cas de diarrhée à mettre au compte de cette pollution.

A Red Wine, la mort du troupeau de caribous ?



La faune aussi est très touchée: le bruit affecte LA REPRODUCTION et les HABITUDES ALIMENTAIRES du castor, du rat musqué, du lynx et de plusieurs autres espèces à fourrure. On retrouve de plus en plus souvent des nids abandonnés avec des oeufs dedans. Le caribou a quitté la zone des vols et, ailleurs, il se déplace beaucoup trop vite, effrayé par le bruit. Cela provoque une importante perte de graisse protectrice et entraîne donc une forte mortalité. En outre, cette graisse est aussi précieuse que la viande, qu'elle sert à conserver. Un troupeau de Red Wine, régulièrement observé, est en train d'accuser des pertes sérieuses.

Pauvres Indiens, Le gouvernement les
comme c'est triste... - tient totalement sous
le joug...



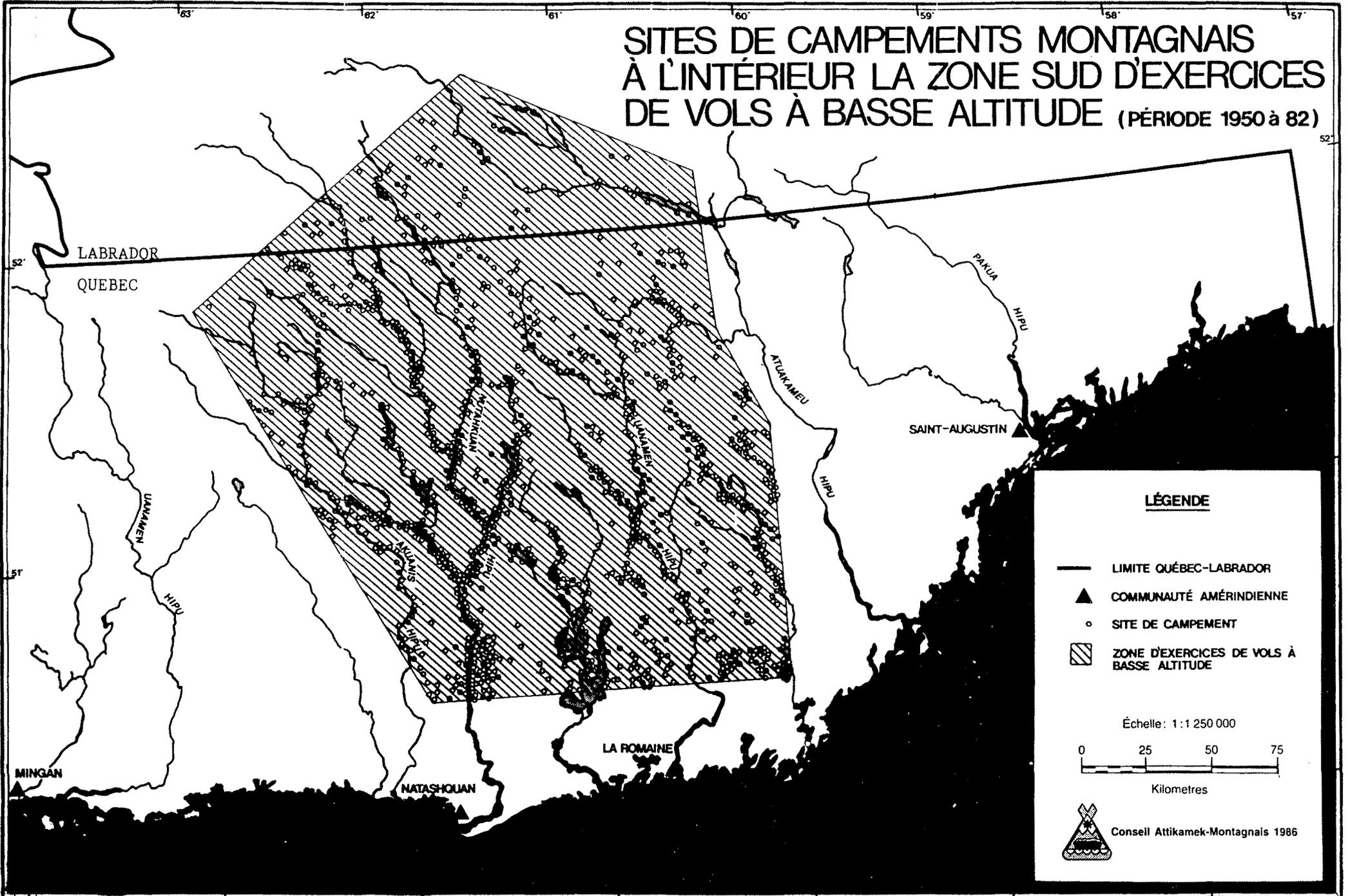
Alors nous sommes tous des Indiens...

La fin des techniques de vie traditionnelles ?

La pollution et le bruit sont donc directement préjudiciables aux Montagnais. Par exemple, dans des communautés comme LA ROMAINE, des familles complètes ou encore des femmes et les enfants en bas âge ont brusquement quitté les camps de chasse pour retourner dans la communauté au bord de la mer. Plusieurs personnes dont des chasseurs expérimentés refusent de retourner en forêt tant que ces manoeuvres se poursuivront. Le niveau de récolte faunique est en baisse; mais, surtout, c'est l'apprentissage des techniques traditionnelles qui se trouve compromis.

Paul aborde ensuite la question de l'article de "l'Actualité" et fait le point sur les actions de protestation engagées. Il en vient ensuite aux procédures en cours: pour "l'évaluation environnementale", ce sont les ministères qui font faire les études pour ensuite donner ou non le feu vert aux promoteurs. Or, dans ce cas précis de l'extension de l'activité de la base (ON PASSERAIT DE 25 A 250 VOLTS PAR JOUR!), le promoteur est lui-même un ministère.. celui de la Défense Nationale. D'autre part, il y a un comité officiel qui met en place des audiences des populations et organisations locales. Or, il ne comprend que deux francophones: un député, Wilkinson, et un Montagnais de Sept Iles, William Jourdain. Je me remémore le problème linguistique tout à fait actuel: la loi 101, sur le Français comme langue officielle du Québec, qui est aujourd'hui défendue avec acharnement par les Québécois parce qu'elle est remise en cause par le gouvernement fédéral qui voudrait instaurer le bilinguisme, ce qui est ressenti au Québec comme un danger culturel et politique, une restriction du pouvoir provincial francophone par une reconnaissance officielle de l'usage concurrent de l'Anglais; ce serait une perte dans une certaine mesure

SITES DE CAMPEMENTS MONTAGNAIS À L'INTÉRIEUR LA ZONE SUD D'EXERCICES DE VOLS À BASSE ALTITUDE (PÉRIODE 1950 à 82)



de la souveraineté des Québécois francophones dans le pouvoir provincial. La composition de cette commission est de nature à faire réagir les Québécois contre la procédure du gouvernement fédéral anglophone (deux francophones seulement pour une affaire qui concerne presque exclusivement le Québec!), et, par voie de conséquence, sensibiliser la population blanche du Québec aux paroles des Attikamek et des Montagnais, qui eux aussi sont francophones!

"Ce territoire, c'est notre subsistance..."

Paul a poursuivi sur d'autres questions de procédures juridiques, en citant des personnes dont les noms me sont inconnus. Rémi intervient alors: "Ce territoire faisait déjà l'objet de négociations entre le gouvernement et les Attikamek-Montagnais avant les vols. Où en est la table de négociations?" C'est Edmond qui répond:

"Je donne la position du Conseil de Bande qui représente 11 communautés, 3 Attikamek et 8 Montagnaises. Bon, on est toujours pris dans les problèmes juridiques, mais on ne peut rien faire, nous, comme juridiction.

On n'envisage pas qu'il y ait une base OTAN sur NOS territoires. Ce territoire, c'est NOTRE SUBSISTANCE. Il y a les animaux et les herbages pour la médecine... On avait pensé aller chercher l'appui de l'opinion publique québécoise parce que notre voix seule ne porte pas: mais tant qu'on maintient la table de négociations, la mise en oeuvre est en principe bloquée." Rémi intervient: "Edmond, les Montagnais sont-ils manipulés?" "Non! Il y a des étrangers qui nous aident; nous, on ne connaît pas la juridiction. José Maillotte est venu faire des études de langue. Mais il n'y a pas de manipulation.

Mais de toute façon, s'il y a juste les Indiens qui sont contre, ça ne fait pas lourd. Nous avons formé une association. Il y a 25 groupes, des écologistes, des pacifistes, des syndicalistes.

Et puis il y a aussi la signature pour dix ans sur les pays qui viennent pratiquer des vols depuis 1979. Si le projet aboutit, c'est la multiplication. C'est la fin!"

Le sentiment d'avoir avancé... mais pas beaucoup

Les gens présents ont été attentifs -moi aussi-, mais Rémi éclate: "Alors c'est tout? On négocie, on en parle entre nous et puis... Tu vas te laisser faire, Edmond!!!" Ca remue dans la salle. Il y a des gens de l'Atelier Sud-Nord. Et puis quelqu'un dit quelque chose: "On a déjà fait un sit-in à Ottawa devant le Ministère de la Défense. Ca peut se refaire. Il faut savoir qui et quand. On aura peut-être des peines comme l'autre fois. Mais c'est faisable."

D'autres voix s'élèvent. C'est un peu confus. Edmond se tait; il est debout près de Paul à la carrure imposante, dont pourtant les épaules semblent s'affaisser un peu. On parle fort dans la salle; on parle désarmement, pacifisme, et puis d'Ottawa. On se quittera avec le sentiment d'avoir avancé, mais pas beaucoup.

Bus... Métro... Puis dehors la nuit froide. Il est presque minuit, j'ai un peu faim, je suis fatigué, je suis troublé surtout. Les voix de Paul et de Rémi résonnent dans ma tête, et la tristesse du visage d'Edmond flotte en surimpression sur les lumières de Snowdon. Demain soir, je serai au-dessus de l'océan, à cette heure-ci. Une fois en France, qu'est-ce que je vais faire de tout ça, Edmond? On n'a pas été longtemps ensemble et on n'a pas pu se dire grand chose. Tu as parlé, après Paul, mais pas beaucoup. Mais ce que tu as dit... Tu ne sais pas vraiment quoi faire, Edmond, et moi encore moins. On pourrait leur dire à deux: "Arrêtez la mort lente des corps et de l'esprit! Cessez de violer la Terre!" Imagine une seconde qu'ils nous entendent, Edmond. Une seconde seulement! Mais Rémi a raison: ça ne suffira jamais.



En rentrant en France, je vais écrire à Perrin Beatty, ministre de la Défense; et puis je vais dire tout ça aux Français. Ils vont entendre ce que tu as dit, Edmond, je te le promets. Pourvu qu'ils t'écoutent, Edmond, pourvu...



"ON N'ENVISAGE PAS QU'IL Y AIT UNE BASE DE L'OTAN SUR NOS TERRITOIRES. CE TERRITOIRE, C'EST NOTRE SUBSISTANCE"...

Et maintenant, ajoute encore ce que tu as dit ce soir-là, Edmond:

"S'IL Y A JUSTE LES INDIENS QUI SONT CONTRE, CA NE FAIT PAS LOURD... PARCE QUE NOTRE VOIX SEULE NE PORTE PAS".

De retour en France
du Canada:

J'ai écrit à Mr. P. Beatty

au Ministère de la Défense

Monsieur le Ministre,

Vous ne pouvez ignorer les rapports qui font état des conséquences désastreuses qu'entraînent les exercices de vol à basse altitude au Nord du Québec et au Labrador sur l'ensemble de l'équilibre écologique de ce vaste territoire.

Plus encore qu'une alarme quant au péril encouru par l'environnement, c'est le drame vécu par les AUTOCHTONES en contrecoup qui me fait vous écrire aujourd'hui. En effet, la faune et la flore qui sont atteintes constituent les éléments fondamentaux sur lesquels repose le mode de vie, jusqu'ici préservé, des populations qui viennent d'entreprendre, comme chaque année, leur campagne de chasse d'automne. Les caribous ont perdu beaucoup de graisse dans leur fuite constante des zones survolées; or celle-ci est aussi précieuse que la peau et la viande. Les retombées de gaz rendent inutilisables des herbes essentielles à la médecine traditionnelle, base de la santé ordinaire dans ces conditions de vie, et d'autre part plusieurs cas de diarrhée se sont révélés, engendrés par l'absorption d'eau polluée. Enfin, les enfants et les femmes supportent extrêmement mal l'expérience traumatisante du bruit, et cette année, de nombreux cercles familiaux seront brisés, les femmes se refusant à emmener leurs enfants accompagner les hommes dans cette campagne de chasse. Or elles y jouent un rôle essentiel auprès des chasseurs. C'est là l'équilibre social qui est remis en cause et risque de disparaître. Par ailleurs a été signalé le cas d'une femme enceinte qui, surprise par le passage d'un de ces appareils qui surgissent soudain dans un bruit insoutenable, a perdu son enfant à venir!

Le CONSEIL DE BANDE ATTIKAMEK-MONTAGNAIS exprime la détresse que provoquent chez les AUTOCHTONES le plan actuel de vols à basse altitude et la perspective de leur multiplication dans le cadre du développement d'une base de l'OTAN au NITASSINAN. Je m'associe pleinement aux requêtes du CONSEIL DE BANDE ATTIKAMEK-MONTAGNAIS et vous demande instamment de tenir compte de la manière la plus significative qui soit de leurs LEGITIMES DEMANDES.

Il y a certes des enjeux internationaux qui ont pour vous leur importance, mais ils ne peuvent être pris en considération AU MEPRIS DES REALITES HUMAINES, SOCIALES ET AFFECTIVES QUI FONT DE TOUTE VIE D'ETRE HUMAIN UNE VALEUR EMINEMMENT PRIORITAIRE! c'est pourquoi les positions du CONSEIL DE BANDE ATTIKAMEK-MONTAGNAIS doivent primer les données pragmatiques sur lesquelles se basent les justifications de ces exercices aériens à basse altitude.

J'en appelle à votre Honneur d'homme et vous prie d'agréer, avec tout le respect qu'il se doit, l'expression de mes sentiments distingués.

le 10/12/86

Didier Dupont
(Professeur de Philosophie)

La réponse

J'ai eu une réponse cinq semaines plus tard, signée de sa main, à l'encre et non avec un cachet. En teneur, la lettre m'assure que les Autochtones sont consultés; d'ailleurs est soulignée "l'approbation d'une grande majorité des 33 000 habitants du Labrador. Bon nombre des quelque 3 000 Innut et Inuit de la région appuient eux aussi ces activités et je crois qu'un programme d'aviation militaire peut être mené sans perturber le mode de vivre des populations autochtones (...)"

"Nous continuons de mener nos activités de vol habituelles et poursuivons les initiatives pour l'emplacement d'un Centre d'entraînement de chasse tactique de l'OTAN (...)."

"En ce qui a trait des revendications territoriales des autochtones, le Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien a donné l'assurance qu'aucun nouveau fait au sujet de Goose Bay n'y porterait préjudice. Toutefois, un règlement à ce sujet n'empêcherait pas nécessairement la poursuite de l'entraînement au vol au-dessus des terrains qui sont visés."

"Je vous sais gré, de m'avoir fait part de vos vues et de m'avoir donné l'occasion d'éclaircir la position du Ministère à ce sujet."

"Veuillez agréer, cher Professeur Dupont, l'expression de mes sentiments les meilleurs."

Perrin Beatty -signature manuscrite-

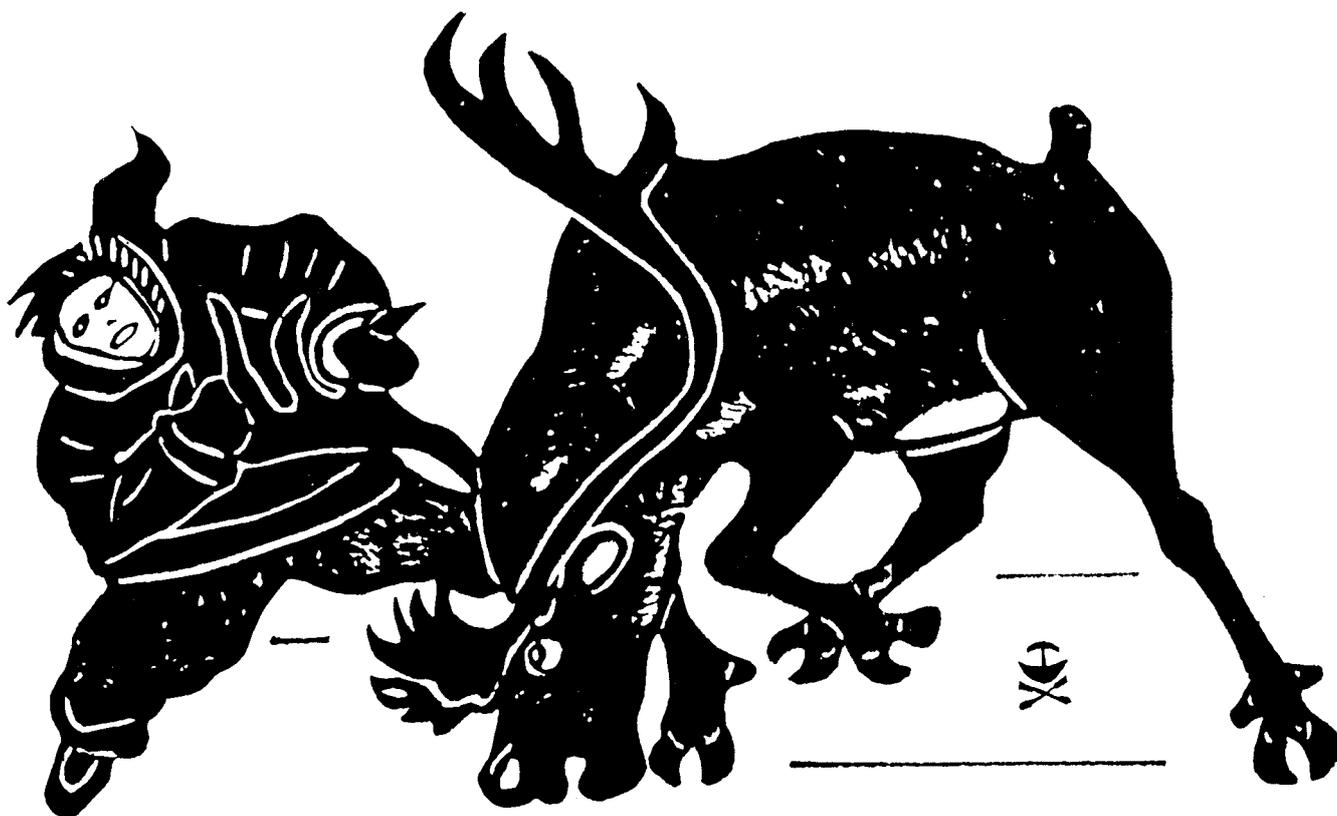
Pour savoir et agir avec NITASSINAN :

UNE PETITION, PARALLELEMENT A LA DIFFUSION DE CE DOSSIER, CIRCULE DEJA DEPUIS 2 MOIS DANS LE NORD ET LE PAS DE CALAIS. "NITASSINANT" ET SON "RESEAU DE SOLIDARITE" LA RELAIENT, LA FOURNISSENT SUR DEMANDE ET CONTRE ENVELOPPE TIMBREE; PEUT-ETRE POUVEZ-VOUS VOUS ASSOCIER A CETTE ACTION.

POUR EDMOND ET LES SIENS.

DIDIER DUPONT

Droits réservés ***



UN AUTRE PEUPLE DU NORD

Nitassinan est une revue consacrée aux Indiens d'Amérique, mais ces derniers ne sont évidemment pas les seules minorités ethniques menacées dans le monde. Ce dossier sur les peuples du Grand Nord est l'occasion de nous intéresser à un peuple plus proche de nous puisqu'il est européen, il s'agit des Sami, plus connus sous le nom de Lapons, qui, vivant dans le Nord de l'Europe sous les mêmes latitudes que les peuples du Grand Nord américain et dans un environnement comparable, ont développé depuis plus de 2000 ans une culture similaire.

Tout comme les Inuit, à la fin de la seconde guerre mondiale les Sami se sont trouvés confrontés à des problèmes politiques et économiques liés à l'intensité des contacts avec les cultures voisines, russes ou européennes. Ils ont dû adopter des techniques et des modes de vie différents, ils ont subi une christianisation forcée, avec pour conséquences les mêmes maux qui accablent toutes les minorités ethniques soumises à l'expansion de la société dominante: désespoir, alcoolisme, attitude de passivité et de résignation, etc. Mais, tout comme il existe un "réveil Indien" en Amérique, il existe un "réveil Sami" en Europe, débouchant sur une organisation politique et des revendications économiques, politiques et culturelles.

Actuellement, les 35.000 Sami reconnus se trouvent dans les régions septentrio-

nales de la Norvège, de la Suède, de la Finlande, et dans la presqu'île de Kola, en URSS.

Leur origine est incertaine mais selon la thèse la plus admise les Sami seraient une survivance d'un rameau commun aux races caucasoïdes (Blanche) et mongoloïdes (Jaune).

L'essentiel de l'économie traditionnelle des Sami réside dans le trappage et l'élevage du renne. Cet animal joue un rôle central dans la vie des Sami puisqu'il est utilisé aussi bien comme viande de boucherie que comme animal de trait. Le traîneau, le ski et le bateau étaient les moyens de transport les plus utilisés il y a encore 20 ans. Depuis, de nombreuses routes ont été construites, et le scooter des neiges remplace de plus en plus les moyens traditionnels partout où l'automobile de va pas.

En 1973, lors du premier *Congrès des Peuples Arctiques*, tenu à Copenhague, les dirigeants de ces peuples - parmi lesquels les Sami, les Inuit et les Cri - se désignèrent comme étant le *Quart Monde* et manifestèrent leur inquiétude devant les empiètements et l'expansion des Etats ayant une façade arctique sur les populations autochtones nordiques. En 1975, les Sami adhèrent au *Conseil Mondial des Peuples Autochtones* qui groupe plus de quarante millions de personnes représentées au Conseil social et économique de l'ONU.

Aujourd'hui, on découvre, comme le montre l'article suivant, que l'empiètement et l'expansion des nations industrielles et de leurs nuisances peut se faire à distance.

H.M.

L'AMERE RECOLTE DE TCHERNOBYL

Les retombées de césium 137 après le désastre nucléaire de Tchernobyl ont détruit les moyens d'existence des Sami, indigènes de Scandinavie du Nord. Leurs ressources alimentaires, tirées généralement de la terre et de leurs troupeaux de rennes, sont devenues trop contaminées pour la consommation. Un mode de vie traditionnel a été détruit.

C'est un coup potentiellement fatal porté à une culture qui a survécu en Scandinavie pendant 2000 ans. L'élevage et la sélection par l'abattage du renne est partie intégrante de la culture laponne et une activité lucrative pour des milliers de Lapons possédant des troupeaux domestiques. Mais cette année, les éleveurs affrontent un danger nouveau et invisible. Le domaine méridional du renne a été contaminé par les retombées radioactives de l'explosion au printemps dernier de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, à 1500 km de là.



Les retombées ont été entraînées par les vents jusqu'en Scandinavie centrale et, sous forme de pluies, y ont contaminé les lichens, nourriture de base de l'alimentation du renne. Résultat: les niveaux de radioactivité de la viande de renne se sont élevés à 66 fois la limite autorisée. Les autorités suédoises et norvégiennes ont toutes deux réagi en déclarant la viande de renne des régions fortement affectées impropre à la consommation humaine. Cette décision a entraîné la destruction d'un quart de la production de 1986.



un tipi indien ? Non; une tente laponne.

une catastrophe culturelle

Le renne est si prédominant dans l'économie et la culture des Lapons - ou des Sami comme ils préfèrent être appelés - que nombreux sont ceux qui disent que leur mode de vie spécifique pourrait toucher à sa fin. Terge Skogland, chercheur de la direction norvégienne pour la gestion de la nature, déclare: *"La situation est une catastrophe culturelle"*.

Pour de nombreux Sami, l'élevage du renne est une affaire lucrative. Ceux qui opèrent à grande échelle peuvent gagner jusqu'à 100.000 \$ par an et peuvent se permettre de suivre leurs troupeaux en hélicoptère. Bien que le gouvernement Norvégien ait promis de dédommager les Sami pour la perte de revenus cette année, on estime que les niveaux de radioactivité du lichen resteront élevés pour une période qui pourra aller jusqu'à 30 ans. De même, les Norvégiens vivant dans les régions touchées par la pollution ont été mis en garde contre la consommation d'autres nourritures traditionnelles: les poissons pêchés dans les rivières et les lacs où la radioactivité se déverse, les baies sauvages et les champignons.

Les autorités norvégiennes ont fait des recherches approfondies sur les effets des radiations ayant affecté les chaînes montagneuses de Dovrefj, Rondane et Jotunheimen dans les jours ayant suivi l'accident de Tchernobyl, tandis que des rapports préliminaires du ministère de la

santé norvégien établis en juin suggéraient que d'importantes quantités de viande, de légumes et de lait n'étaient pas sains. Les chercheurs ont en effet trouvé des taux élevés de césium 137 - élément radioactif - dans le mouton, le poisson, le renne.

le gouvernement n'était pas préparé à affronter ce désastre

Le gouvernement norvégien autorise la vente de viande avec un niveau de 600 Becquerels par kilo (le Becquerel est l'unité de mesure de contamination radioactive), mais certaines viandes ont atteint un taux de 40.000 Bq/Kg. Par comparaison, le renne testé en Norvège septentrionale dans les années 80 pour déterminer l'étendue de la contamination radioactive après les essais nucléaires soviétiques à l'air libre en Arctique, a atteint un niveau maxi de 2000 Bq/Kg.

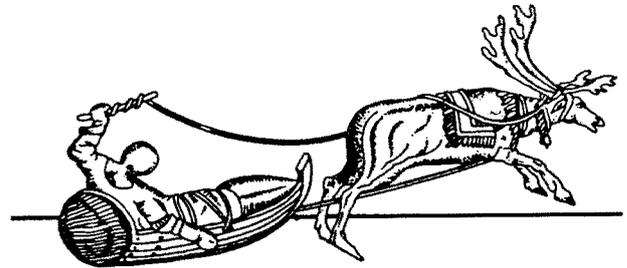
Le gouvernement suédois a immédiatement réagi aux conclusions ayant suivi Tchernobyl en interdisant d'autres viandes et en lançant des mises en garde contre les baies et les poissons, mais le gouvernement norvégien a retardé l'action pendant que ses savants débattaient des mérites des résultats des recherches. Ce retard a causé de la confusion parmi les Norvégiens vivant dans les zones affectées. Dag Mathisen, étudiant à Trondheim dans le centre de la Norvège, a déclaré: *"Tout le monde a paniqué car il n'y avait pas d'information solide. Même maintenant, beaucoup de gens ne veulent pas manger de la salade ou des légumes."*

Le gouvernement norvégien a admis qu'il n'était pas préparé à affronter ce désastre. Contrairement à la Suède, la Norvège n'a pas d'industrie nucléaire nationale et possède peu de scientifiques formés ou d'institutions spéciales pour mener une enquête sur le nucléaire. En fait, les chercheurs norvégiens se sont fondés sur les méthodes utilisées par les scientifiques canadiens qui ont étudié les niveaux de radiations sur le caribou, dans le milieu des années 60, lorsqu'il y avait eu une préoccupation très répandue dans la population à propos des retombées des essais nucléaires à l'air libre.

En même temps, la communauté scientifique reste divisée sur les effets à long terme du lichen radioactif. Arne Arnesen, chef de l'Office Norvégien de l'élevage du renne au ministère de l'agriculture, a déclaré: "Nous travaillons frénétiquement pour découvrir plus, mais seul le temps fournira les réponses." Cependant, les chercheurs disent que les étendues contaminées resteront des zones à risque pendant des années. Le césium 137 a une durée de vie de 30 ans - période pendant laquelle l'élément voit sa nocivité décroître de moitié.

Pour éviter la famine parmi leurs troupeaux à cause de la surpopulation, les Sami ont décidé de poursuivre l'abatage traditionnel d'automne. Mais la destruction des carcasses a aussi déclenché un débat. Une solution suédoise est de vendre la viande contaminée aux éleveurs de visons. Mais certains Norvégiens ont suggéré factieusement que la viande devrait être vendue aux Soviétiques, gros consommateurs de viande de renne. Arnesen dit: "Les Soviétiques disent que nous sommes hystériques au sujet de la radioactivité. Alors il serait judicieux pour eux d'acheter la viande."

Akwasasne notes. Aut. 86
Trad. M.H. SAYSET



BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

N'TSUKW et Robert VACHON: NATIONS AUTOCHTONES EN AMERIQUE DU NORD. (Les revendications et déclarations d'auto-détermination des différentes nations autochtones du Canada). Fides - L'Harmattan. 1983.

Sabine HARGOUS: LES INDIENS DU CANADA. (depuis Jacques Cartier jusqu'à la Convention de la Baie James). Ed. Ramsay. 1980.

Jean MALAURIE: LES DERNIERS ROIS DE THULE. (voir note de lecture P.20). Presses Pocket, col. "Terre humaine". 1976.

Rhoda INNUKSUK et Susan COWAN: NOUS NE VIVONS PLUS DANS DES IGLOOS. Stanké, 1978.

AN ANTANNE KAPESH: JE SUIS UNE MAUDITE SAUVAGESSE. (La colère d'une Indienne Innut contre l'envahisseur blanc, imbécile et irresponsable). Ed. "des femmes" 1982.

Du même auteur: QU'AS-TU FAIT DE MON PAYS? Ed. impossibles, Montréal 1979.

Rémi SAVARD: DESTINS D'AMERIQUE: LES AUTOCHTONES ET NOUS. Montréal, L'Hexagone, 1979.

Du même auteur: LE SOL AMERICAIN. PROPRIETE PRIVEE OU TERRE MERE? L'Hexagone, 1981.

Rémi SAVARD et J.R. PROULX: CANADA DERRIERE L'EPOPEE, LES AUTOCHTONES. Montréal L'Hexagone, 1982.

SUR LES DENE

T. BERGER: LE NORD, TERRE LOINTAINE, TERRE ANCESTRALE. Ottawa, Ministère des approvisionnements et services du Canada.

SUR LES LAPONS

Christian MERIOT: LES LAPONS. P.U.F. "que sais-je", 1985.

Arthur SPENCER: LES LAPONS - PEUPLE DU RENNE. Armand Collin/Civilisations.

REVUES

ETUDES/INUIT/STUDIES: Département d'anthropologie, université Laval. Québec, Canada, GIK 7P4.

RECHERCHES AMERINDIENNES AU QUEBEC. 6200, de St Vallier, Montréal (Québec) H2S 2P5.

DENNIS BANKS

choix pour demain

fr Didier)

PROMESSE

28 JUILLET 85

UN JOUR, POUR CAPTURER L'AIGLE, JE SERAI SAGE, SAGE ASSEZ
POUR OBSERVER, LA MAIN SUR LUI, LE BISON DE TOUT PRES.

JE PORTERAI UNE PIPE SACREE, A MON PLUS GRAND AGE,
AVEC LE CEDRE, L'HERBE DOUCE ET LA CONNAISSANCE DU SAGE.

LA LOGE POUR PURIFIER NOTRE PEUPLE, JE LA CONSTRUIRAI,
ET J'APPORTERAI LES PIERRES D'UNE MONTAGNE ELOIGNEE
ET L'ARBRE A BOIS DE COTON, LUI AUSSI JE LE CHERCHERAI.

LES AIRS DE LA DANSE DU SOLEIL SERONT CHANTES PAR MES ENFANTS.
COMMENT VIVRE AVEC CE QUI NOUS ENTOURE SERA DIT DANS CES CHANTS.

C'EST BIEN LE LANGAGE DE MES PERES QU'ILS PARLERONT;
LES QUATRE DIRECTIONS ALORS ILS COMPRENDRONT.

MAIS AUJOURD'HUI, JE SUIS AU DEBUT D'UNE NOUVELLE JOURNEE:
AU FIL DE SES HEURES, JE VAIS PEUT-ETRE M'AFFAIBLIR ET TOMBER.

MAIS IL Y AURA UN TEMPS POUR LE REDRESSEMENT QUI DEVRA ADVENIR...

PAR LA FORCE DE MON FRERE OU DE MA SOEUR, JE SERAI RELEVE
ET JE CONTINUERAI MA ROUTE, CETTE ROUTE ROUGE ET SACREE.

UN JOUR, DEvenu UN ANCIEN, JE CHERCHERAI ALORS A TRANSMETTRE
AUX PLUS JEUNES GENERATIONS LES CHOSES QUE J'EN SUIS VENU A CONNAITRE.

VOILA, C'EST CE CHEMIN-LA QUE J'AI CHOISI POUR VIVRE... ET POUR MOURIR.

SUIVRE L'ENSEIGNEMENT DU GRAND ESPRIT: JE N'AI PAS D'AUTRE DESIR.

Dennis Banks

DENNIS BANKS
IN PRISON 1985
DAKOTA TERRITORY

DENNIS BANKS
EN PRISON 1985
TERRITOIRE DU DAKOTA.

Titre original: PLEDGE. La traduction s'est imposée les vers rimés pour rendre dans la langue française les périodes et la scansion de la poésie dans le texte original.

(Traduction de Didier Dupont)





De Springfield à Oglala



C'est quelques mois avant sa libération sur parole que Dennis m'a envoyé ce poème, écrit au futur, plein de devenir, dans une prison où il vivait un présent dont il refusait la statique incapacitante. Cette PROMESSE, Dennis l'exprime dans les termes de la pensée LAKOTA, attachant ses paroles à celles de HEHAKA SAPA, Elan Noir, par lesquelles il nous dit sa grande vision, alors que le Cercle Sacré de la Nation était brisé. La PROMESSE de Dennis n'est pas que verbale. Déjà en prison, il avait ébranlé la chappe d'immobilisme de l'incarcération en réussissant à obtenir que la cérémonie de la Loge à Sudation soit autorisée pour les détenus: INIKAGAPI, mot à mot: *ils font la vie*, a en effet pour but de revivifier le pouvoir mental et physique. [Cf. NITASSINAN N°6 p.38-39]. La promesse de Dennis a trouvé aussi une autre réalisation quand, au sortir de "Springfield Correctional Facility" (sic!) il a donné le nom combien symbolique et évocateur de CANUNPA WASTE, *Bonne Pipe*, à son dernier fils lors d'une cérémonie traditionnelle. Cette PROMESSE emplit la vie de Dennis aujourd'hui à Oglala où il sert son Peuple avec opiniâtreté dans la dure réalité des réserves. [Cf. NITASSINAN N°9 p. 41]. IWAKTA KIN, *la promesse*, ce n'est pas parole jetée au futur contingent, c'est dans le présent exprimer le devenir que l'on choisit, dans lequel on se donne à être; c'est mettre sa vie sous l'égide de

l'une des quatre vertus fondamentales, la fidélité. Et cette fidélité, si elle est dans sa forme fidélité à soi-même, est en fait dans son fond la fidélité à tous les siens, fidélité à la Nation que symbolise le cercle.

La première partie du poème dit la spiritualité LAKOTA tant dans la ritualité que dans la conscience. La pipe et les ingrédients qui entrent dans la composition de CANSASA dont on bourre la pipe accompagnent toute cérémonie dans un acte à la fois de concentration personnelle quand je la fume, et de partage circulaire avec les miens, de qui je la reçois et à qui je la passe. Vient ensuite la Loge à Sudation avec ses vingt-huit poteaux de bois sacré, vingt-huit comme les jours du mois lunaire, comme la combinaison des deux chiffres sacrés SAKOWIN, sept qui s'ajoute à lui-même TOPA, quatre fois. Maintenant, on est purifié pour la Danse du Soleil, WI WANYANG WACIPI, mot à mot: *le Soleil, regarder fixement, ils dansent*; et on y cherche la vision de sa place dans la réalité concrète de la nature vivante. On chante, et ce n'est pas en Anglais. La raison peut en sembler évidente à l'esprit blanc: si on chante à une telle occasion, c'est'évidemment' dans sa langue! Mais quelle pauvre raison c'est là, qui ne dit rien, n'apporte aucune signification, ne montre pas combien c'est une bonne raison sacrée aujourd'hui. L'anecdote que m'a racontée mon ami LAKOTA, TOKAHEYA INAJIN, est un bon moyen de faire comprendre cette bonne raison sacrée:

"La langue de mes Pères"

Un journaliste américain interroge pour une émission TV un LAKOTA assez âgé. Ils parlent en Anglais et le journaliste demande au vieil homme ce qu'il pense de cette langue. Avec force détails, le vieil homme dit combien l'Anglais est utile pour toutes sortes de choses banales de la vie courante, comme faire un achat au magasin... Il s'étend en répétant que l'Anglais sert beaucoup, et il multiplie les exemples. Mais comme le journaliste cherche à l'arrêter pour poser sa question suivante, le vieil homme ajoute très simplement: *"Mais quand je parle à WAKAN TANKA, je parle avec mon coeur, alors c'est en LAKOTA que je parle"*. Et c'est

"Hehaka Sapa
parle",



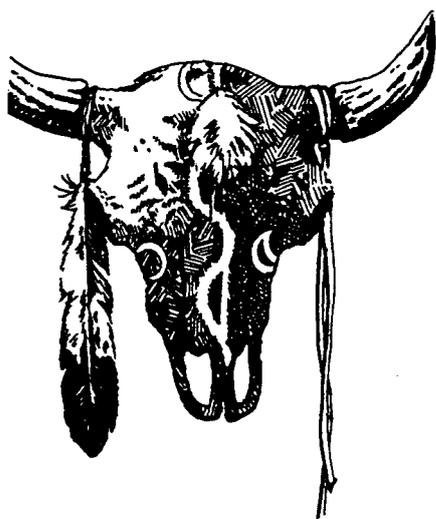
Dennis entend .

pourquoi Dennis écrit que c'est en parlant "le langage de mes Pères" que ses enfants comprendront TATE TOPA, *les quatre vents*. Les quatre directions sont les repères par lesquels on se situe, spirituellement, dans le cercle de la nature, de la Nation, de la tribu, de la famille, du TIPI. Le cercle est essentiel dans la spiritualité LAKOTA; il est le bon infini, celui qui est à la fois sans fin et qui peut être parcouru entièrement et indéfiniment. Et le cercle est par son centre, où *l'arbre fleurit*, le cercle déploie et exprime le centre où est WAKAN TANKA; et au centre on est quand on comprend les quatre directions qui sont la circularité en même temps concrète et symbolique de l'espace et de la nature. WAKAN TANKA au centre est partout.



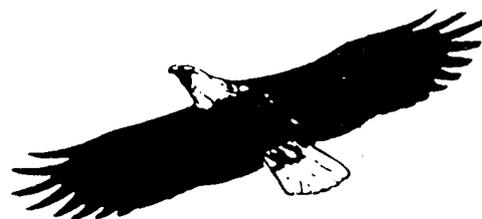
Alors Dennis, pour un instant, parle de lui pour lui: la prison peut le briser; les heures lourdes qui immobilisent le corps et anesthésient l'esprit affaiblissent et peuvent anéantir. Mais... La PROMESSE est dans le temps, dans le temps concret qui est pour le LAKOTA un flux durable. Et Dennis reprend; parlant de lui, mais à nouveau pour les siens...

"La Route rouge sacrée"



Ce qu'il a reçu ou connu n'a de *sens*, de *signification réelle* et de *valeur* que par et dans la transmission. Etre, c'est donner, c'est *mettre en partage: JE SUIS AU PEUPLE*. Et d'ailleurs, la force du Peuple, c'est celle de l'homme et de la femme. *Et de la femme...* Car ce n'est que pour le blanc que la femme a un statut subalterne. Et ce qu'il a pu dire de la femme Indienne est pure projection de sa propre conception de la femme. MITAKUYE: *les Miens*, ce sont mes soeurs et mes frères qui partagent le même pouvoir, le pouvoir de la vie présent en chacun comme en tout ce qui est vivant dans la nature. WAKAN TANKA au centre est le pouvoir de tous les pouvoirs qui sont la vie tant que dure le cercle sacré. 'Nature naturante' aurait dit Spinoza en l'occurrence... Autre image à laquelle faire un sort: le sentier de la guerre est une expression devenue un cliché de notre langage courant. Image de western où toujours l'Indien cruel vit pour la guerre. C'est ignorer -par méconnaissance ou bien délibérément- qu'au dessus de la guerre, et de façon beaucoup plus enviable et sacrée, le LAKOTA a toujours placé cette *route rouge*. Et le rouge est la couleur de la *paix*, WOLAKOTA; c'est la couleur associée à l'est, celle des quatre directions d'où vient la lumière, l'illumination du soleil levant tout comme la lumière de la compréhension, l'illumination de la connaissance. CANKU KIN LUTA WAKAN. *La route rouge sacrée!* Et c'est sur celle-là que Dennis a choisi de marcher sa vie.

Voilà la PROMESSE à vivre de Dennis, son devenir concret et spirituel, et cela méritait bien un poème. Mais ce n'est pas une fantaisie littéraire teintée d'un exotisme bienvenu à nos esprits blasés avides d'évasion qu'il faut y lire. C'est une signification vivante qui s'y reconnaît, une réalité concrète pour un homme réel de 1987 à Oglala, Sud-Dakota. Il faudrait y lire comme une invite à méditer, ne serait-ce que le *choix libre* de cette promesse-là.



DENNIS WACE'CICICIYA. WAKAN TANKA AWANNIGLAKA KTE.
Didier DUPONT

*Droits réservés****



Interview de Dennis

IL S'AGIT D'EXTRAITS CHOISIS D'UN ENTRETIEN ACCORDE PAR DENNIS BANKS A FERN MALKINE, JOURNALISTE D'AKWESASNE NOTES (AUTOMNE 86).

LA TRADUCTION EST DE JACQUELINE CURTELIN.

Interrogé sur son statut actuel et ses relations avec les médias, D.B. précise qu'il a été libéré sur parole après avoir été condamné à trois ans de prison, ce statut prenant fin au mois de janvier 87. Il précise que l'on n'a jamais imposé de restrictions ou de limites à ses relations avec la presse et les médias; pendant les six premiers mois suivant sa libération, il lui était interdit de quitter le Sud-Dakota. Il a ensuite été libre de voyager dans n'importe quel Etat (US), avec une permission des autorités, mais sans limitation de distance ou de durée...

Le prisonnier indien

FM : Comment avez-vous été traité au sein du système pénitenciaire du Sud-Dakota ? Que pouvez-vous dire de ce système par rapport aux natifs américains ?

DB : 30 % des prisonniers sont des natifs qui purgent des peines pour des crimes graves ou mineurs, ou pour des délits sans importance. Dans tout le Mid-West, pas seulement dans le Sud-Dakota, il existe deux justices. Tous les juges ne sont pas racistes, je le sais, mais il y a beaucoup de rouages qui se mettent en action après une arrestation : l'officier de police, le geolier, la cour, le juge, le jury. Si le racisme affecte seulement l'un de ces rouages, l'Indien finira en prison. C'est pourquoi je dis que tout le système judiciaire est à remettre en question et qu'il le sera tant que le racisme existera, car en fait c'est le racisme qui décide qu'une personne ira en prison pour 5, 10 ans ou 90 jours (...)

FM : Existe-t-il un système légal de défense pour aider les natifs américains ?



DB : Beaucoup d'efforts ont été faits dans ce sens par les églises et les tribus. Depuis 8 ans maintenant, la Commission de Libération sur Parole compte un Indien, Harold Shunk. Mais c'est peu par rapport à l'ensemble du système judiciaire. (...) La prison était surpeuplée lorsque j'y étais. Un procès civil avait été intenté 5 ou 6 ans plus tôt pour tenter de faire changer les conditions de détention. Le directeur faisait ce qu'il pouvait pour alléger cette surpopulation. A la fin, ils ont ouvert une prison de basse sécurité à Springfield (S.D.) pour y envoyer 2 ou 300 personnes (...). Il y a toujours des changements de gardiens dans les prisons, en particulier à cause des bas salaires. Les nouveaux ne sont pas sensibilisés aux droits des natifs, même en prison, et ils causent invariablement des problèmes aux détenus. Quand je suis arrivé, sans doute à cause de toute la publicité qui m'entourait, ils m'ont annoncé que je ne bénéficierai d'aucune faveur, et en s'efforçant de me traiter comme le prisonnier-type, normal, ils se sont montrés trop stricts, trop restrictifs. Par exemple, les autorisations de visite de membres de ma famille, d'appels téléphoniques, etc... - qui passent par les gardiens - m'étaient refusées à 50, 60 % alors que d'habitude, elles sont autorisées à 99 %.

L'une des raisons qui m'ont fait quitter le Sud-Dakota et fuir la prison en 1974, c'est que j'avais reçu de graves menaces de la part de certains éléments du personnel pénitenciaire. Dix ans après, l'hostilité avait beaucoup diminué, et je me suis dit que si le racisme existait encore, je pouvais l'affronter. Aussi j'ai refusé l'offre de purger ma peine dans le Wisconsin.

FM : Vous aviez le choix ? C'est inhabituel.

DB : Oui. Le Gouverneur du Wisconsin m'a donné le choix dès mon arrivée à la prison. Les autorités pénitenciaires et le Gouverneur Janklow (du Sud-Dakota) m'ont laissé libre de décider. (...).

L'A.I.M. pour Dennis

Je suis fier de dire que je suis membre de l'AIM. Je me sentirai toujours concerné par ses activités, quelle que soit l'importance d'un projet.

FM : Existe-t-il encore un pouvoir central à l'AIM ? Lors des dernières rencontres, les chefs étaient peu nombreux. Que pensez-vous de l'avenir du mouvement ?

DB : Ce que j'en pense, c'est que l'avenir ressemblera au passé. Tant que je serai là, je ne ferai pas de souci à ce sujet. Quant au "leadership", c'est difficile à préciser. Je suis resté 14 mois en prison, sans rien faire pour diriger qui que ce soit. Je sors, et la fonction est là qui m'attend.

FM : Quand l'AIM était plus militant, ses dirigeants semblaient plus unis. Le mouvement peut-il se permettre d'être moins militant tout en restant aussi efficace ?

DB : Vous savez, c'est une question-clé. Devons-nous toujours nous investir dans des actions militantes ? Devons-nous nous montrer pour que les gens puissent dire que nous sommes actifs ou que nous ne le sommes pas assez ? Je ne le pense pas. Je travaille ici, à Loneman Industries et chacun de mes actes reflète ce que je crois sur les orientations de l'AIM - le développement économique, la création de programmes de développement ou d'emplois - (...). Notre peuple s'est mis dans l'idée qu'il fallait prendre les armes pour se faire entendre, être efficaces. Ce n'est pas cela. Pour moi, cela signifie plutôt "Comment donner du travail à tous ces gens ?". Pour moi, le "leadership", c'est essayer de faire venir ici des compagnies comme Honeywell, qu'elles nous procurent du travail.(...) Il n'y a rien de militant là-dedans. Apprendre à quelqu'un à carder, à filer cette laine de lama que nous avons, ce n'est pas une action militante (...).

FM : En regardant en arrière, pensez-vous que l'AIM ait accompli les tâches qu'il s'était fixées en 1968 ? Vous devez avoir une idée précise de ce que vous vouliez.

DB : Non, pas d'idée du tout. Je sais que nous voulions faire cesser les brutalités policières à Minneapolis. Nous avons réussi pour un temps, mais ils 'en produit encore à l'heure actuelle. Nous voulions aussi provoquer des changements au BIA dont la politique affecte grandement les ressources de notre peuple.

FM : Pensez-vous avoir réussi ?

DB : Eh bien, je sais une chose, c'est que la vigilance de l'AIM, Wounded Knee, la façon dont la justice nous traite, ont eu un grand



impact sur le public blanc. Les gens ont écrit au Congrès et au BIA pour que l'on accorde l'auto-détermination aux natifs américains. Je ne sais comment mesurer l'influence de l'AIM, mais je sais qu'il y a eu dans ce pays des changements notables de politique vis à vis de notre peuple. Certains ont été positifs. En 1977, le Congrès a voulu faire passer une législation abrogeant les traités et nous avons organisé une grande marche qui a stoppé ces décrets (...). La vigilance générale est plus grande aujourd'hui et je pense que c'est une excellente chose.

Changements et projets

FM : Quel a été le changement le plus important pour les gens de la réserve ?

DB : Je pense que c'est un changement d'attitude vis à vis du nationalisme. Nous avons toujours des "Réserves", mais nous parlons désormais d'auto-gouvernement et de souveraineté avec des idées et des objectifs nationalistes.

FM : Pensez-vous que les gens d'ici soient plus unis qu'il y a 15 ans ?

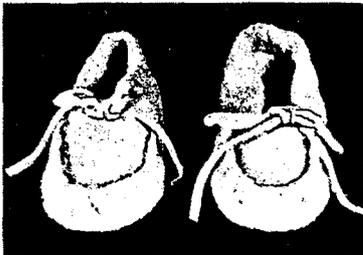
DB : Non, mais je ne pense pas que l'unité soit notre réponse à une foule de chose. Ce mot a été galvaudé, y compris par moi. Je ne l'emploie plus, parce qu'il s'applique à une conjoncture particulière, à un moment déterminé. Un exemple : une maison prend feu. Tous les gens de la communauté vont s'emparer de seaux et lutter contre l'incendie. A ce moment, ils sont unis. Le feu éteint, chacun retourne à ses occupations. Pour moi, rechercher l' "Unité", c'est essayer de nous faire tous penser et agir dans le même sens. C'est irréalisable. Ainsi, les gens qui luttent pour l'unité, qui sont nés avec ce concept, mourront très vieux sans avoir atteint leur but.

FM : Qu'est-ce que l'AIM apporte à la nouvelle génération ? Que lui enseigne-t-il ?

DB : Ce que nous apportons est difficile à mesurer. Mais je sais que nous avons offert aux jeunes de nouveaux livres d'histoire. Ceux qu'ils avaient stéréotypaient les "Indiens". C'était dégradant, déshonorant. Les livres d'aujourd'hui reflètent l'image réelle du natif américain. Dans les écoles, le portrait d'un grand chef remplace désormais celui de George Washington ou d'Abraham Lincoln.

FM : Les jeunes, dont l'AIM a changé la vie, se demandent aujourd'hui ce qu'ils peuvent faire en tant qu'adultes.

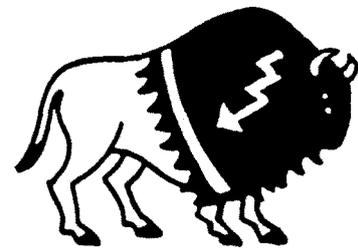
DB : Je pense qu'ils doivent d'abord assumer leurs idées. Comment peuvent-ils commencer, comment avons-nous commencé ici, à Loneman School ? En Janvier dernier, il n'y avait rien, le bâtiment était vide, notre petit café ne travaillait pas, personne ne songeait à contacter IBM ou Honeywell. Il fallait d'abord se persuader qu'on pouvait le faire, que nous étions capables de surmonter les obstacles - comme l'alcool et la drogue -. Nous nous sommes réunis et j'ai entendu : "que faire ? nous n'avons pas d'argent !" J'ai l'impression que des organisations comme l'OEO, l'EDA, le BIA, le SBA, etc... ont procédé à un tel lavage de cerveau que les gens ne savent plus rien faire sans programme, fonds généraux, soutien de l'Etat. Ce sont des fanatiques, des conditionnés du programme qui ne lèvent pas le petit doigt s'il n'y a pas un salaire, une rétribution horaire attachée à ce geste (...) Si vous voulez couper du bois pour construire, comme nous le faisons ici, il faut d'abord chercher une hache, et avant de se servir de la tronçonneuse, il faut y mettre de l'essence et ensuite s'engager physiquement... Il y a des compagnies qui ont besoin d'ouvriers, qui pourraient nous aider, nous donner de la sous-traitance. Mais comment nous trouveraient-elles si nous ne faisons pas un geste, si nous ne les contactons pas, si nous ne leur proposons rien ?



FM : Pouvez-vous nous parler de Loneman School ?

DB : L'école a été construite il y a 80, 90 ans, par le BIA. En 1975, la Communauté a créé la Loneman School Corporation qui administre et fait tourner l'école. J'en fait partie. Le BIA possède toujours le bâtiment, mais n'a pas droit de regard sur ce que nous y faisons. Nous avons déjà du bois, nous pensons faire du tissage, du filage, du cardage de laine pour une compagnie californienne qui fabrique des chandails et des chapeaux.

FM : A propos de KILI, votre radio indienne locale : on dirait que l'enthousiasme initial des jeunes s'est beaucoup refroidi devant les responsabilités que ce travail implique.



DB : KILI est probablement notre projet le plus ambitieux. J'en ai toujours fait partie et j'assume une émission de Country Western de quatre heures chaque semaine. Et en ce qui concerne la responsabilité, je dois revenir à ces "conditionnés du programme" dont je parlais tout à l'heure et qui ne veulent rien faire si leurs 3 \$ 35 ne leur tombent pas toutes les heures. Si j'étais sûr de réussir, je tendrais une grande banderolle dans Oglala, proclamant : "le salaire minimum s'arrête ici", parce que vraiment on en a trop fait avec ces histoires de programmes, de salaire minimum. A cause de cela, il n'y a pas d'auto-suffisance, pas d'ambition (...). Je sais que nos ressources pourraient rapporter aux gens d'ici. Nous avons du bois de charpente. Nous avons une scierie flambant neuve, nous avons 10 millions de chiens de prairie. J'ai contacté un élevage du Sud-Dakota qui va nous les acheter à 50/60 cents pièce pour nourrir des visons. Si vous multipliez cela par 10 millions, ça fait 5 millions de dollars. Nous pouvons également garder les peaux et les travailler. Nous avons un projet de montage et de câblage d'éléments de télévision de 10 personnes pour le compte de Honeywell. Nous avons aussi une soixantaine de commandes pour les couvertures que nous fabriquons ici.

FM : Si le chômage est si élevé à Pine-Ridge, de quoi les gens vivent-ils ?

DB : Tous les ans, 75 millions de dollars arrivent sur cette réserve. Ils sont répartis sur des postes fixes, nos neuf écoles, le personnel de l'hôpital, les employés fédéraux, les pensions vieillesse, les allocations de chômage, comme vous appelez cela.

FM : Toutes ces facilités ne nuisent-elles pas aux gens au lieu de les aider, en les privant d'initiative, en les empêchant d'essayer de s'en sortir par leurs propres moyens ?

DB : Bien sûr.

FM : Ils veulent que vous soyez dépendants de leur système.

DB : C'est cela.

FM : Est-ce que les gens d'en rendent compte ? Cela ne les met pas en colère ?

DB : Non. C'est moi que ça met en colère. Nous sommes devenus dépendants. Heureusement, nos initiatives commencent à faire changer la situation ici (...).

FM : On a dit que vous vous adoucissiez en vieillissant. Etant moins militant, vous n'avez plus les honneurs de la presse. On ne sait pas ce que vous faites.

DB : Ce qui est important, c'est que moi, je sache ce que je fais.

FM : Vous avez influencé beaucoup de gens de cette nation et de l'étranger. Ne leur devez-vous pas de continuer votre action ? Vous êtes très important pour la nouvelle génération.

DB : Vraiment, je ne le pense pas. N'entendent-ils pas Russel Means ?

Russel agit ainsi pour avoir plus d'impact

FM : Vous et lui êtes très différents. Vous avez tous deux apporté des contributions très importantes malgré leurs différences.

DB : Aussi longtemps que Russel sera écouté, ils m'entendront. A cause du contraste.

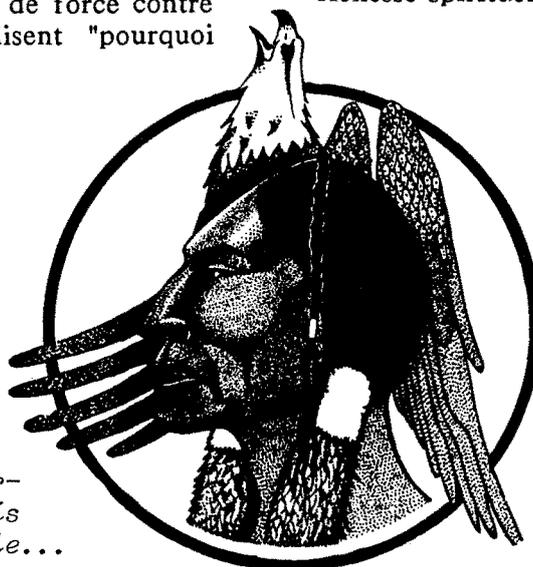
FM : Russel Means a échappé à 7 tentatives d'assassinat.

DB : (avec un sourire malicieux) Tant qu'il vit, ils ne tireront pas sur moi. Je m'intéresse donc beaucoup à sa vie. Vous savez, Russell est un grand homme. Je crois en Russel. Il deviendra un grand Chef. Il apprend, et il grandira encore... lorsque je ne serai plus là... Mais je ne baisserai jamais les bras... Bon, je plaisantais. Je pense réellement que Russel est un grand leader, et pour ses déclarations... je crois que c'est comme tirer de la hanche sans viser la cible. Je pense pourtant qu'il connaît très bien son objectif et qu'il agit de la sorte pour avoir plus d'impact.

FM : Est-il équitable de faire porter tout le fardeau à Russel ? On le critique sans cesse de tant parler, de s'élever avec tant de force contre les injustices. Les gens lui disent "pourquoi n'êtes-vous pas comme Banks ?".

Dans NITASSINAN 12:

Le point sur BIG MOUNTAIN: après un semblant de recul du gouvernement face à la mobilisation de juillet 86, le déplacement forcé se poursuit de façon insidieuse mais efficace, famille par famille...



DB : Les prises de position de Russel sont très importantes. Les gens qui veulent nous comparer sont à côté de la plaque. La vraie question est "qu'est-ce qui pousse Russel à faire ce qu'il fait ? Qu'est-ce qui fait agir Banks de cette façon ?" Il n'y a pas de différence entre la raison pour laquelle il fait ce qu'il fait et la raison pour laquelle je fais ce que je fais.

FM : Sauf que Russel le fait sur le plan international.

DB : C'est très bien. Je pense que nous avons tous les deux un rôle à jouer dans le destin du peuple indien. C'est comme une volée d'oies qui voyage en formation. Si vous observez bien, vous verrez que quand le meneur est fatigué, il se laisse distancer et un autre prend sa place. Ce que je veux dire, que j'ai déjà dit mille fois, c'est que je veux développer le principe d'éducation d'une petite communauté, voir si nous pouvons prendre notre essor de cette façon et en finir avec les programmes.

Le rôle de la spiritualité

FM : Quel rôle la spiritualité joue-t-elle dans votre vie et votre destin ?

DB : La formation spirituelle de chaque homme est importante pour la direction que prendra sa vie. Si vos convictions spirituelles sont faibles, vous aurez une vie falote. Mais vous pouvez toujours renforcer ces convictions. Si l'on me disait que je vais mourir demain, je ne ferais rien pour éviter cette échéance. Mais je m'assurerais qu'un mécanisme est en place pour éviter à mes enfants de périr.

FM : Qu'espérez-vous pour vos enfants ?

DB : La même chose que tous les parents, **une vie pleine, heureuse, sans fausses certitudes.** Je leur souhaite de développer leur force intérieure, leur richesse spirituelle.

De mauvaises nouvelles de Leonard Peltier, mais le lancement par son groupe de soutien d'un périodique qui comptera -Nitassinan a là-bas impressionné et encouragé.



NITASSINAN VOUS PROPOSE SES PREMIERS POSTERS !

(Format 45/65 cm et sur papier
brillant de 135g)

TARIFS -PORT COMPRIS- AU 1-1-86:

- 30F l'un
- 80F les trois
- 120F les cinq
- 200F les dix

(Les commandes sont à payer
d'avance à: CSIA BP 101 75623 Paris
cedex 13



N°1: En noir et blanc
"Rien ne progresse, n'avance..."
: paroles de Gayle High Pine

Journal
internationale
de
solidarité

le 12 Octobre

avec
les
peuples
indiens
des
amériques

Quand vous êtes venus
sur nos terres
il la recherche de la liberté,
vous nous avez donné beaucoup
et vous avez pris plus,
sans jamais rien
donner en échange.

Vos terres étaient pures,
elles donnaient en abondance
à tous ceux qui vivaient
de façon harmonieuse.

Aujourd'hui, nous voyons que
tout ce qui vit autour de nous
souffre:

les eaux, notre sang pollué,
nos poissons, notre force diminuée
notre air porteur de maladies,
notre mère la Terre,
les femmes stérilisées.

Pour tous ceux qui ne sont pas encore nés,
nous demandons le respect.

Grand-père David MONONGYE

N°2: En noir et blanc
"Quand vous êtes venus..."
: paroles de Grand-père Monongye

Journal
internationale
de
solidarité

avec
les
peuples
indiens
des
amériques

SI UN HOMME
PERD QUELQUE
CHOSE, QU'IL
REVIENT SUR
SES PAS ET
LE CHERCHE
SOIGNEUSEMENT
ALORS IL
RETROUVERA
CE QU'IL
AVAIT PERDU.

C'EST CELA MEME QU'A PRESENT
NOUS ENTENDONS FAIRE
EN VOUS DEMANDANT
DE NOUS RENDRE
TOUT CE QUI
EST A NOUS.

(Tatanka Yotanka)

Suppl. au n°8 de la revue tr. "Nitassinan" - Abonn: 100F à CSIA

N°3: En rouge et blanc
"Si un homme perd quelque chose..."
: paroles de Tatanka Yotanka

L'INDIEN DANS LA B.D.

J'aurais aimé écrire que la BD regorgeait de bons Indiens, d'histoires réalistes, de, de, ... mais que nenni, à part quelques exceptions, rares il faut bien le préciser, l'Indien est souvent resté dans la BD un personnage de second plan uniquement utilisé comme faire valoir.

Que ce soit dans le rôle éternel de l'éclaireur qui profite de ses dons de sauvage pour aider, traître à sa race, les régiments de tuniques bleues sur la piste, ou dans un rôle de faire-valoir comique, comme ce brave Hibou Lugubre éternellement soumis à l'affreux Poruk dans "Captain Swing", l'indien ne joue pas un rôle très réjouissant dans la BD.

Souventes fois, sauvage tueur, il ne sert qu'à donner un élément exotique et dramatique à des histoires bien banales.

Même si, révolté par les trahisons du Grand Père Blanc de Washington, il prend la hache de guerre pour une juste cause, spolié de sa terre, il ne glissera pas du côté des bons et finira, cadavre aveugle, sous le bec des vautours.

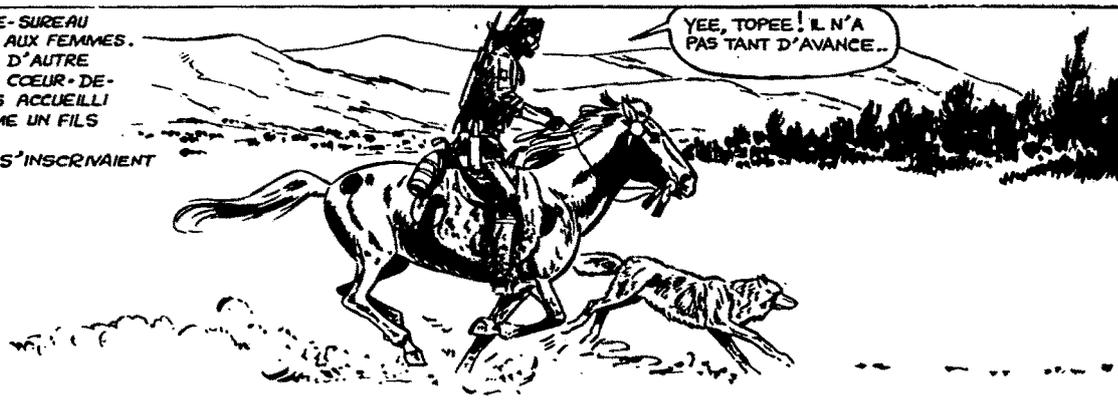
Evidemment, comme dans tout domaine, la vision de l'Indien n'est pas toujours aussi manichéenne. Sans vouloir être complet ni même rigoureux, ce n'est pas mon but ici, voici tout de même quelques exceptions à la règle.

Comme on le verra, toutes les histoires d'Indiens sont liées au western et l'on ne peut concevoir les unes sans l'autre. Bien que l'on puisse concevoir le western sans interventions indiennes (il existe d'autres thèmes dans ce genre considéré comme simpliste par une intelligentsia boutonneuse et auto-musclée), toutes les histoires indiennes se situent dans un contexte purement western (si l'on excepte les histoires de Jeronaton, comme "Champakou", ou les albums "Le



CAPITAINE APACHE. Norma. Vaillant.

LOUP NOIR LAISSA COEUR-DE-SUREAU
À L'HOMME-MÉDECINE ET AUX FEMMES.
IL NE CONFIA À PERSONNE D'AUTRE
LE SOIN DE LA VENGER ... COEUR-DE-
SUREAU L'AVAIT AUTREFOIS ACCUEILLI
AU SAUT-DU-CREEK COMME UN FILS
DE LA TRIBU.
LES TRACES DU FUYARD S'INSCRIVAIENT
DANS LA NEIGE ...



Grand passage" et "Les Conquérants du Mexique" qui font intervenir des Indiens d'Amérique du Sud... et des extraterrestres).

Passons vite sur des bandes comme "Oumpah pah", de Uderzo et Goscinny, ou "La Tribu terrible", de Gordon Bess, qui ne sont pratiquement que des avatars comiques d'histoires classiques qui utilisent les particularismes indiens dans le seul but de rechercher des effets caricaturaux exotiques et inattendus (c'est également le cas dans des bandes comme "Hagard Dunord le Viking" de Dik Browne, qui utilise, lui, une autre ethnie dans le même but). Ces bandes, au demeurant tout à fait lisibles et souvent très réussies n'entrent tout de même pas dans les catégories qui nous intéressent. Il fallait les citer, c'est tout, voilà qui est fait.

Ivrogne, susceptible, versatile, haineux et superstitieux

Dans la longue série des albums de Lucky Luke, il faut bien le reconnaître, la vision de l'Indien qui nous est donnée est loin de lui être favorable. bien sûr, ici aussi, le propos humoristique de l'entreprise ne permet pas de jeter la pierre à ses créateurs mais... il n'en demeure pas moins que les problèmes indiens s'ils sont souvent effleurés sont vite portés au ridicule.

Constamment sur le sentier de la guerre, l'Indien est souvent un être hyper susceptible, il lui faut peu pour déclencher une guerre sanglante (voir illustration). De bien peu d'ampleur, les chefs, quand ils ne sont pas des ivrognes invétérés, affublés de noms aussi choisis que Ours Assoiffé ou Bison Altéré, sont souvent versatile. Prêts à commettre les pires ravages, à massacrer innocents sur innocents pour une bouteille de whisky, la même bouteille peut les ramener dans

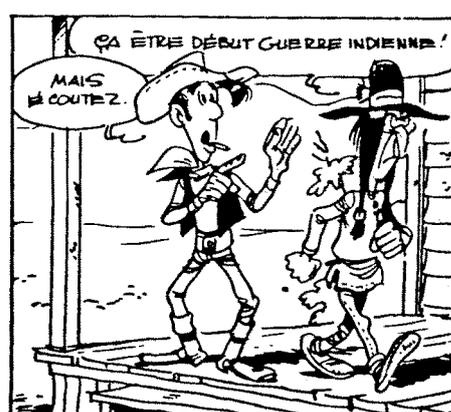
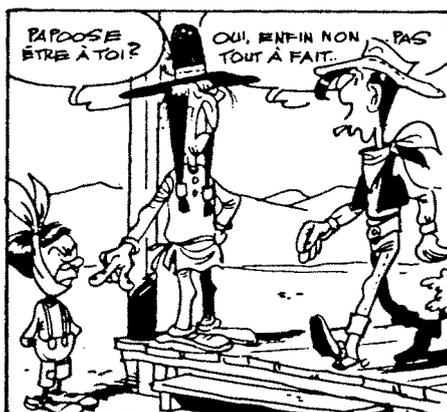


OUMPAH-PAH. Goscinny et Uderzo. Lombard.

le rang. Et aussitôt, peuple éminemment civilisable, il va rentrer dans le système en ouvrant au coeur de ses réserves luna-parks et autres ateliers de poterie ou de couvertures typiques. Oubliés les problèmes réels au profit d'une pantalonnade peu reluisante!

Si le chef Indien, à souhait interchangeable, est une personnalité fallote, de peu d'envergure, un autre Indien est vital dans les aventures de Lucky Luke: le sorcier. Eternel être veule, lâche caché derrière le masque de ses croyances superstitieuses, il est l'archétype même du combat d'arrière-garde mené par les forces de la réaction contre le progrès de la civilisation... Perclus de haine, c'est lui qui, souvent séide d'un trafiquant blanc, poussera sa tribu à la guerre.

Comme on le voit, l'Indien chez Morris et Goscinny est très souvent présenté avec une complaisance douteuse aux mythes du XIXème siècle, et même si, de-ci de-là, quelques allusions sont faites à ses problèmes, il y a peu de préoccupation



LUCKY LUKE. Morris et Goscinny. Dupuis, Dargaud.

sociale à son sujet et surtout pas de critique réelle de la colonisation blanche. Sur ces points, la BD "Lucky Luke" peut être considérée comme un support mensonger, et insidieux par sa diffusion, de la condition indienne aux Etats Unis.

L'Indien Puma Noir, le fameux catcheur qui passionna les longues après-midi pluvieuses de notre enfance, est lui aussi utilisé dans le même but et, en fait, perd très vite sa qualité d'Indien Séminole pour ne rester qu'un homme de la nature, droit, honnête... et un peu con aussi. Bref, le prototype du bon sauvage qui doit sa force à sa vie naturelle et à son entraîneur-manageur qui à au moins ici le mérite d'être un personnage complètement fou et totalement inattendu... sans être un fumier intégral qui ne cherche qu'à voler son poulain. Les ceusses qui me suivent jusque là ont les souvenirs qui les titillent et vont, sitôt la lecture de ce modeste articulet, se jeter sur les vieux exemplaires défraîchis de

SWING qui ont échappé à leurs accès de purge intello-technocratienne... Grand bien leur fasse et tant pis pour tous les autres. Na!

Un peu plus de réalisme

Redevenons sérieux et vieux, abordons quelques tribus du passé encore fréquentables de notre époque avec, par ordre d'entrée en piste, le Sitting Bull de Marijac, réédité il y a quelques années par Glénat.

Bien que très fortement romancée et adaptée pour un public très différent de l'actuel, cette bande présentait une certaine qualité et les Indiens n'y étaient pas montrés comme des bêtes sanguinaires, ce qui était souvent le lieu commun de l'époque. Combien de milliers de braves fermiers endormis et protestants les Rouges n'ont-ils pas sauvagement étripés dans les fascicules IMPERIA ?

Hélas! il faut bien le reconnaître, cette bande relativement innovatrice à



JERRY SPRING. Jijé. Dupuis.

l'époque est aujourd'hui pratiquement illisible. Les habitudes de lecture ont changé et maintenant plus personne ne se risquerait à entamer cette énorme masse de dessins trop noirs, aux trop nombreuses cases remplies jusqu'à la gueule de textes explicatifs... mais qu'importe! Comme ces vieux pionniers du Wild West qui ont marqué de leur empreinte l'Histoire des USA, Marijac marqua celle de la BD française, et parler de western sans le citer serait comme parler de poule au pot sans citer Henri IV... Comprenez ?

A mon grand dam, les Indiens les plus évolués firent ensuite leur entrée dans Jerry Spring... A mon grand dam car Jerry Spring est un héros du journal SPIROU que je hais d'une haine atavique qui n'a pas besoin d'explication ni de motivation pour exister...

Bref. Si dans Jerry Spring les Indiens ne sont toujours pas des anges, du moins leur cruauté est-elle expliquée et justifiée: le désespoir ne peut amener que résignation ou haine. Nombreux sont ceux qui choisissent cette dernière voie. Hélas, la présence modératrice et catholique bien pensante de Jerry Spring vient gâcher ce qui aurait pu être un intéressant bouillon de culture. Jigé, grand amateur d'Ouest sauvage, chevauteur lui-même, ne pouvait rester sans réaction face à la réalité historique. Hélas, bridé par la morale scout belge, il fit de Pancho le seul personnage valable de sa bande. Exit les Indiens.

Blueberry, clé du western actuel

On l'a dit et on le répètera, Blueberry est le fils illégitime de Jerry Spring; au début, ses Indiens ne furent rien d'autre que les stéréotypes déjà connus. Ce n'est que dans la dernière partie de l'oeuvre de Charlier et Giraud que les Indiens évolueront favorablement. Blueberry, rejeté par la société blanche, va trouver un asile chez les Apaches de Cochise qui le rebaptiseront et feront de lui l'un des leurs, Nez Cassé, Tsi Ma Pah. Dans ces albums on verra même les Indiens soumis aux affres de la faim et du froid ("A la folie blanche"), horde pathétique qui va mourir sous le coup de lois qu'elle ne comprend pas. Le général Tête Jaune est un criminel et les Indiens n'ont d'autre choix que la révolte armée. On ne peut qu'approuver leur mouvement.

Un virage important a été abordé. De plus, dans "La Longue marche", Charlier rappelle les exodes indiens qui, comme ceux de la tribu de Chef Joseph vers le Canada, se sont fait sans violences de la part des Indiens. Dans Blueberry, du moins dans les derniers cycles de ses aventures, l'Indien est toujours une victime. Que dire de plus sinon que Blueberry est certainement la clé du western actuel, la BD par laquelle le western s'est ouvert sur les préoccupations modernes.



BLUEBERRY. Charlier et Giraud. Dargaud.

On peut s'étonner de ne pas trouver dans la série "Comanche", BD prétendument moderne, de rôles indiens d'importance. Cela n'a à mon avis rien d'étonnant: l'équipe qui entoure Comanche n'est qu'une équipe artificielle composée de tous les rebuts possibles de l'époque. Rassembler personnages plus disparates aurait été impossible. Jugez-en: un vieillard, un jeune Indien, un Noir, un gamin et une patronne de ranch complètement inexpérimentée, vierge et amoureuse de Red Dust, le véritable héros de la série, un tueur à gages insensible. La présence indienne n'est qu'artifice conventionnel dans ce western de type pré-Blueberry. Seule l'extrême violence de la bande a pu faire penser à un western moderne de ton. Qu'on ne s'y trompe pas. Dans l'optique "critique sociale", Comanche est plutôt à comparer à l'excellente "Route de l'Ouest" publiée par MON JOURNAL en kiosque qu'à Blueberry.



JONATHAN CARTLAND. Blanc-Dumont et Laurence Harle. Dargaud.

Où l'Indien est vedette

Les Indiens de Blanc Dumont, dans sa série écrite par Laurence Harle, "Jonathan Cartland", sont, eux, de très grande qualité. Blanc Dumont, personnage peu sympathique s'il en est, possède toutefois l'extrême exactitude du document historique. Bien que figurant comme personnage secondaire dans ses bandes, l'Indien de Blanc Dumont est souvent représenté dans son milieu social exact et avec ses coutumes et vêtements traditionnels. remarquons que même si l'Indien est utilisé à des fins dramaturgiques, sa vision n'est jamais déformée par les auteurs, et en cela, sa présence, bien que parfois discrète, est toujours digne d'intérêt. De toute façon, l'intérêt de Blanc Dumont pour la chose indienne n'est pas récent. L'une de ses premières bandes, publiée dans PHENIX, fut une excellente adaptation de légende indienne.

Toutefois, dans toutes ces bandes, le rôle de l'Indien n'est que secondaire. Heureusement, il existe ici ou là des bandes centrées sur l'indien ou les faisant intervenir pour une grande part.

Dans ces dernières catégories on peut classer l'Indien Français de Ramaioli et Durand où, bien que le héros vive au milieu du peuple rouge, le rôle social de l'Indien n'est pas vraiment significatif. Il figure plutôt dans la bande en tant que peuple écologique, seul capable d'accepter certains éléments fantastiques propres aux histoires.

Hugo Pratt, de nombreuses fois fera intervenir des Indiens dans ses excellents westerns. Certains Indiens y auront d'ailleurs une place importante, ainsi que la période traitée. "Ticonderoga" ou "Fort Wheeling" sont de bons exemples de ces BD bien construites.

"Rakar", qui paraissait dans RINTINTIN, n'est finalement qu'un avatar des super-héros classiques. Vêtu d'un collant gris, il parcourt les plaines pour réparer les diverses injustices ou bien sauver ses deux turbulents compagnons, dont l'un n'est autre qu'un Breton nommé Pi-quefouille.





FORT WHEELING. Hugo Pratt. Casterman et Humanoïdes associés.

D'autres super-héros Indiens ont également existé et tous, c'est heureux, présentent l'avantage de ne pas ignorer les problèmes de leur race face aux abus des Blancs. Bien que très systématiques, ces scénarios demeurent tout de même importants. Un jeune lecteur ne peut qu'être de tout coeur avec les opprimés et réaliser peu à peu l'ignominie des actions blanches en Amérique du Nord.

L'Indien Blanc de Frazetta est surtout une agréable bande fort bien dessinée, mais, ici comme dans "Cheveux de feu", de Joe Kubert et Kanigher, le thème traité est surtout celui du métis confronté à deux cultures dans lesquelles il ne peut trouver sa vraie place. Evidemment, ce thème peut déborder sur celui de l'Indien, étranger dans une culture différente, mais étant moins systématique il ne peut y être intégré.

"Capitaine Apache" de Norma, qui paraissait dans PIF, est tout compte fait une bande assez faible et qui, bien que pétrie d'humanisme (c'est la règle chez PIF), ne présente guère d'intérêt. Le dessin comme les scénarios nous semblent trop peu originaux pour retenir l'attention. De plus, la trame des épisodes, systématique, fatigue vite le lecteur un tant soit peu exigeant. C'est dommage, le petit Indien, aide de son Père Blanc, (père ou tuteur) a été utilisé plus d'une fois, ici ou ailleurs, mais hélas sans réel succès (comme dans "Koris" par exemple).

"La Mort de l'Indien", de Luis Garcia, est par contre une très grande bande qui mérite toute notre admiration. Là, pas de diplomatie ou de demi-mesure; ce sont

l'argent et la haine qui sont les ennemis du peuple rouge.

"Le Petit sauvage", de José Ortiz, n'est hélas pas de la même eau que l'album précédent. Jetons un voile pudique sur cette oeuvre quelconque.

Il existe une BD directement publiée en album par les éditions Casterman aux alentours des années 75 - 80 qui présente la particularité de faire intervenir dans ses pages plus la notion de peuple que celle de héros. En effet, dans la série "Les Peaux Rouges" de Hans Kresse, au fil des albums on ne retrouve pas de héros commun mais plutôt un substrat permanent



LES PEAUX ROUGES. Hans Kresse. Casterman

qui permet de développer plusieurs intrigues liées aux personnages.

D'un ton très personnel, cette série ne connut pas, hélas! le succès qu'elle était en droit d'espérer. En effet, en plus de l'absence de héros, la présentation assez neutre des albums et le genre

peu à la mode des dessins de Kresse ne permirent qu'un succès d'estime. C'est dommage. Ayant tout de même eu droit à huit albums, cette bande marque une borne importante dans l'histoire dessinée de la race rouge.



Arrivé à ce stade de l'article, je vois bien que certains d'entre vous s'agitent. Mais que diable! par le grand Manitou! n'existe-t-il donc pas de bande de référence dans le domaine indien ? de BD qui soit la pléiade de l'Histoire indienne ?

...Si. Fort heureusement, il y a au moins deux oeuvres ayant pour personnage principal un Indien qui méritent l'octroi des six plumes de la qualité indienne.

La première est certainement la longue série de Kline et Ollivier, "Loup Noir", qui fit les beaux jours de PIF qui publia à sa grande époque nombre d'oeuvres de qualité. Bien que succombant de temps à autres aux périls des séries, l'obligation de calibrer en nombre de pages et en cadence de parution, "Loup Noir" proposa souvent des bandes de qualité où l'Indien est montré dans sa totalité. Des tribus sont hostiles en effet, mais d'autres sont on ne peut plus civiles. La vie quotidienne des Indiens, du moins des tribus des plaines et des mesa, est souvent décrite et le contact avec les Blancs n'est que rarement à l'honneur de ceux-ci. Souvent, d'ailleurs, les Indiens ne comprendront pas ce qui leur arrive car leur forme de pensée quasi-monolithique est trop étrangère à celle, retorse, des Blancs.

Loup Noir, d'ailleurs, ne se liera vraiment d'amitié qu'avec un seul Blanc qui n'est finalement qu'un marginal dans la société anglo-saxonne. Shorty, trappeur solitaire, est en fait bien plus proche des modes de vie indiens que de sa

condition sociale d'homme blanc. D'ailleurs, les deux amis n'auront aucun scrupule à faire le coup de feu contre leurs ennemis communs, les adorateurs du billet vert...

Après "Loup Noir", véritable réussite humaniste, il me semble qu'une autre BD est digne de figurer au panthéon rouge.

"Celui qui est né deux fois", par l'innétable Derib, représente en effet à ce jour, ce qui s'est fait de mieux en matière de représentation imagée de la vie indienne. Abandonnant pour une fois les pénibles représentations du bonheur conjugal menacé par l'adversité, Derib a su, là, faire oeuvre et conter avec un réel talent et une grande émotion le voyage initiatique de l'Indien au cours de sa vie. Ici, pas de méli-mélo ni de sentiments petit-bourgeois qui sentent bon la charentaise roussie par la grille du feu de cheminée mais plutôt une réelle fascination envers les modes de vie de ceux qui formèrent une des civilisations les plus attachantes du siècle dernier.

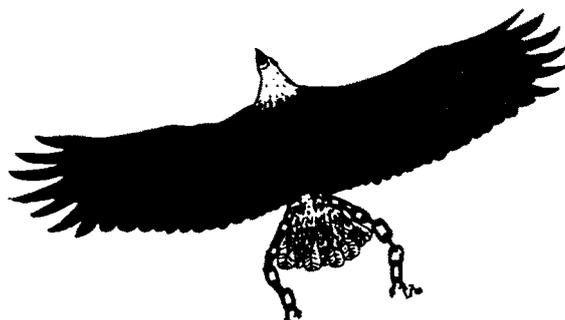
Il m'en coûte de terminer cet article par un album de Derib mais l'honnêteté doit passer avant tout (!)... et force m'est de reconnaître en "Celui qui est né deux fois" une grande histoire ethnologique hyper documentée et certainement très proche de la réalité indienne. Quel dommage que son auteur soit aussi responsable (j'allais écrire coupable) de l'horrible "Buddy Longway"...

Hoka Hey!

Francis SAINT-MARTIN

REFERENCES

CAPTAIN SWING	Sinchetto. Guzman & Schettini	MON JOURNAL
CHAMPAKOU	Jeronaton	HUMANOIDES ASS.
OUPAH PAH	Gosciny & Uderzo	LOMBARD
LUCKY LUKE	Morris & Gosciny	DUPUIS - DARGAUD
LA TRIBU TERRIBLE	Gordon Bess	DARGAUD
PUMA NOIR	?	in SWING
SITTING BULL	Marijac	GLENAT
JERRY SPRING	Jijé	DUPUIS
BLUEBERRY	Charlier & Giraud	DARGAUD
COMANCHE	Greg & Hermann	LOMBARD
LA ROUTE DE L'OUEST	D'Antonio & Tarquino Polese	fas. MON JOURNAL
JONATHAN CARTLAND	Harle & Blanc-Dumont	DARGAUD
L'INDIEN FRANCAIS	RamaIolli & Durand	GLENAT
FORT WHEELING	Hugo Pratt	HUMANOIDES ASS.
TICONDEROGA	Hugo Pratt	HUMANOIDES ASS.
RAKAR	?	in RINTINTIN
L'INDIEN BLANC	Frank Frazetta	ed. DU FROMAGE
CHEVEUX DE FEU	Kubert & Kanigher	ed. DU FROMAGE
CAPITAINE APACHE	Norma	VAILLANT
LA MORT DE L'INDIEN	Garcia	DARGAUD
LE PETIT SAUVAGE	Ortiz	ed. DU FROMAGE
LES PEaux ROUGES	Hans Kresse	CASTERMAN
LOUP NOIR	Kline & Ollivier	in PIF - VAILLANT
CELUI QUI EST NE DEUX FOIS	Derib	LOMBARD



CELUI QUI EST NE DEUX FOIS
 RESTE ENCORE UN LONG
 MOMENT DANS L'ATTENTE
 D'UNE EVENTUELLE
 AUTRE VISION QUI NE
 VIENT PAS ///

30 + 6 BADGES NITASSINAN



De 1 à 20: coloriés pastels
à la main sur commande.
De 21 à 36: sépia (marron)
sur fond ivoire.

Tarifs: 50 F les 6, 100 F les 15.
Chèques: libellés "CSIA" adressés
à: Nitassinan-csia- BP 101
75 623 Paris cedex 13

abonnement



commande

BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE COMMANDE A RECOPIER

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants:n°...,n°...,

-Abonnement ordinaire: 100F n°...,n°....

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ... exemplaires (25F pièce
à partir de 5 exemplaires et 22F à partir de 10 exemplaires).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé
à NITASSINAN - CSIA - BP101 75623 PARIS CEDEX 13.

J'éprouve beaucoup d'amitié pour les peuples amérindiens tant leur philosophie et leurs traditions traduisent l'amour qui les lie à notre mère Nature avec laquelle ils vivent en parfaite symbiose.

Je pense aussi que nous autres, hommes blancs "civilisés" avons hérité d'une dette insondable envers ces peuples lorsque nos aïeux, tels des barbares mus par une avidité féroce et irresponsable, ont massacré tant d'êtres humains et leur culture pour assouvir leur passion de l'avoir, alors que leurs victimes ne pensaient qu'à être.

J'admire la noblesse et le courage de NITASSINAN, animé par un homme qui lui consacre toute son énergie et tous ses faibles moyens, se donnant pour mission de faire revivre ces peuples dans notre mémoire et dans notre présent. De tels élans sont trop rares et il faut l'encourager autant qu'on le peut.

C'est avec joie que je dédie à NITASSINAN ces créations et d'autres à venir. Les bénéfices des ventes lui seront acquis.

Que vive NITASSINAN.

Jean-Marc SANT
artiste sculpteur



COMMANDES OU RENSEIGNEMENTS (PRIX, DIMENSIONS etc.) CONTRE ENVELOPPE TIMBRÉE ADRESSÉE A:
NITASSINAN - CSIA - BP 101 75 623 PARIS CEDEX 13

DEJA PARUS

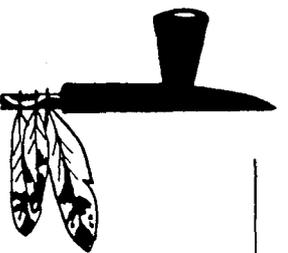


- N°1 : CANADA - USA (GENERAL)
N°2 : INNU, NOTRE PEUPLE (LABRADOR)
N°3 : APACHE - HOPI - NAVAJO (SUD-OUEST USA)

ET DISPONIBLES :

- N°4 : INDIENS « FRANCAIS » (NORD AMAZONIE)
N°5 : IROQUOIS - 6 NATIONS (NORD-EST USA)
N°6 : SIOUX - LAKOTA (SUD-DAKOTA, USA)
N°7 : AYMARA - QUECHUA (PEROU - BOLIVIE)
N°8 : PEUPLES DU TOTEM (NORD-OUEST USA)
N°9 : AMAZONIE

PROCHAIN DOSSIER :



N°12 :

PEUPLES

MAYA

MISKITO

Et "SIGNIFICATION DU
NOM PROPRE LAKOTA"

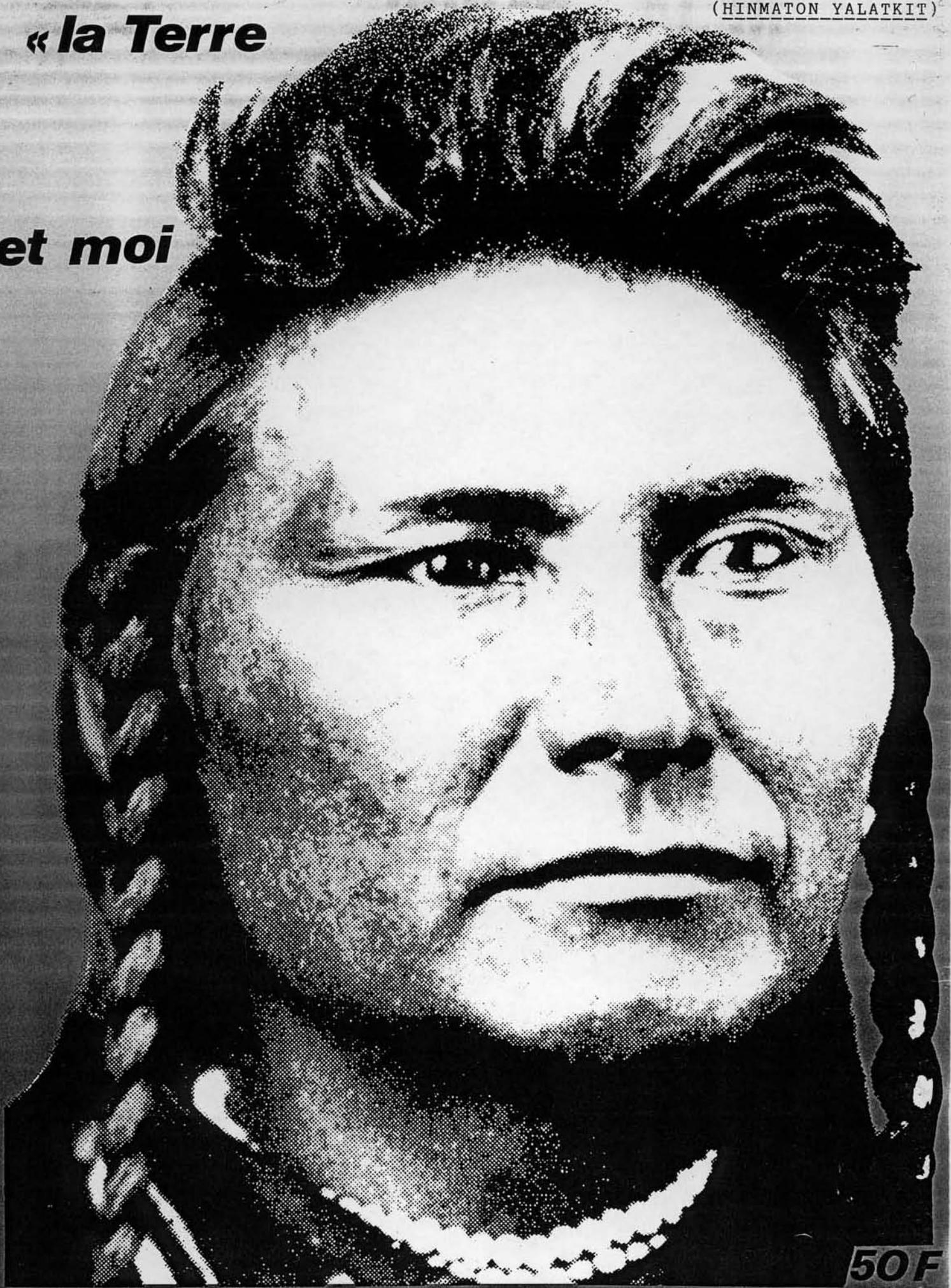
par Didier Dupont



(HINMATON YALATKIT)

« **la Terre**

et moi



50F

sommes du même esprit.»